



R. 11

Cœurs Martiniquais

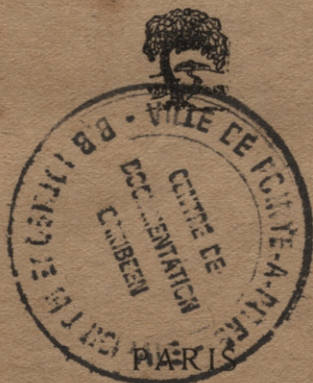
~~Cybernet~~
M
Mart-68

R
MAX

JEAN MAX



Cœurs Martiniquais



EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR

7, RUE CORNEILLE (VI^e)

1919

0512

Mari

A SA MÈRE

Modèle de ces cœurs qu'il a essayé de dépeindre

A MADAME JULIEN CASSAGNAC

A MESSIEURS : EMMANUEL RIMBAUD

Président de la Chambre de Commerce de Fort-de-France

ET GEORGES DE LA GUARRIGUE DE SURVILLIERS

Docteur en Droit

Hommage de l'auteur



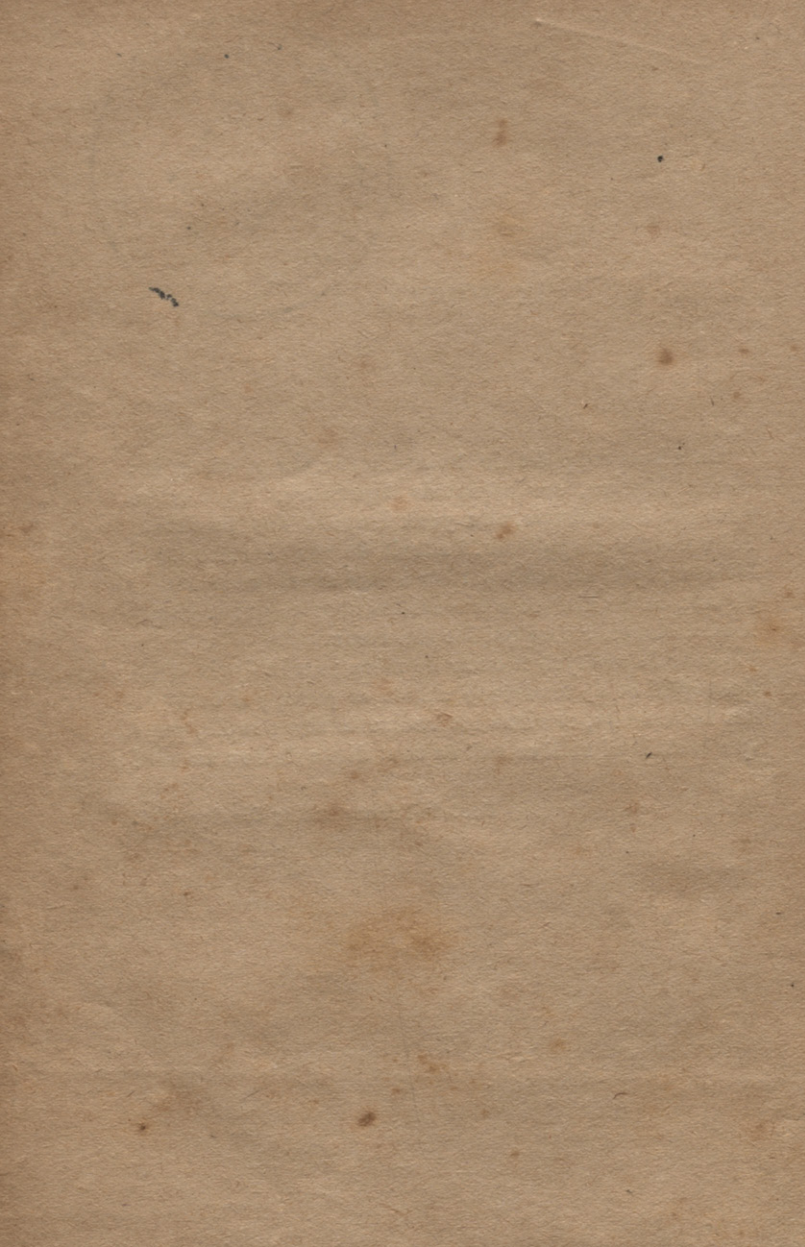
INTRODUCTION

On a beaucoup dit de Saint-Pierre. On a vanté ses mœurs légères, ses carnivals tapageurs, d'autres se sont plu à découvrir, aux yeux étonnés des profanes, ses voluptés singulières, l'attrait de ses charmes mystérieux ; qu'il me soit permis à moi aussi, de pénétrer au sein de ma cité et à travers les scories qui la souillent, de toucher à ce qui fut son cœur.

Cœur de martyr et cœur de mère ; cœur épris d'ardent idéal et de tendresse chaste et pure, j'ai entendu ses battements, et viens les redire à son peuple, pour que la cité qui se lève soit en tout digne de son amour !

Fort-de-France, ce 17 février 1918.

JEAN MAX



Cœurs Martiniquais

PREMIÈRE PARTIE

Comme le flot que le vent chasse
Et qui sous nos pieds vient mourir,
Ainsi tout fuit, ainsi tout passe
Tout, excepté le souvenir.

Le soleil, disparaissant à l'horizon, irradiait de son dernier éclat la Martinique. Après une chaude journée de juillet 1891, les pensionnaires de l'établissement Rameau, sis rue Lucy, à Saint-Pierre, prenaient leurs ébats dans le grand jardin sablé, situé au pied du morne d'Orange.

C'était un coup d'œil gracieux et charmant que celui offert par cette soixantaine de fillettes de six à seize ans, éparpillées un peu partout, sous les regards maternels d'une bonne et chère surveillante, aux cheveux déjà grisonnants.

Rien de souple et de vif comme les mouvements de ces enfants, rien d'innocent et de naïf comme les jeux auxquels elles se livraient. Certaines se tenant par la main dansaient une joyeuse ronde autour d'un énorme rosier tout fleuri ; d'autres, plus loin, sautaient à la corde, les yeux brillants et les joues roses, les narines dilatées, aspirant à pleins poumons le grand air pur venant du morne. Dans un coin à l'abri des courses

folles, sous un gros et vieux cerisier, quelques-unes, moins bruyamment, jouaient à la marelle, image des luttes à soutenir pour la grande affaire du salut.

Y pensaient-elles seulement ces enfants ? Le vrai ciel leur semblait encore loin à atteindre, et quant à l'enfer, elles étaient toutes assurées de ne jamais y aller qu'en jouant à la marelle.

Insouciantes et rieuses, deux d'entre elles se poursuivaient autour des ronds de verdure dont le vaste jardin était parsemé, heurtant parfois au passage un groupe de travailleuses assises sur un banc de pierre. Celles-ci, profitant des rayons du jour finissant, tiraient l'aiguille assidûment. C'étaient des brodeuses en retard pour l'exposition des ouvrages, le « concours » (1) étant tout proche.

De temps en temps, des divers groupes, quelques fillettes, s'échappant en bonds gracieux couraient à la chère vieille maîtresse.

— Madame, laissez-nous vous porter votre chaise. Où voulez-vous vous installer ? Là, vous serez bien avec ce petit banc à vos pieds.

— Madame, voulez-vous me remettre mon nœud, je vous prie, la corde me l'a enlevé.

Et elle, l'excellente dame, acceptait le service, et rendait l'autre. Mère privée de son unique enfant étudiant dans la métropole, elle était heureuse de l'affection que lui témoignaient ces petites. Son sourire les accueillait, son bon regard amical les suivait de loin. C'était sa grande famille d'adoption.

Ce soir-là, assise près de la haute porte grillée fermant l'entrée du jardin, elle laissait sa pensée errer un peu triste et mélancolique autour des jeunes têtes con-

1. Mot usité à la Martinique pour désigner les distributions de prix.

fiées à ses soins. Dans quelques jours ces enfants s'en iraient : les unes pour deux longs mois de vacances, les autres pour ne plus revenir, sinon qu'à de rares intervalles, et pour de courts moments donnés en passant. Leurs études achevées, elles allaient quitter la chère maison où s'était abritée pendant plusieurs années leur jeunesse confiante et heureuse. Le cœur de l'excellente femme se gonflait d'un soupir en y songeant, quand elle fut tirée de sa rêverie par une mignonne voix un peu effrayée, mais cependant triomphante qui s'écriait :

— Anne-Marie, regarde, regarde donc ! Tu ne pourras plus dire que je n'ai jamais vu la lumière du Père Labat. Vois comme elle se promène là-haut, là-haut, jusqu'auprès de la roche enchaînée. Da Ti-Clé avait bien raison.

En un clin d'œil, les jeux furent délaissés et toutes les têtes tournées vers le point indiqué. Dans le crépuscule qui faisait place à la nuit, les contours du morne d'Orange se détachaient confusément sur le ciel d'un bleu indigo, pointé déjà de clous d'or. Tout en haut, en effet, un peu plus bas que la Croix blanche dominant le sommet, presque à la hauteur de « Chez Verdet » ; une petite lumière pâlotte et tremblotante apparaissait entre les arbres feuillus.

— La lumière du Père Labat ?... Qu'est-ce donc Madame ? demanda Blanche de Lacour, petite Européenne récemment débarquée dans l'île.

— Madame, laissez-moi le lui dire, voulez-vous ? s'écria avec élan la petite voix qui avait parlé la première.

A cet accent de naïve prière, Mme Lebon sourit :

— Eh bien, Ginette, parlez, puisque vous semblez si bien renseignée.

La petite ouvrit de grands yeux :

— Oui, mais il ne faudrait pas en causer trop fort, car il pourrait bien entendre, le Père Labat !... et, sur

un ton confidentiel : « Blanche, dit-elle, voilà, c'est ma bonne vieille Da Ti-Clé, qui me l'a raconté. Le Père Labat était un moine, c'est-à-dire un religieux. Il est mort depuis beaucoup, beaucoup d'années. Mais il avait tant aimé la Martinique dont il s'était fait l'historien, que le Bon Dieu lui permet quelquefois d'y revenir, à condition qu'il gronde en passant les enfants qui ne sont pas sages.

Il arrive alors par le morne d'Orange, et, comme il ne sort que le soir, il porte un petit fanal. Ce petit fanal va et vient dans les sentiers du morne, et celui qui aperçoit sa lumière sait que le Père Labat fait sa tournée. Anne-Marie ne veut pas le croire, pourtant Da Ti-Clé dit que c'est une chose bien certaine. Quand elle fume sa pipe le soir, sur le seuil de la porte, elle a même déjà vu, plus d'une fois, la grande ombre du Père descendre de la Croix, vers les boulevards.

Blanche souriait, amusée :

— Très bien raconté, Ginette, dit-elle.

— Je vois, poursuit Mme Lebon, que les histoires de Da Ti-Clé sont recueillies attentivement. Mais, comme le dit Anne-Marie, il ne faut pas y ajouter trop de foi. La chère vieille Da, ne fait que répéter les légendes de notre pays pour amuser sa petite Ginette, et elle réussit d'autant mieux ses récits, qu'elle y ajoute un brin de conviction lui venant de sa nature de simple, légèrement superstitieuse.

— Et cette conviction, Madame, gagne l'imagination de Ginette trop petite encore pour distinguer la légende de l'histoire vraie, dit Anne-Marie intervenant. Notre bon Père Labat n'est pas le seul, malheureusement à hanter parfois son esprit. Ne s'est-elle pas avisée, l'autre jour, à « l'Anse » en apercevant un « tourlourou », sous le plancher, de me demander si ce n'était là un crabe « voïé », encore une histoire de Da Ti-Clé.

— Mais elle est très intéressante, cette bonne vieille Da, s'écria Blanche. Tiens, Ginette, j'aimerais bien la voir pour qu'elle me dise ce que c'est qu'un crabe « voïé ».

— D'abord, le crabe « voïé » n'est pas une histoire, interrompit la petite fille. C'est un crabe vrai, mais pas un bon comme ceux qu'on mange en « matoutou » (1). C'est un mauvais que les méchants envoient dans les maisons « faire du mal » à ceux qui les habitent.

De frais éclats de rire accueillirent cette déclaration, et Ginette, soudain confuse, se cacha vivement le visage dans la jupe de Mme Lebon.

— Allons, petite crédule, dit la bonne surveillante en lui caressant les cheveux, vous donnez, là à Blanche un bel aperçu des superstitions qui ont cours en notre pays. Mais je dois vous dire, comme Anne-Marie, que ces sottises croyances ne sont que des fables qui se transmettent ici, de siècles en siècles, comme en Bretagne, le conte des *Korrigans*. Elles s'affaiblissent heureusement à mesure que l'ignorance diminue et il viendra un temps, où les crabes « voïés » ne seront enfin qu'un très lointain souvenir, bon tout au plus à effrayer les petits enfants comme Ginette. Mais nous avons oublié l'heure, il est plus que temps de rentrer ; c'est le moment de la prière.

Deux par deux, les fillettes défilèrent pour se rendre à la chapelle située au premier étage de la vaste maison. En passant devant le réfectoire, elles virent, occupée à mettre le couvert du soir, une vieille mulâtresse, en robe foncée, à larges fleurs bleues :

— Anne, lui cria l'une des espiègles, prenez garde ; Ginette dit avoir vu dans votre office un crabe « voïé » !

1. Mets créole. Crabes au riz.

— Chut ! fit Mme Lebon. Il ne faut pas que l'on soit punies.

Quinze jours après la petite scène que nous venons de raconter, à la rue de la Madeleine, dans le salon d'une vaste maison, de simple mais confortable apparence, nous trouvons réunis les parents de Ginette Daubray.

L'aïeule paternelle de la petite fille, qu'une longue paralysie du côté droit retient dans son fauteuil, est installée dans son coin préféré, près de la fenêtre encadrée de jasmins, ouvrant sur la savane de l'Evêché. Ce matin, elle a abandonné, pour un moment, son tricot, et ses yeux se posent avec complaisance sur ses deux fils, Rodolphe et Paul Daubray.

Certes, elle a bien le droit d'en être fière : Rodolphe, son premier-né, a aujourd'hui trente-deux ans. Il a choisi la carrière, jadis exercée par son père. Médecin distingué, d'une éducation parfaite ; il jouit de l'estime générale et possède une fort belle clientèle à Saint-Pierre. Tout entier à sa vieille mère et aux devoirs de sa profession, il n'a pas pensé jusqu'ici au mariage. Son frère Paul, avocat d'avenir, a épousé au contraire fort jeune, Mlle Lucy Amaing dont le père, consul américain, mourut à Fort-de-France, quelques jours après ses fiançailles.

Paul avait su conquérir les bonnes grâces du père et le cœur de la jeune fille, malgré l'antipathie que lui témoignait Mlle Ida Amaing, la tante de Lucy.

La vieille fille ne lui pardonnait pas d'avoir été le rival heureux d'un prétendant appuyé par elle.

M. Amaing, pour des raisons pécuniaires, s'en était d'abord inquiété. Sa sœur était fort riche. Or, elle déclarait qu'elle déshériterait Lucy si celle-ci épousait Paul,

La jeune fille, mise au courant de cette décision, ne se laissa pas influencer. Elle renonça à l'héritage et devint l'heureuse fiancée de Paul Daubray. M. Amaing s'en réjouit. Il avait su reconnaître en Paul de sérieuses qualités lui garantissant le bonheur de sa fille et quand, trois semaines plus tard, il tomba foudroyé par la maladie, ses derniers moments furent adoucis par la pensée qu'il laissait à Lucy un protecteur digne d'elle.

La jeune fille avait perdu sa mère quelques années auparavant. Mlle Amaing, malgré la rancune qu'elle gardait aux fiancés, eut cependant souci de ses devoirs stricts envers sa nièce. Elle s'installa près de celle-ci, mais fit tout ce qui était en son pouvoir pour hâter la célébration du mariage. Trois mois après, Lucy épousait Paul et son inflexible tante allait se fixer en France, heureuse, disait-elle, d'être délivrée de la sujétion qu'elle s'était imposée en mémoire seulement de son bien-aimé frère. Quant aux jeunes époux, elle croyait avoir rempli au delà de ses obligations, son rôle envers eux et ne voulait plus les revoir.

Ceux-ci s'installèrent à « l'Anse », aux environs de Saint-Pierre, assez près de la ville pour que Paul pût se rendre facilement au travail. Rodolphe qui avait avec lui sa mère, leur offrit de partager sa demeure de la rue de la Madeleine, assez vaste pour les loger tous. Mais Paul ne voulut pas accepter. Il aimait mieux « l'Anse » pour sa jeune femme, de santé un peu délicate, et lui arrangea en cet endroit une délicieuse maisonnette, vrai nid de verdure entouré de cocotiers.

L'année d'après, la petite Ginette était née. Et voici qu'il y avait déjà sept ans de cela. Oui, sept ans, et ce matin, M. et Mme Paul Daubray arrivaient de « l'Anse » pour assister, avec leur frère Rodolphe, au premier « concours » de leur petite fille.

Le premier « concours » de Ginette !... La grand'mère

surtout n'en revient pas. De ses fils, son regard se porte sur la petite maman de sa chérie. Lucy est debout près de la glace. Elle achève de boutonner ses gants. Elle est charmante, la jeune femme, avec sa capeline en paille d'Italie, sa robe vaporeuse en mousseline des Indes, semée de petits bouquets pompadours. Elle s'est faite très jolie pour fêter sa petite fille. Un sourire heureux se joue sur ses lèvres, à la pensée du plaisir qu'aura la fillette à la revoir. Mme Daubray l'enveloppe de son bon regard affectueux.

— Lucy, lui dit-elle, venez près de moi, mon enfant. Je veux vous remercier du bonheur que vous donnez à mon fils.

Et pendant que la jeune femme se penchait pour l'embrasser, Paul Daubray tout ému s'écria :

— Sept heures et demie ! Mais nous serons en retard. Où est donc Da Ti-Clé ?

— Elle s'est levée à l'Angéhus pour procéder à sa toilette, dit Rodolphe en riant. Mais ce n'est pas une petite affaire, car aujourd'hui elle nous paraîtra dans tous ses atours ; elle s'y prépare depuis trois jours.

— Ça qui ka palé moïn mal ? (1) demanda au même instant, en patois créole, une vieille voix cassée et Da Ti-Clé superbe parut au seuil de la porte.

— Personne, Da, continua Rodolphe, toujours riant. Mais entre donc ; tu te verras mieux ici et Maman désire t'admirer.

Da Ti-Clé s'avança. La glace lui renvoya son image toute rutilante de chaînes d'or, de bracelets et de colliers. Elle était de petite taille, menue et ratatinée, cependant alerte encore et très vive malgré ses soixantedouze ans. Elle ressemblait ce matin à une de ces poupées câpresses dont elle avait le teint et que les

1. Qui est-ce qui médit de moi ?

étrangers, de passage à Saint-Pierre, aimaient à emporter comme souvenir du pays. Sa chemise de batiste brodée aux épaulettes laissait dépasser, à l'encolure, le feston rouge du gilet de fine flanelle lui servant de dessous. Un gros bouton, formé d'une cornaline encerclée d'or, la fermait par devant, au-dessus d'un large écusson où s'étalait, en toutes lettres son nom de Clémentine. Deux énormes agrafes assorties au bouton ornaient, au haut du coude, les manches festonnées de cette chemise assez décolletée, d'où émergeait la poitrine et les bras ridés de la vieille. Une large jupe de satin violet broché de fleurs exotiques, élégamment « piquée » à la taille, suivant l'expression créole, ainsi qu'un foulard de soie jaune artistement croisé sur la chemise, complétaient ce costume vraiment original, qui tend malheureusement à tomber en désuétude.

Que dire de la coiffure composée des petites nattes crépues et grisonnantes, coquettement disposées, sur lesquelles reposait le madras « calendé (1) », savamment attaché, orné de broches scintillantes à longues franges ?... du collier d'or à triple rangs s'étalant sur la poitrine et le cou fané de la vieille ?... de ses énormes anneaux « chini » pendants lourds au lobe de l'oreille ?... de la merveilleuse pierre de « lambi » qui, réservée aux circonstances extraordinaires, brillait aujourd'hui à son poignet ?...

— Sais-tu que tu es magnifique, ma Da, lui dit Lucy, sachant lui faire plaisir. C'est Ginette qui sera fière de toi ce matin !

Est-ce bien pour Ginette seule qu'elle s'est mise ainsi en frais, s'écria Paul, aimant à taquiner la vieille femme.

Celle-ci n'entendit pas la réflexion. Elle s'était appro-

1. Enduit de couleur jaune.

chée de Mme Daubray qui la complimentait à son tour.

— Allons, il faut partir si nous voulons trouver de bonnes places, fit remarquer Rodolphe. Le « concours » commence à huit heures et demie.

Ils embrassèrent tous trois leur mère et sortirent, suivis de Da Ti-Clé.

La distance qui séparait la rue Lucy de la rue de la Madeleine n'était pas longue à franchir, et cinq minutes s'écoulaient à peine que les jeunes gens firent leur entrée à la pension Rameau, où se pressait déjà une assistance nombreuse et choisie. La directrice, Mlle Marie Rameau (1) vint, souriante-au-devant d'eux et les introduisit dans la salle du « concours », pendant que Da Ti-Clé se faufilait à la recherche d'Anne, sa contemporaine et son amie, espérant que la vieille servante pourrait la conduire près de Ginette.

Anne, que nous avons aperçue au début de cette histoire, était en ce moment dans l'office, son domaine particulier, où seules, les privilégiées avaient leur libre entrée. Elle aussi, avait revêtu sa plus belle robe, sa « tête » la mieux réussie et, parée de ses gros anneaux tordus, elle accueillit Da Ti-Clé par les plus admiratives exclamations, mais l'invita à attendre l'issue de la fête pour approcher de Ginette, Mme Lebon ayant interdit l'entrée du dortoir. La vieille Da ne s'y résolut qu'à regret. Alors Anne lui proposa de demeurer dans les coulisses du théâtre improvisé d'où elle jouirait parfaitement de la mise en scène des fillettes du pensionnat.

1. Qu'il soit permis à l'auteur de saluer en passant cette belle et noble figure. Elevée, en sa qualité de fille d'officier, au Pensionnat de la Légion d'honneur de Saint-Denis, Mlle Marie Rameau sut former plus tard à l'instar de cette société d'élite, les jeunes filles martiniquaises dont l'éducation lui fut confiée.

A huit heures et demie, la cérémonie commença. On remarquait au premier rang l'Évêque, présidant la fête, assisté de ses vicaires généraux, le directeur de l'Intérieur, le supérieur du Séminaire-Collège et plusieurs autres notabilités. Puis venait la foule des parents : hommes de tous âges en tenue de circonstance, jeunes femmes en toilettes claires, aïeules aux robes de soie noire, petits frères et petites sœurs au gentil minois, emplissant la vaste salle ornée de fougères et de drapeaux, où la mousse en guirlande courait autour des murs, piquée de fleurs de balisier.

Au fond, se dressait le théâtre et, sitôt après ses décors, perchées sur quatre rangs de gradins disposés de chaque côté de la vaste pièce, les enfants du pensionnat : envolée d'anges vêtues de mousseline blanche, vision séraphique planant plus haut que notre sol et qu'égayait la diversité des ceintures indiquant chaque division.

Parmi les petites « roses », les yeux de Lucy Daubray cherchaient sa Ginette mais en vain. L'enfant, qui devait remplir le rôle du Chaperon Rouge, avait été gardée dans les coulisses où Da Ti-Clé, servie à souhait, la contemplait avec ravissement, n'osant trop la toucher de peur de froisser son charmant petit costume. Elle, gentille et affectueuse, caressait de ses petits doigts le visage ridé de la vieille, tout en lui donnant maintes explications sur le rôle qu'elle avait à remplir :

— Vois, Da, mon petit panier. Il contient la galette et le pot de beurre que je dois porter à mère grand.

Et la Da s'extasiait sur le tout, tremblant seulement que la fillette ne se laissât intimider par cette première épreuve en public.

Elle s'en tira avec honneur, et fut un délicieux petit Chaperon Rouge, bien qu'un peu distraite à certain moment, parce qu'elle avait aperçu à la troisième rangée

de chaises, Papa, Maman et tonton Rodolphe qui la regardaient tous trois en souriant.

Quand vint l'heure de la distribution des prix, elle put enfin s'approcher d'eux, conduite par Mlle Magny qui faisait toujours cet honneur aux premières des divisions. Son petit cœur battait bien fort et ses yeux brillaient de plaisir quand elle déposa sur les genoux de l'oncle Rodolphe, ses cinq jolis livres noués d'une faveur rose, pour entourer de ses bras le cou de sa Maman qui l'embrassait tendrement, pendant que Papa, tout fier, attendait son tour ayant en main la couronne dorée dont il devait orner la jolie tête bouclée de sa fillette.

Mais il fallait laisser libre le passage, et à regret l'enfant dut suivre Mlle Magny pour regagner sa place sur les gradins. L'évêque l'arrêta quelques secondes. C'était Mgr Carménée dont le grand âge et la mine ascétique imposaient le respect à la population de Saint-Pierre. La fillette fléchit le genou devant lui, mais il la releva paternellement, en lui traçant sur le front le signe de la Croix :

— Petit Chaperon Rouge, que les vrais loups s'écartent à jamais de ta route, dit-il en souriant, pendant que l'enfant s'éloignait après avoir baisé dévotement son anneau.

Là-haut, sur les gradins, elle chercha Anne-Marie, sa petite mère du pensionnat. Celle-ci était au piano où elle exécutait une sonate de Beethoven qui fut fort applaudie.

Anne-Marie Fougeras venait d'avoir ses seize ans et terminait, très jeune, ses études au grand regret de ses compagnes et de ses maîtresses qui ne la voyaient partir qu'avec peine. Son charmant caractère, en lui acquérant toutes les sympathies, l'avait désignée, la veille encore, comme rosière, au choix unanime du

pensionnat. C'est pourquoi, ce matin, après le discours d'usage, nous voyons Monseigneur lui-même, ceindre le front de la jeune fille de la couronne de roses blanches, réservée à la plus sage.

Ginette fut très fière du succès de sa grande amie. Lucy Amaing avait été au pensionnat la petite maman de celle-ci et quand, plus tard, devenue mère réellement, elle mit sa fillette chez ses anciennes maîtresses, ce fut Anne-Marie, encore là, qui se chargea d'adoucir pour la petite fille, les premiers jours de la séparation. Dès lors, leur mutuelle affection s'était d'autant moins refroidie que les deux enfants se rencontraient souvent aux vacances, les familles Daubray et Fougéras étant unies depuis longtemps par les liens d'une solide amitié,

Aussi se trouvèrent-ils tous réunis après la cérémonie pour visiter les ouvrages d'art et de broderie.

Cette exposition annuelle, une des gloires de la pension Rameau, attirait après chaque concours, les parents dans la classe rose, autour des merveilles créées par leurs enfants, et dont le coup d'œil vraiment ne manquait pas de grâce ni de charme. Des dessins au fusain de gentilles aquarelles pendaient aux murs. Sur deux longues tables, les mouchoirs brodés, doublés de papier glacé étaient joliment disposés. Il y en avait de très riches, à dessins compliqués, exécutés par les grandes ; de tout petits, simplement festonnés dont les gros points irréguliers décelaient les mains inhabiles des débutantes ; et enfin, disséminés parmi ces blancheurs, les ouvrages sur canevas des petites : alphabets fantaisistes, carrés au point de croix ou de Hongrie, dessous de lampes et tapis variés produisant le plus heureux effet de coloris.

Ginette s'était emparée de la main de l'oncle Rodolphe et l'entraînait devant une paire de pantoufles, en laine grise et rouge :

— Tonton Rodolphe, mon premier ouvrage. Je l'ai préparé pour Papa ; l'année prochaine ce sera pour toi.

— Oui, ma chérie, fit l'oncle. Tu as eu raison, Papa doit être toujours servi le premier.

— Viens voir l'ouvrage d'Anne-Marie. C'est ce gentil mouchoir entouré de dentelle. Comme il est joli !

— Comme tout ce que fait ta grande amie, petite Ginette. Allons la complimenter.

Ils rejoignirent le groupe formé par les Fougeras, Paul et Lucy Daubray.

Le père d'Anne-Marie paraissait tout radieux. A côté de lui, sa sœur Emma, tante Mama, comme l'appelaient les enfants, et ses deux fils, Roland et Xavier, garçons de douze et quatorze ans, en vacances eux aussi, depuis la veille.

— Enfin maintenant, j'aurai ma fille pour toujours, dit Monsieur Fougeras qui avait passé sous le sien le bras d'Anne-Marie.

— Pour toujours !... Jusqu'à ce que le Prince Charmant vous l'enlève, répliqua Lucy en riant.

— Le Prince Charmant !... Il aura bien le temps de venir. Pensez donc, Anne-Marie n'a que seize ans. Et puis, je ne me laisserai pas prendre ma fille facilement.

— Et vous aurez raison, monsieur Fougeras, car Anne-Marie est un trésor, fit entendre Mlle Rameau qui arrivait au même instant. Je n'ai jamais assez vanté son mérite, et aujourd'hui je tiens à le proclamer en vous assurant du vif regret que j'éprouve à voir cette enfant nous quitter.

— Et moi, je dois vous remercier des soins que vous lui avez prodigués. Ne soyez pas trop chagrine de son départ, Mademoiselle. Le Fort n'est pas bien loin et votre élève pourra souvent vous visiter, n'est-ce pas fillette ?... Mais... j'y pense... il est temps que tu ailles faire tes adieux car la voiture nous attend.

Anne-Marie s'échappa, légère et gracieuse. De son pas vif et souple, elle gravit l'escalier conduisant au dortoir où elle savait trouver Mme Lebon.

La bonne surveillante était en train de remédier au désordre causé par les apprêts de la fête. Elle embrassa affectueusement Anne-Marie et descendit avec elle, à la chapelle où la jeune fille désirait s'arrêter un instant. Elles y firent ensemble une courte mais fervente prière et, à la porte, elles se séparèrent, un peu de larmes dans les yeux : la sous-maîtresse remontant à sa tâche ; la jeune fille continuant sa tournée des adieux rapidement, pour ne pas faire attendre son père, mais n'oubliant personne et jetant même en passant, un regard à ses coins préférés. Près du réfectoire, elle cueillit une fleur au jasmin qui grimpait à la chapelle et revint au bout de quelques minutes, toute attendrie, vers les siens. Mlle Rameau ne les laissa qu'à la porte. A la porte aussi, ils se séparèrent des Daubray.

Il était déjà près de midi quand ceux-ci firent leur entrée à la rue de la Madeleine. Da Ti-Clé, très fière, portait les livres de Ginette. La petite fille, traversant en courant l'immense salon, s'élança près du fauteuil de sa grand'mère :

— Pauvre Bonne Maman ! Toi seule n'étais pas là !

— Mais j'ai bien pensé à toi, ma mignonne chérie, dit Mme Daubray en lui rendant ses baisers. Comme tes petits livres sont jolis et ta couronne toute dorée, Papa et Maman ont dû être bien contents de leur petite fille.

— Et Monseigneur aussi, Bonne Maman. Il m'a bénie et couronné Anne-Marie.

Lucy, Paul et Rodolphe entourèrent à leur tour la vieille dame, lui donnant des nouvelles de la cérémonie Da Ti-Clé, avec son sans façon de vieille domestique

très aimée, plaçait aussi son mot, racontant en son langage imagé les succès du petit Chaperon Rouge.

Ce fut Mme Daubray qui mit fin à l'effusion en rappelant l'heure du dîner. Ti-Clé courut voir ce que Chouloute avait préparé et, un quart d'heure après, on se trouva réunis dans la salle à manger, où Rodolphe avait roulé lui-même près de la table le fauteuil de Mme Daubray. Ce grand jeune homme sérieux, au front un peu pensif, avait pour servir sa mère les attentives délicates d'une fille. Ce jour-là, en l'honneur de sa nièce, il commanda du champagne au dessert, et quand vint le moment solennel de faire sauter le bouchon :

— A ta santé, petite Ginette, dit-il. Nous allons boire à tes succès présents et futurs.

— Merci, tonton Rodolphe, mais il ne faut pas oublier Anne-Marie. Je veux qu'on boive aussi à sa santé, c'est elle qui a eu la jolie couronne de roses blanches.

— Elle est fidèle à ses amitiés, dit Paul en souriant pendant que Lucy regardait sa fillette d'un air attendri.

— Tu as raison, ma petite fille, déclara Bonne-Maman, Anne-Marie est une charmante enfant qui ne craint pas la société des vieilles gens. Je m'associe de tout mon cœur à ton désir.

— Et moi, je ne demande pas mieux que d'y répondre, dit Rodolphe en riant. A la santé donc des deux petites filles de Lucy !

Les coupes s'entrechoquèrent avec un joli bruit de cristal...

.....
C'était le 18 août, les vacances venaient à peine de commencer. A l'« Anse », Ginette s'amusait sur la plage, à quelques pas du joli chalet qu'habitaient ses parents. Sa mère, assise à l'ombre d'un figuier, la surveillait de loin, la rappelant, quand elle s'éloignait trop de son regard, car le temps depuis midi ne lui semblait pas

rassurant. L'atmosphère était pesante. De gros nuages bas et cuivrés sillonnaient en tout sens un ciel blafard, pendant qu'un étrange petit vent, variant à chaque instant de direction, soufflait rageusement au ras du sol, faisant tourbillonner le sable et les feuilles mortes. Il était cinq heures. La mer houleuse reflétait la teinte sombre de la nue. Lucy se sentait mal à l'aise et le cœur étreint, elle ne savait pourquoi, d'une sorte de triste pressentiment.

De larges gouttes de pluie frappèrent tout à coup son visage. Elle se leva précipitamment pour appeler sa petite fille. L'enfant revenait déjà vers elle, retenant des deux mains son large chapeau de paille, que le vent menaçait de lui arracher à chaque instant. En courant, elles rentrèrent à la maison où Paul qui achevait, sans rien voir, de mettre à jour une plaidoirie, s'informa de la cause de leur émoi :

— Je crois que le temps n'est pas sûr, lui dit Lucy tout essoufflée. Regarde le ciel et la mer ; jamais, je ne les ai vus ainsi.

Paul s'avança près de la porte ; la pluie lui cingla le visage, l'obligeant à reculer. Le vent avait déjà augmenté de violence, faisant gémir les branches et ployer les cocotiers. La mer était à l'unisson. Avec de sourds grondements, les lames s'abattaient sur le rivage.

— Nous aurons une forte bourrasque, peut-être un raz-de-marée, et je ne m'en apercevais seulement pas, dit Paul, dissimulant une vague inquiétude. Il faut nous préparer à subir le mauvais temps.

Au même instant, une énorme branche de figuier vint s'abattre à ses pieds et les fenêtres claquèrent violemment.

Aidé de la jeune bonne au service de Lucy, Paul se mit à les clouer, à les assujettir le mieux qu'il put, puis, voulant paraître très calme, reprit son travail aban-

donné. Lucy s'assit près de lui, ayant Ginette à ses genoux, mais la jeune femme demeurait pensive et l'enfant respectait son silence.

Quelques minutes d'accalmie suivirent la furieuse ondée, puis, à-nouveau, les rafales se firent entendre à intervalles réguliers, se rapprochant de plus en plus et augmentant chaque fois d'intensité.

Bientôt elles se succédèrent sans interruption avec de sinistres et lugubres sifflements, faisant craquer la maison et voler les tuiles en éclats. Par le toit découvert, l'eau de pluie pénétrait, et Paul fut forcé d'abandonner son bureau pour aller à la recherche d'une laine de voyage, dont il enveloppa Lucy et Ginette transies. L'instant d'après, il n'était plus libre de demeurer à leurs côtés. Il lui fallait, de toute sa force, résister au vent et maintenir la porte qui menaçait de céder. Il n'y avait plus de doute, c'était bien l'ouragan. Sur la petite île perdue dans les ténèbres, le terrible cyclone était déchaîné!...

La tempête battait son plein. Des décharges électriques éclairaient lugubrement la scène de lueurs phosphorescentes. Un bruit sourd et continu se faisait entendre augmentant l'horreur de cette nuit funeste. Grondement terrible des flots soulevés, sifflement du vent meurtrier écrasant tout au passage, craquement funèbre des grands arbres se tordant dans la tourmente, plainte lugubre de la nature en détresse dont se souviennent encore les témoins de cet affreux sinistre!...

Ces heures terribles parurent des siècles à ceux qui les vécurent...

Enfin le vent du nord céda et pendant près d'un quart d'heure, on put se croire sauvés : Paul avait entr'ouvert la porte mais pour la refermer aussitôt. A la lueur des fulgurants éclairs, une telle scène de désolation s'était offerte à ses regards, qu'il voulut en épargner la vue à

Lucy. Elle saurait bien assez tôt!... Il vint se rasseoir près de sa femme, essuyant de sa main la chevelure trempée de son enfant, souffrant atrocement de ne pouvoir pour l'instant les secourir. La mer en furie battait jusqu'au pied de leur demeure dont les cloisons arrachées pendaient lamentablement. La jeune bonne, blottie près du fauteuil de Lucy, semblait, elle aussi, à bout de forces. Ses dents claquaient de froid. Paul, sur un signe de sa femme, allait lui proposer quelques gouttes de rhum vieux, quand la tempête recommença.

Le vent avait passé du nord au sud et, avec une rage inouïe, s'attaquait de nouveau à la maisonnette. Les fenêtres moins assujetties de ce côté furent arrachées de leurs gonds et projetées au fond de la pièce. L'abat-jour en porcelaine d'une suspension de prix, s'abattit en éclats aux pieds de Lucy épouvantée :

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémissait la jeune femme, ayez pitié de mon enfant !

Dans son amour maternel si tendre et si fort, elle ne pensait qu'à sa fillette, elle n'avait peur que pour l'enfant. Elle l'avait prise contre elle, lui faisant un rempart de son corps, pendant que Paul maintenait de toutes ses forces, la dernière porte qui tint encore. Soudain, un bruit terrifiant... Un cocotier que le vent du nord avait respecté, venait de s'abattre avec fracas sur la maison déjà chancelante, et l'écrasait sous son poids, pendant que, lugubre, la rafale continuait à hurler par-dessus les décombres...

.

Saint-Pierre, enfoncé au fond de sa baie, abrité par les mornes environnants, n'avait pas beaucoup souffert de l'ouragan. A la rue de la Madeleine, la maison Daubray n'avait perdu que sa toiture, mais la mère de Rodolphe ne laissait pas cependant d'être très inquiète. Elle pen-

sait à ses enfants de l'« Anse », exposés sur le monticule, dans la maison de fragile apparence.

— Pourvu qu'aucun accident ne leur arrive ! murmurait-elle à chaque instant, tout en égrenant son rosaire.

Rodolphe qui, retenu près d'un malade, était rentré assez tard, gardait pour lui ses pensées, ne voulant pas ajouter aux angoisses de sa mère. Mais dès que la tourmente fut apaisée, il se munit d'une lanterne, et, accompagné de son cocher, Martino, jeune nègre qui lui était très dévoué, il partit à pied, pour se rendre chez son frère.

Quelques minutes après son départ, on frappait à la porte de sa demeure. C'était Monsieur Fougeras. Rien de grave non plus n'était arrivé chez lui et en ami fidèle, il venait prendre des nouvelles. Da Ti-Clé l'introduisit.

— Rodolphe est parti pour l'Anse, lui dit Mme Daubray.

— Je vais vite alors essayer de le rejoindre. J'aurai ainsi plus rapidement des nouvelles de mes jeunes amis.

Et en lui-même, il achevait :

— Rodolphe aura peut-être besoin de moi. Qui sait ce qui a pu leur arriver là-bas, exposés comme ils le sont au vent de la côte ?

Dans le vestibule, il prit le fanal qu'il y avait laissé. Deux garçons de son magasin, porteurs de torches de résine, l'attendaient dans la rue et voulurent l'accompagner.

Bientôt ils sortirent ensemble de la ville, et ce fut alors que les difficultés commencèrent. Les arbres encombraient la route de tous côtés. Il fallut faire plus d'un détour avant d'atteindre le « Trou », passage creusé dans la falaise et abrégéant le chemin entre Saint-Pierre et l'Anse (1). La mer y avait amené beaucoup de sable,

1. Ou plus exactement entre Saint-Pierre et cette partie de l'Anse qu'habitaient les Daubray. En réalité le « Trou » se trouvait à l'Anse dont il unissait les deux parties.

les vagues furieuses battaient encore la terrasse. Les trois hommes ne s'y engagèrent qu'avec peine et à un moment même, ils crurent qu'ils ne pourraient en sortir. Leurs torches s'éteignirent ; seul, le petit fanal de Monsieur Fougeras les éclairait faiblement. Enfin, l'obstacle franchi, ils reprirent la route d'un pas plus rapide. La lueur de la lanterne de Rodolphe les guida vers le lieu du sinistre et Monsieur Fougeras frémit devant l'étendue de ce malheur, plus grand qu'il n'avait pu le supposer.

— Il faut agir vite Rodolphe, dit-il. Ils doivent étouffer sous ces décombres !

— S'ils ne sont déjà morfs ! répondit le jeune homme atterré. J'ai essayé en vain d'enlever la toiture, Martino et moi ne suffisions pas.

— Heureusement que voici du renfort. Ces braves gens vont nous aider.

Les cinq hommes se mirent à l'œuvre, éclairés lugubrement par les torches qu'ils avaient rallumées et fixées à des pieux. Aidés d'une grosse poutre leur servant de levier, ils réussirent enfin à soulever la charpente. Mais il fallut alors fouiller dans les décombres en allant doucement, de peur de blesser ceux qui pouvaient s'y trouver. L'espoir qu'ils s'étaient peut-être rendus ailleurs commençait à se faire jour, quand soudain, sous la porte du côté sud, les cadavres des victimes apparurent. Rodolphe se précipita sur le corps de son frère. Le malheureux jeune homme avait la tête broyée. A quelques pas de lui, gisait Lucy, les reins brisés, qu'étreignait la jeune bonne morte, elle aussi, celle-là. On s'en apercevait à son regard fixe, à sa bouche entr'ouverte... Les hommes se découvrirent...

Après le premier moment de stupeur, Monsieur Fougeras, s'approchant de Rodolphe, l'arracha au cadavre de son frère ;

— Daubray, dit-il, je comprends votre douleur, mais ce n'est pas le moment de vous y abandonner. Je n'ai pas vu Ginette, venez m'aider à la recherche.

Le jeune homme se releva :

— Voyez près de sa mère. Lucy n'a pas dû perdre de vue son enfant.

— Ah ! monsieur, la voilà ! s'écria au même instant, Martino. Elle est là, sous le corps de Madame.

Avec d'infinies précautions, Rodolphe et M. Fougéras dégagèrent l'enfant inanimée des bras maternels qui l'enlaçaient d'une étreinte qu'on devinait avoir dû être désespérée.

— Aucune contusion. Le cœur bat et elle n'est qu'évanouie, fit Rodolphe. Mais il faut se garder de la faire revenir à elle en ces lieux ; son réveil serait terrible et son moral pourrait en être gravement affecté.

— Emportez-la donc tout de suite, à Saint-Pierre, Rodolphe, dit Monsieur Fougéras et laissez-moi avec ceux-ci. Ayez confiance, mon ami, je ferai tout le nécessaire. Emmenez Martino, mes hommes et moi suffirons bien ici. D'ailleurs, voici des voisins qui accourent.

En effet, de partout, du renfort arrivait. On s'annonçait l'un à l'autre l'affreux événement et chez ce brave peuple martiniquais, au cœur chaud et généreux, chacun oubliait ses propres déboires pour s'apitoyer sur le malheur plus grand d'autrui.

Son précieux fardeau dans les bras, Rodolphe revenait vers Saint-Pierre. Martino le suivait, l'éclairant le mieux qu'il pouvait. Tous deux gardaient le silence des heures graves... Ce trajet du retour se fit plus rapidement ; les deux hommes connaissant les obstacles de la route, les évitaient facilement. Le passage du Trou se fit sans encombre, la mer plus calme s'étant retirée de quelques pas.

Bientôt on fut à l'entrée de la ville. Alors seulement

Rodolphe se souvint de sa mère!... Comment lui apprendre l'horrible nouvelle?... Il n'avait pas prévu cette difficulté. Cependant, à cause de l'enfant, il fallait, sans plus tarder, rentrer à la maison?... Il pensa à s'arrêter chez des amis, puis renonça à cette idée. Il valait mieux que la petite fille s'éveillât dans un milieu familial. Il se décida brusquement et s'engagea dans les rues conduisant à sa demeure. A quelques pas de sa maison, il s'arrêta :

— Martino, dit-il, va m'appeler Chouloute. Da Ti-Clé doit être près de Maman.

Le jeune homme s'élança et revint bientôt suivi de la cuisinière qui levait les bras au ciel :

— Pôve, pôve Missié ! pôve Madame ! gémissait-elle.

— Tais-toi, tais-toi, Chouloute, et prends l'enfant. Il faut que je voie moi-même Maman, dit Rodolphe à voix basse.

Doucement, il déposa dans les bras de la négresse la fillette qui ne donnait aucun signe de vie et rentra à la maison.

Personne ne s'y était couché. Mme Daubray, dans sa chambre, attendait anxieusement le retour de son fils, le trouvant lent à venir. Soudain, le pas connu, bien qu'un peu hésitant, frappa son oreille :

— Enfin, te voilà. Entre donc, Rodolphe, s'écria-t-elle, avide d'avoir des nouvelles. Mais elle se tut épouvantée. Son fils était devant elle, livide, les traits bouleversés, et lui prenant les deux mains, la serrait contre son cœur en sanglotant :

— Ah ! il nous est arrivé malheur ! Dieu n'a pas exaucé ma prière !... Il m'a pris mes enfants !... La voix rauque, les yeux hagards, elle essaya de se soulever mais retomba, inerte au fond de son fauteuil.

— Pas tous, pas tous, mère, calme-toi, dit Rodolphe effrayé de sa douleur. Lucy et Paul ont été rejoindre

au ciel notre père, mais ils t'ont laissé ta petite-fille.

Et sa main caresse doucement la pauvre face qu'il couvre de pleurs et de baisers.

Mais la malheureuse, insensible à ces consolations, n'a plus d'âme et de pensée que pour ceux qui s'en sont allés. Des mots sans suite s'échappent de ses lèvres, où reviennent mourir les noms chéris :

— Mes enfants ! mes pauvres enfants !... Paul... Lucy... Mon Dieu !... mon Dieu !...

Rodolphe l'entoura de ses bras :

— Mère, leur petite Ginette est là, il faut penser à la soigner.

Cet appel la fit tressaillir et dans un flot de larmes, elle s'écria :

— Ah ! me faut-il encore boire ce calice ! Ma pauvre petite-fille, orpheline, blessée sans doute aussi gravement ?... Rodolphe ne me cache rien !...

— Non mère, Ginette n'est qu'évanouie, mais j'ai dû l'abandonner à Chouloute, pour venir en appeler à ton courage, car il est prudent qu'à son réveil, l'enfant ne s'aperçoive de rien.

— Oui, oui, je serai forte, balbutia-t-elle, à travers ses sanglots, mais dis-moi... dis-moi encore... qu'as-tu fait de ton frère... de mes enfants ?...

— Monsieur Fougères est avec eux, répondit Rodolphe dévorant ses larmes. J'y retournerai dès que je ne serai plus utile ici.

Et comme Da Ti-Clé, tremblante, arrivait au même instant, le jeune homme s'éclipsa pour annoncer à Chouloute qu'elle pouvait entrer maintenant.

Sur le lit de sa grand' mère, la fillette fut déposée. Dans cette atmosphère plus chaude, une réaction se produisit ; un faible gémissement sortit des lèvres de l'enfant. Rodolphe, penché sur elle, lui faisait respirer des sels. Enfin elle s'agita ; ses yeux s'ouvrirent mais

pour se refermer aussitôt. Alors, le jeune médecin lui versa entre les dents quelques gouttes d'un puissant cordial. L'effet ne tarda pas à se produire. De nouveau les yeux s'ouvrirent et cette fois, la fillette reconnut les visages qui l'entouraient.

C'est toi Da, fit-elle. Où sont Papa et Maman ? Pourquoi tonton Rodolphe est-il là ?

Puis soudain :

— Ah ! je me souviens !... le coup de vent, la maison de l'Anse est tombée !... Maman, Maman ! Où est Maman ? et de grands sanglots la secouèrent.

— Ta maman va venir, ma chérie. Il lui fallait encore rester là-bas, et elle m'a prié de t'emporter pour te soigner, mais Bonne-Maman est là.

— Rodolphe, apporte-la moi, dit Mme Daubray souffrant de ne pouvoir être, elle aussi, près de l'enfant.

Le jeune homme enleva dans ses bras la fillette et la déposa sur les genoux de sa grand'mère.

Le cœur encore gros, elle ne tarda pas à s'endormir, son petit bras autour du cou de son aïeule qui, la mort dans l'âme, refoulait ses sanglots de peur de troubler le repos de l'enfant, pendant que Da Ti-Clé, stupéfaite, les contemplait douloureusement, de grosses larmes roulant sur ses vieilles joues ridées...

.....
Huit jours s'étaient écoulés depuis la date néfaste.

Dans son cabinet de travail, tristement accoudé à son bureau, Rodolphe Daubray réfléchissait. Il repassait en son âme les heures de deuil et de larmes qu'il venait de traverser. D'abord les douloureuses formalités remplies le lendemain de la nuit sinistre, le transport des corps des chères victimes à la maison familiale, la navrante douleur de sa mère, le chagrin déchirant de Ginette à qui il avait fallu apprendre avec d'infinis ménagements l'affreuse réalité. Ensuite, les funérailles hâtives, éclai-

rées par les rayons d'un soleil qui, ironiquement, s'était levé comme à l'ordinaire sur la petite île dévastée. Puis le défilé des amis portant leur tribut de condoléances. Enfin la vie, la vie inexorable, reprenant son cours habituel alourdi du poids du souvenir inoubliable.

Rodolphe pensait à sa mère dont de nombreux fils d'argent rayaient maintenant la chevelure. Plus que jamais, il l'admirait, la vénérait ! Comme elle s'était fait violence, la pauvre et sainte créature, pour essayer de relever par son courage le moral abattu de sa chère petite orpheline.

L'enfant était méconnaissable. Douée d'une vive intelligence, d'une sensibilité très précoce, elle n'en éprouvait que plus son malheur, bien qu'autour d'elle, tout le monde s'ingéniait à le lui faire oublier. Jadis, pétulante et rieuse, elle restait maintenant de longues heures immobile aux pieds de son aïeule, sa tête reposant avec langueur sur les genoux de la vieille dame, ne prêtant plus qu'une oreille distraite aux histoires de Da Ti-Clé, qui la passionnaient si fort auparavant. Parfois, Rodolphe rentrant, la trouvait dans cette pose d'accablement, toute pâle dans sa robe d'orpheline, et le cœur du jeune homme se serrait. Il avait toujours beaucoup aimé la petite fille de son frère, maintenant il se sentait pour elle les entrailles d'un père. Il s'inquiétait du chagrin silencieux de l'enfant, et se disait qu'il fallait à tout prix chercher le moyen de la distraire.

Il en était là de ses réflexions, quand on frappa à la porte de son bureau.

— Entrez, prononça-t-il, et Monsieur Fougeras parut.

Rodolphe se leva vivement, pour lui offrir un siège. Depuis la nuit terrible, les liens d'amitié qui unissaient les deux hommes s'étaient encore resserrés et souvent, le négociant, à la fermeture de son magasin, s'arrêtait à la rue de la Madeleine.

Il avait été, lui aussi, frappé du changement de l'orpheline et aujourd'hui concevant une idée lumineuse à ce sujet, il venait en faire part à Rodolphe.

Après avoir causé un moment, en homme aimant les promptes décisions, il alla droit à la question :

— Rodolphe, ce soir ma visite a un but intéressé, je suis venu vous demander Ginette.

— Me demander Ginette?...

— Oh! pas pour toujours, rassurez-vous. Je sais que vous ne céderiez en rien vos droits sur votre nièce. Mais, vous allez me la donner pour quelques jours, jusqu'à la rentrée des classes. Il le faut dans l'intérêt de l'enfant. Certes, vous l'entourez de soins et de gâteries, mais en ce moment, la fillette a surtout besoin d'une société plus jeune que celle qu'elle trouve chez vous, et avec mes enfants, elle se distraira forcément. N'avez-vous pas remarqué, Rodolphe, comme elle a déjà pâli.

— Oui, oui, répondit le jeune médecin. J'avais pensé aussi pour elle à un changement de milieu, et je réfléchissais aux moyens d'en venir là quand vous êtes arrivé.

— Alors, c'est conclu, vous me la donnez ?

— Oui, pour quelques jours, si ma mère le veut bien.

— C'est déjà entendu avec ma vieille amie. Alors il n'y a plus d'objection. J'emène Ginette ce soir même. Allons à sa recherche, Mme Daubray m'a dit qu'elle était dans la chambre de Da Ti-Clé.

Cette précieuse chambre était naguère pour Ginette heureuse, un lieu de prédilection. Elle contenait tant de trésors aux yeux de la petite fille ! Outre les foulards et les gros bijoux dont elle aimait à se parer pour jouer parfois à la « da », il y avait là toute une collection de bourses contenant des graines différentes réunies par la vieille femme au cours de sa longue vie : graines

rouges aux yeux noirs de différentes grosseurs, dites de réglisse, graines brillantes de « macata », « roiris » de la « Caravelle », la petite presque île enchantée, larmes de Job, savonnettes du « Jardin des Plantes » qui faisaient les délices de l'enfant. D'autres remplies de coquillages roses qu'elle ne touchait qu'avec respect, parce qu'il en sortait un joli bruit de chose fragile.

Et ce n'était pas tout. Sur les étagères de bois blanc, étaient rangés précieusement de minuscules paniers caraïbes, des « canaris » (1) microscopiques, de petits « couis » (2) agrémentés de dessins au couteau, des carafes en terre-cuite semblant sortir d'une poterie de Lilliput, des poupées de chiffon habillées à la créole et que les doigts un peu lourds de la vieille da confectionnaient avec amour pour sa mignonne.

Aussi la petite fille s'oubliait-elle facilement en ce paradis et souvent Lucy était obligée de venir l'en arracher parce qu'il fallait retourner à « l'Anse ». Alors, malicieuse, elle se cachait au fond d'une énorme malle contenant les belles jupes et les « madras » de Ti-Clé et pendant que celle-ci, complice, maintenait le couvercle sous lequel elle avait glissé une de ses mains, la fillette mutine répondait aux appels de sa mère par un : « Je ne suis pas là Maman » qui semblait venir d'outre-tombe. Puis soudain elle s'élançait de sa cachette pour courir à la jeune femme qu'elle couvrait de baisers retentissants.

Rodolphe plus d'une fois s'était amusé de ces scènes et aujourd'hui elles lui revenaient tristement à la mémoire, pendant qu'il escortait M. Fougeras vers la chambre de la vieille Da. Maintenant l'orpheline ne

1. Canaris : genre de poterie, casseroles en terre-cuite.

2. Couis : sorte d'écuelle formée de la moitié d'une cale basse vidée et nettoyée.

songeait plus à se distraire. Elle était assise sur un petit banc de bois, son siège habituel quand elle était chez Ti-Clé, mais ses doigts restaient inactifs. Elle regardait pensivement la vieille femme enfilant pour elle des colliers. Ce travail, qui en tout autre temps, l'eût captivée, la laissait aujourd'hui indifférente. Elle se leva en voyant entrer les deux hommes et vint leur tendre silencieusement son front penché.

— Eh! bien, mignonne, veux-tu venir ce soir au « Fort » voir Anne-Marie, lui dit Monsieur Fougeras. Tu resteras quelques jours avec nous; Bonne Maman et tonton Rodolphe le permettent.

Au nom d'Anne-Marie, un pâle sourire avait effleuré les lèvres de la fillette.

— Bonne Maman sera toute seule, dit-elle.

— Mais non, puisque tonton Rodolphe lui reste et qu'elle aura aussi Da Ti-Clé. Alors, c'est dit, tu viens. Dis bonsoir à Da, et allons prendre congé de grand'mère.

Elle embrassa affectueusement Ti-Clé qui n'osait rien dire et, à la suite de Monsieur Fougeras, pénétra chez son aïeule. La vieille dame la pressa longuement sur son cœur et les larmes aux yeux la vit s'éloigner. Dans le vestibule, elle prit son chapeau dont Rodolphe lui noua lui-même les rubans, puis après avoir embrassé son oncle, elle s'en alla, la main dans celle de son vieil ami.

.
La maison des Fougeras était située au sommet de la rue des Bons-Enfants. Cette rue qui s'étendait, presque à pic, du Séminaire-Collège au Marché, était une des plus montantes du « Fort », quartier dominant, dont le nom venait du fortin jadis élevé par d'Esnambuc (1), et qui

1. Pierre Belain, sieur d'Esnambuc, capitaine général de Saint-Christophe, qui prit possession de la Martinique, en 1635, au nom de la Compagnie des Iles d'Amérique, fon-

constituait avec le « Mouillage », les deux cantons divisant Saint-Pierre ; le « Centre » et la « Consolation » n'étant, au point de vue administratif, que des paroisses rattachées à ces deux parties principales.

Monsieur Fougeras, ayant son magasin au « Mouillage », centre des affaires, avait tout d'abord pensé à venir habiter ce quartier. Mais la maison de la rue des Bons-Enfants appartenait depuis longtemps à sa famille. Il y était né, et ne pouvait se résoudre à la voir passer en des mains étrangères. Il continua donc à y demeurer, se rendant deux fois par jour au lieu de son travail. A ses amis craignant pour lui la fatigue de ces courses renouvelées, il répondait que ce n'était là, au contraire, qu'un exercice salutaire. En effet, lorsque le soir, il quittait la place « Bertin » mouvementée, tout chargé du souci des affaires, il se sentait ragaillardé par la brise plus fraîche venant du « Fort » et c'était, disait-il en riant, avec des jambes de vingt ans données par la promenade quotidienne, qu'il gravissait la pente de sa rue, pour rentrer en sa maison où l'attendaient toujours impatiemment sa sœur Emma et ses enfants.

— Anne-Marie, devine qui je t'amène ? s'écria-t-il, ce soir-là, en franchissant la porte d'entrée.

— Ginette ! quelle bonne surprise ! et la jeune fille, accourue à l'appel de son père, entraînait tout émue sa petite amie à l'intérieur.

Bientôt tante Mama, Roland et Xavier l'entourèrent. Les deux jeunes garçons impressionnés par la robe noire de la fillette la considéraient avec attendrissement.

— Il faudra aider Anne-Marie à la distraire, leur dit Monsieur Fougeras, et s'adressant à sa sœur :

— Mme Daubray et Rodolphe ont consenti à me la déer par le cardinal de Richelieu (*Annuaire de la Martinique*, année 1912, p. 80).

donner pour quelques jours. Elle avait besoin de ce changement.

— Qui lui fera le plus grand bien, dit tante Mama. Je lui installerai son petit lit dans la chambre d'Anne-Marie.

— Ah ! merci tante, s'écria celle-ci enchantée de l'heureuse idée. Je retrouverai ainsi ma petite fille.

— Aussi n'ai-je pas voulu te dérober ce plaisir, dit la bonne tante. Emmène-la donc se débarrasser de son chapeau.

— Pauvre petite, murmura Monsieur Fougeras regardant s'éloigner l'enfant. Je crains bien que cet affreux événement n'ait une douloureuse influence sur toute sa vie.

— Elle est si jeune, dit tante Mama, cela lui passera.

— Oui. Mais ne penses-tu pas que ce malheur puisse l'avoir mûrie avant l'heure ? Il y a parfois dans son regard une profondeur d'expression étrange chez une enfant de son âge. Son front semble porter la consécration du malheur.

.

Depuis une quinzaine de jours, Ginette était au Fort. Ses joues avaient repris leurs couleurs, mais dans ses yeux se lisait encore cette indéfinissable tristesse qu'avait remarquée Monsieur Fougeras et, si parfois elle souriait des espiègleries de Roland, maître en malice, jamais son joli rire argentin ne se faisait entendre à ses amis.

Cependant la fillette se plaisait en la société d'Anne-Marie, attentive et bonne pour elle comme une vraie petite maman. Tante Mama de son côté s'ingéniait aussi à la distraire. Xavier, doux et gentil, lui confiait ses rêves d'apostolat, l'invitant à lui servir d'acolyte quand il s'exerçait en jouant à célébrer les saints offices. La fil-

lette très obligeante ne s'y refusait jamais, mais il lui manquait l'entrain des beaux jours évanouis.

Ce fut Roland qui devait savoir soudain l'intéresser. Un jour, il lui rapporta un joli petit chien blanc, tout frisé, qu'il avait sauvé de la noyade. La mère en ayant trop à nourrir, allait se trouver ainsi débarrassée du surplus de sa nichée, quand le jeune garçon était intervenu. Sans difficulté, il avait obtenu la grâce du sacrifié, l'avait emporté dans ses bras, et, tout fier de son trophée, était revenu à la maison le déposer aux pieds de Ginette.

La petite fille en entendant la lamentable histoire prit en grande pitié le pauvre déshérité, caressa ses longs poils, embrassa son museau rose. Alors Roland lui dit :

— Il faudra le nourrir, Ginette, il est encore si petit. Moi, je n'aurai jamais assez de patience. Tu t'en chargeras n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, dit la fillette, car il ne faut pas le laisser mourir maintenant que tu l'as sauvé.

— C'est cela, dit Anne-Marie, heureuse de voir s'animer sa petite amie. Tante Mama vous donnera bien un peu de lait chaque jour.

— Allons le lui présenter, proposa aussitôt Xavier.

Les trois enfants traversèrent en courant la salle à manger, la fillette tenant bien fort sur sa poitrine son protégé. Ils trouvèrent tante Mama dans la cuisine en train de donner des ordres. La bonne tante, charmée de voir briller les yeux de Ginette, admira fort le petit chien, et promit tout le lait nécessaire, oubliant de gronder Roland pour s'être trop éloigné de la maison.

Son frère ne fut pas le moins agréablement surpris, lorsque le soir il vit accourir au-devant de lui Ginette avec ses garçons.

— Monsieur Fougeras, venez voir le joli petit chien que Roland m'a apporté, et la fillette toute rose entraîn-

nait son vieil ami en lui narrant elle-même le sauvetage.

Sous la véranda ayant accès dans la cour, Cécée, la cuisinière, dont les belles dents éclairaient le teint d'ébène, venait en aide à l'inexpérience des enfants en faisant boire le petit animal. Celui-ci, connaissant déjà Ginette, se mit à lui lécher les mains :

— N'est-ce pas, Monsieur Fougeras, qu'il est gentil ?

— Très gentil, dit l'excellent homme, caressant la petite bête. Quel nom lui avez-vous donné ?

Personne n'y avait encore pensé.

— En effet, comment l'appellerez-vous ? questionna aussi tante Mama qui arrivait.

— Si ce n'était un petit chien, nous pourrions le nommer Moïse, dit Xavier, faisant montre de ses connaissances en histoire sainte.

— Mais puisqu'il n'en est qu'un, appelons-le alors Cerbère, consella Roland, le mauvais sujet.

— Non, non, protesta Ginette, à qui ce rappel infernal ne plaisait point. Voilà Anne-Marie, elle va nous indiquer un joli nom.

— Bijou, dit au hasard la jeune fille en souriant.

— Ah ! c'est cela ! Bijou, voilà qui lui va bien. N'est-ce pas Monsieur Fougeras ?

— Admirablement, dit l'excellent homme, heureux de l'animation de l'enfant. Je crois qu'on peut s'arrêter-là.

Et s'adressant à l'aîné de ses fils :

— Mais, Roland, tu ne m'as pas dit où s'est opéré ton sauvetage ? Je devine que tu as été flâner encore au bord de la mer ?

— Non père, à la « Roxelane », répondit le jeune garçon qui avait au moins une qualité, celle de ne pas savoir mentir.

— Tu sais pourtant que je n'aime pas à te voir t'en

aller ainsi. Enfin cette fois ta fugue ayant servi à quelque chose, je ne veux pas trop te gronder.

Roland avait toujours été le grand souci de M. Fougeras. Contrairement à Xavier docile et studieux, le jeune garçon négligeait livres et leçons pour courir les alentours de la ville avec de semblables camarades, jouant aux billes dans les carrefours, ou lançant, suivant la saison, des cerfs-volants au « Morne Abel ». Il demeurait insensible à tout : aux sévères remontrances de son père, comme aux doux reproches d'Anne-Marie. Les punitions de tante Mama produisaient encore moins d'effet. La bonne tante pleine de faiblesse pour ses neveux privés de mère, Mme Fougeras était morte en donnant le jour à Xavier, se contentait d'ailleurs plus souvent, de menacer que de punir.

Aussi Roland profitait-il de l'absence de son père dans la journée, pour se livrer à maintes escapades, surtout pendant les vacances. Tante Mama qui se réjouissait de celles-ci à cause d'Anne-Marie et de Xavier, les appréhendait pour Roland, toujours prêt à quitter la maison. Le jeune garçon grandissait maintenant, et, devenant audacieux, se hasardait à des parties de canots qui l'entraînaient parfois jusqu'au « Prêcheur », à la grande inquiétude de la pauvre tante, redoutant pour lui des accidents.

Si du moins en reprenant ses études, l'enfant dédommageait ses parents. Mais non. Pour l'indiscipliné, les classes étaient la saison des tours à jouer aux professeurs, des niches à faire aux camarades. Les devoirs ne venaient qu'après, et si Roland n'était pas tout à fait le dernier de sa division, il le devait à sa vive intelligence, saisissant toujours au passage, quelques bribes des explications données par les Pères du Collège dont il suivait les cours.

Cependant, depuis que Ginette était au Fort, une

notable amélioration semblait se produire chez le jeune garçon. Il s'échappait bien encore, mais pour revenir assez tôt et, malgré tout l'intérêt qu'il prenait à voir déblayer les rues des débris que le cyclone y avait amoncelés, il ne restait jamais bien longtemps absent. Tante Mama, la première, avait remarqué ce changement. Anne-Marie s'en rendit bientôt compte.

L'équipée de la « Roxelane » fut la dernière escapade de Roland. Le soir de ce jour, quand Monsieur Fougères se fut retiré après sa remontrance, Ginette avait dit à l'enfant confus :

— Roland, tu as bon cœur puisque tu sauves les petits chiens, alors pourquoi te fais-tu toujours gronder, dis ?

Et la réponse ne venant pas, la fillette avait insisté :

— N'est-ce pas que tu vas rester avec nous maintenant ? Nous jouerons avec Bijou, tu ne feras plus de peine à ton papa.

Roland avait promis, c'était là le secret de son changement.

Tante Mama habituée aux frasques de son brigand s'en inquiéta un peu les premiers jours :

— Anne-Marie, finit-elle par dire à sa nièce, je crains que Roland ne soit malade.

Le rire de la jeune fille fusa :

— Pauvre chère tante Mama ! Roland malade ? Je ne crois guère. Je trouve au contraire qu'il se fortifie étonnamment. Il sera bientôt, malgré ses treize ans, presque aussi grand que moi. Puis ses couleurs n'ont pas diminué, ni non plus son excellent appétit.

— Alors pourquoi est-il si tranquille ?

— Parce qu'il est en train de se convertir dans la société de Ginette. Ma petite amie a su trouver le chemin de son cœur que nous cherchions depuis si longtemps, et ils se font du bien mutuellement.

— Oui, c'est certainement cela, dit tante Mama soudain rassurée. Ginette et lui s'entendent à merveille.

Quelques jours plus tard, Monsieur Fougeras rentrant, s'arrêtait pour contempler un tableau inaccoutumé :

Sous la lampe, Roland lisant à haute voix l'histoire de Duguesclin que son père lui avait donnée, et dont il ne s'était jamais soucié auparavant. Près de lui Xavier et Ginette l'écoutant attentivement. Xavier, les coudes sur la table, ses yeux rêveurs fixés sur son aîné, Ginette ayant Bijou sur les genoux.

— On m'a changé mon garnement dit Monsieur Fougeras.

— Et Anne-Marie, tout heureuse de la joie de son père, indiqua Ginette en souriant :

— Papa, c'est elle la petite fée ! . . .

.
 À la rue de la Madeleine, Mme Daubray et Rodolphe avaient régulièrement des nouvelles de la fillette, Monsieur Fougeras allant leur en donner. Ils se réjouissaient du changement survenu dans l'enfant et bénissaient la Providence qui avait mené Bijou chez les Fougeras. Mais si Mme Daubray essayait de remercier son vieil ami, celui-ci s'écriait :

— Que me parlez-vous de reconnaissance ? C'est moi qui demeure votre débiteur. Si vous saviez combien votre fillette m'a changé mon Roland ! Je crois que les bons Pères ne le reconnaîtront plus :

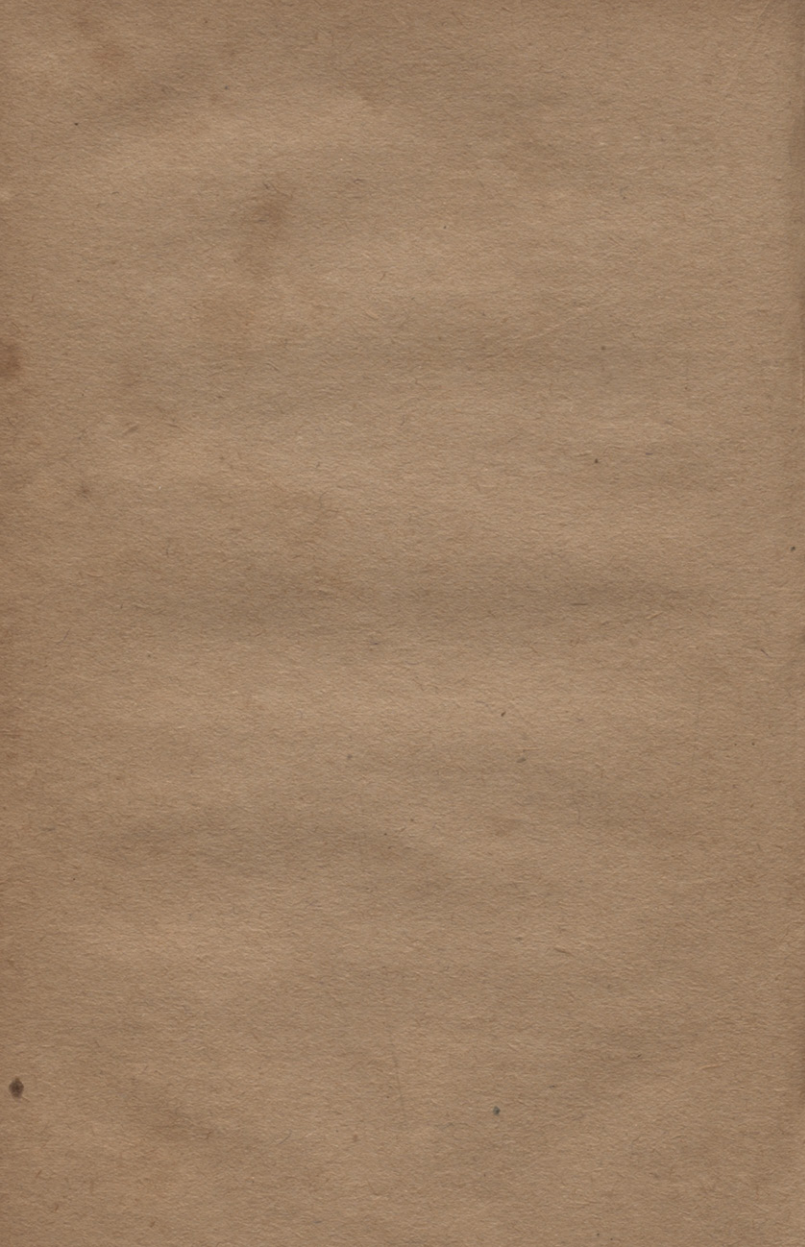
Et la figure heureuse, il s'étendait complaisamment sur la gentille influence de Ginette et les nouvelles dispositions de son fils.

Quand Rodolphe n'était pas trop pris par son service, il accompagnait parfois Monsieur Fougeras au « Fort ». Ginette le voyait arriver avec joie. Elle aimait tant cet oncle qui lui rappelait son cher papa disparu. Ro-

dolphe la prenait alors sur ses genoux, heureux de l'entendre causer comme autrefois. Elle lui demandait des nouvelles de Bonne-Maman, de Da Ti-Clé, de Chouloute, et même de Martino, puis, à son tour, racontait les hauts faits de Bijou. Alors subitement, elle s'attendrissait parce que des noms très chers montaient à ses lèvres :

— Tonton Rodolphe, Maman et Papa eussent été si contents de voir mon petit chien.

Les yeux du jeune homme se mouillaient. La nature, chez l'enfant, reprenait ses droits, mais son cœur aimant n'oubliait pas.



DEUXIÈME PARTIE

Quatre ans s'étaient écoulés pendant lesquels le temps avait accompli l'œuvre de réparation. A peine si les toitures neuves en tuiles rouges de Marseille de quelques maisons nouvelles, bâties en remplacement de celles écroulées, rappelaient encore aux habitants le terrible fléau qui avait obligé à les reconstruire. Sous le chaud soleil tropical, la végétation n'avait pas tardé à reprendre son cours habituel. De jeunes arbres élancés, remplaçaient les géants abattus; des lianes vigoureuses dérobaient sous leurs rameaux verts les vieux troncs et les ruines. La Martinique, courageusement avait travaillé à son relèvement. La canne à sucre, en riches plantations, couvrait encore ses plaines et les pentes de ses mornes. Elle pouvait comme autrefois s'appeler l'île aux fleurs; ses bois et ses gorges en étaient à nouveau parsemés.

Comme le reste du pays, Saint-Pierre avait repris son entrain et sa gaité, bien que dans certaines de ses âmes, le deuil ne dût jamais cesser. Du nombre de celles-ci, était Mme Daubray. Anéantie par la mort cruelle de ses enfants, la mère de Rodolphe avait beaucoup vieilli. Profondément chrétienne, elle s'était courbée avec résignation sous la main divine qui l'avait frappée, mais atteinte en plein cœur, elle sentait se tarir en elle les

sources de la vie, et presque avec douceur attendait la mort probablement prochaine qui, malgré les soins et les efforts de son fils aîné, ne tarderait pas à la réunir à ses chers disparus. Seuls, l'isolement de Rodolphe et l'avenir de Ginette la préoccupaient.

L'orpheline entrait dans sa douzième année. Après les tristes vacances de 1891, Rodolphe l'avait remise à la pension Rameau. Elle venait d'y faire avec une grande ferveur, sa première Communion à laquelle avaient assisté son oncle et ses amis les Fougeras. Le lendemain de ce grand jour, après qu'elle eût embrassé Bonne-Maman et Da Ti-Clé, serré la main à Chouloute et à Martino tout émus, Rodolphe l'avait conduite lui-même sur la tombe de ses parents. Elle y était demeurée longtemps prosternée, mais si quelques larmes brillèrent dans son regard, la sérénité de son âme ne sembla pas en être troublée : « Tonton Rodolphe avait-elle dit au jeune homme plus ému qu'elle, j'ai demandé à Papa et à Maman de me bénir et me suis penchée sous leur bénédiction ». Puis sans un mot de plus, ils étaient rentrés à la maison.

Mme Daubray avait invité les Fougeras à dîner. Ce fut une charmante journée d'intimité sur laquelle semblèrent planer les âmes de Paul et de Lucy, tandis que rayonnait autour de ceux qu'ils avaient aimés la grâce pure de leur enfant.

La fillette était demeurée très attachée aux Fougeras. Anne-Marie et tante Mama allaient assez souvent la voir au pensionnat et dans l'après-midi du premier jeudi de chaque mois, Da Ti-Clé la conduisait à son tour chez ses amis. Bijou, vieux de quatre ans, les suivait allègrement. Tante Mama leur réservait ses meilleures friandises ; Roland et Xavier les accueillaient avec joie.

Xavier avait maintenant ses quinze ans. Avec le temps sa vocation sacerdotale s'était affermie. Monsieur

Fougeras n'avait pas essayé de l'en détourner, et de grand cœur se préparait à faire à Dieu le sacrifice de cet enfant de prédilection.

Roland, lui, atteignait ses dix-sept ans. Un léger petit duvet noir commençait à ombrager finement ses lèvres d'adolescent. Il n'avait jamais oublié la promesse faite à Ginette. Après avoir lutté pour arriver à vaincre les habitudes de paresse déjà prises, il en était enfin venu à bout, et maintenant les Pères le proclamaient un des meilleurs élèves du Collège. Cette année, il préparait sérieusement son bachot, espérant y réussir à la session de juillet. Monsieur Fougeras aimait à répéter que c'était là l'œuvre de Ginette. La fillette avait conservé à l'adolescent une affection toute fraternelle. Si elle aimait beaucoup Xavier, Roland était son préféré. Celui-ci de son côté gardait un culte à sa petite amie. Aussi était-il un des premiers à accourir au-devant d'elle, lorsqu'elle arrivait suivie de Da Ti-Clé. Ces jours-là, il abandonnait les théorèmes et les versions pour aider Anne-Marie et Xavier à mieux distraire la fillette. Il apprenait à Bijou à tenir du sucre sur son nez, heureux d'entendre le joli rire de Ginette s'amusant des poses comiques du petit chien.

Parfois, Rodolphe, libre, venait lui-même chercher l'enfant. Monsieur Fougeras voulait alors le retenir à dîner, mais jamais il n'acceptait, alléguant la solitude dans laquelle son absence laissait sa mère. Celle-ci n'allait pas bien au gré du jeune médecin qui suivait avec tristesse les progrès du mal dans cet organisme déjà ébranlé. Aussi restait-il auprès d'elle le plus possible.

Un jour qu'ils étaient seuls, Ginette étant à la Pension et Da Ti-Clé dans la cour où elle égrenait du maïs, une de ses occupations favorites, Mme Daubray appela son fils :

— Rodolphe, lui dit-elle, viens près de moi. J'ai à causer avec toi.

Le jeune homme s'assit à ses pieds sur un petit tabouret, siège favori de Ginette :

— Rodolphe, reprit la mère, je voudrais que tu te maries.

Souvent le jeune homme avait entendu Mme Daubray formuler le même désir, mais tout dans cette bouche si chère prenait maintenant pour lui des accents de solennité :

— Maman, tu y tiens donc beaucoup ? dit-il, fixant sur sa mère ses beaux yeux noirs inquisiteurs.

— C'est mon plus ardent désir, mon enfant, et je ne m'en irai tranquille qu'à ce prix, répondit-elle. Puis, devant la tristesse qui avait envahi à ces derniers mots le visage du jeune homme, elle continua :

— Si je devais vivre encore de longues années, mon vœu serait le même dans ton intérêt propre et aussi dans celui de Ginette. Ma chère petite-fille grandit. Infirme comme je le suis, je ne puis rien pour elle. Dans quelque temps, il lui faudra une compagne qui remplace sa pauvre mère disparue, qui soit à la fois son ange gardien et son amie. Ta femme seule saurait bien être tout cela pour l'enfant, Rodolphe penses-y bien.

Le jeune homme réfléchissait. Ses yeux semblaient fixer quelque lointaine vision qu'évoquaient à ses regards les paroles de sa mère.

— Maman, j'y penserai, dit-il enfin, en posant sa tête brune sur les genoux maternels.

Alors je pourrai mourir heureuse, reprit Mme Daubray caressant de sa main amaigrie la chevelure bouclée de son fils. Mais n'attends pas trop ; je te devrai, Rodolphe, le dernier beau jour de ma vie.

— Ton dernier beau jour, Maman, ne parle pas ainsi,

s'écria le jeune homme en se relevant vivement. Tu resteras avec nous pour en voir encore plusieurs. Celle que je choisirai sera pour toi une vraie fille, elle m'aidera à te soigner,

Sa mère l'attira sur sa poitrine :

— Anne-Marie, n'est-ce pas ? Ai-je bien deviné ?

Rodolphe rougit :

— Maman, crois-tu qu'elle voudra de moi ?

Ne pas vouloir de toi ! Quelle est la jeune fille qui ne serait fière d'être ta femme, Rodolphe?... Monsieur Fougères quoique bien difficile, ne trouvera lui-même rien à redire à ton sujet.

— Tu me regardes à travers ton amour maternel, Maman, continua-t-il, mais elle, que pensera-t-elle ? Je la trouve si supérieure à toutes les poupées habillées que l'on m'a jusqu'ici présentées. Elle est si gracieuse et si bonne, si simple, si exempte de toute coquetterie.

Mme Daubray écoutait Rodolphe, ravie. Elle avait toujours rêvé de l'entendre parler ainsi.

— Alors, dis-moi, il y a longtemps que tu l'aimes ?

Depuis... depuis... je ne sais plus quand, Maman, avoua-t-il en rougissant. Elle était encore tout enfant et j'attendais qu'elle fût une femme. Sa pensée m'a toujours gardé des embûches qui m'ont été tendues. Mais maintenant, j'ai grand peur de me heurter à son refus.

— Mon grand enfant toujours modeste ! Lui qui d'une main si assurée, conduit les plus délicates opérations, le voilà timide et peureux comme une petite fille, dit la bonne mère. Mais tous les amoureux sincères en sont là. Laisse-moi faire, je t'aiderai.

— Prends garde, Maman, d'aller trop vite. J'aime mieux l'indécision de maintenant à la certitude d'être repoussé.

— Oui, car je le sens bien, ce serait tout ton rêve

écroulé. Mais ne crains rien. Je ne serai pas maladroite. Tu verras bien.

Quelques jours après, Mlle Emma Fougéras, en course dans les magasins, passait faire une petite visite à Mme Daubray. La mère de Rodolphe trouva l'occasion heureuse pour s'enquérir des sentiments de la bonne tante au sujet de son fils.

Tante Mama vint sans y penser au-devant de ses désirs.

— Savez-vous, ma chère amie, que vous êtes heureuse d'avoir un tel fils, dit-elle en parlant de Rodolphe qui venait de les quitter. Mon frère pense de lui le plus grand bien et dit qu'il est rare de rencontrer tant de valeur, jointe à une si grande modestie.

— Oui, dit la mère servie à souhait, Rodolphe ne m'a jamais donné que des consolations. Je ne lui en demande plus qu'une, celle de le voir marié avant que je m'en aille de cette terre. Il est presque décidé à la chose, mais la crainte d'être refusé l'arrête encore en chemin.

— Comment la crainte d'être refusé ? Mais votre fils, ma chère amie, est un des meilleurs partis de Saint-Pierre. Qu'il charge mon frère de faire pour lui les démarches nécessaires. Il est assuré de leur succès.

Mme Daubray sourit, embarrassée :

— Rodolphe ne craint pas tant l'opinion des parents que les sentiments personnels de celle qu'il a choisie. Il la trouve si parfaite qu'elle lui semble pouvoir prétendre aux plus dignes. Il n'a jamais su deviner ce qu'elle pense à son égard.

— C'est assez difficile, dit tante Mama. Peut-on savoir ce qui se passe dans ces têtes de jeunes filles ? Le mieux serait de la faire questionner par une amie très sûre. Anne-Marie la connaît-elle ?

Mme Daubray fut prise au dépourvu.

— Je crois que oui, dit-elle. — Puis, soudain, résolument — Mama, nous sommes assez liées pour que je vous parle sans restriction. Promettez-moi seulement que si la démarche dont je vous charge ne se termine pas d'une façon satisfaisante, l'amitié qui unit nos deux familles ne sera pas pour cela altérée, car à quoi bon vous le cacher, c'est de votre nièce même qu'il s'agit. Vous aimez beaucoup Rodolphe et je sais que vous ne trahirez pas son secret. Voulez-vous questionner Anne-Marie pour savoir ce qu'elle peut penser de mon fils, en tant que futur époux bien entendu, car je sais que pour le reste, elle a de mon Rodolphe bonne opinion.

— Oh ! certes, s'écria tante Mama qui avait écouté sans mot dire, quoique avec un peu de surprise, les paroles de sa vieille amie. Vous pouvez compter sur moi, cela restera bien entre nous. Emile même n'en saura rien, à moins que la réponse d'Anne-Marie ne laisse deviner qu'elle accepterait Rodolphe, le cas échéant. Alors, je m'enquerrais aussi des sentiments de mon frère. Mais je crois les connaître assez, pour assurer qu'il n'y aura pas de son côté grande difficulté.

Les deux amies se séparèrent.

Anne-Marie, dans sa chambre, peignait des lis d'eau que Nana, l'une des servantes, lui avait rapportés des hauteurs de la rivière « Blanche ». Elle avait dans cet art un certain talent acquis à la pension, et qu'elle continuait à développer, tante Mama lui en laissant tout le loisir. Ce matin, vêtue de sa « gaule » blanche, ses beaux cheveux noirs en deux lourdes tresses lui pendant jusqu'aux genoux, elle était délicieuse à voir. Avec son teint mat de créole, ses yeux admirablement fendus, elle présentait bien le type de la jeune fille des colonies que dépeignent ordinairement les écrivains, moins cependant la nonchalance qu'on lui attribue souvent à tort.

Anne-Marie était active. L'ordre rayonnait dans sa chambrette virginale, dont elle était sans contredit le plus beau des ornements.

Tante Mama, en entrant, le remarqua bien ce matin.

— Comment n'ai-je pas deviné que Rodolphe ne pouvait demeurer insensible à tant de charmes, pensa-t-elle en prenant le petit fauteuil qu'Anne-Marie lui offrait avec empressement.

— Tu as été longtemps dehors, tante, dit affectueusement la jeune fille. As-tu fait beaucoup d'achats ?

— Pas tant, ma fillette, mais j'ai passé chez les Daubray prendre des nouvelles de ma vieille amie.

— Comment est-elle aujourd'hui ? s'informa Anne-Marie.

— Pas guère mieux, mais plus causeuse. Elle m'a fait part des intentions de Rodolphe qui pense à se marier. Elle paraît tout heureuse de cette décision mais m'a recommandé de ne pas en parler, rien n'étant encore bien assuré. Seulement, tu sais, pour toi je n'ai pas de secrets, je connais ta discrétion.

— Rodolphe doit se marier ? Sais-tu, tante, la jeune fille qu'il a en vue ? dit Anne-Marie, devenue soudain pensive.

— Non, je n'ai pas osé le demander à ma vieille amie.

— C'est que je pense à Ginette, reprit la jeune fille. Le bonheur de sa vie future dépendra fort de la femme de son oncle.

— Et c'est là un des soucis de son aïeule. Imagine-toi, que ma vieille amie m'a raconté que son fils tremble d'être refusé. Je l'ai rassurée, lui disant que ce ne pouvait être une chose possible, Rodolphe étant, à mon point de vue, un jeune homme accompli. Mais je suis de l'ancienne époque. Connait-on seulement ce que pensent les demoiselles de nos jours ?... Toi qui en fais

partie, dis-moi, crois-tu que le fils de notre amie soit bien capable de faire le bonheur d'une femme de ton temps ?

— Celle que Rodolphe Daubray a choisie, n'aura rien à regretter, dit la jeune fille rêveusement. Celui qui est si bon fils ne sera que bon époux. J'ignore ses intimes pensées. Il ne cause guère avec moi, sans doute parce que je ne demeure à ses yeux qu'une petite fille, mais tout révèle en lui une rare délicatesse de sentiment. Ses soins pour sa mère et Ginette en témoignent. Les malheureux racontent de sa charité mille traits dont il ne s'est jamais vanté. Puis je sais, par ma petite amie, qu'il ne néglige pas ses pâques. Il fera certainement un bon mari. Tante, ne penses-tu pas comme moi ?

Ces mots, prononcés lentement, étaient empreints d'une douce mélancolie que tante Mama remarqua bien.

— Alors, tu crois qu'une de tes compagnes pourrait sans crainte épouser Rodolphe ?

— J'en suis certaine, tante.

Mlle Fougeras se leva. Elle en savait assez maintenant.

Anne-Marie, demeurée seule, ne reprit pas tout de suite son travail interrompu. Dans son âme, avait pénétré une sorte de regret fugitif et un instant, elle s'y abandonna. Ainsi Rodolphe allait se marier ? Entre elle et Ginette il y aurait une autre femme, une étrangère peut-être, qui viendrait en tiers dans leur douce intimité ?... Était-ce l'unique raison qui attristait soudain la jeune fille ?... Mais non, devant ses yeux, une autre vision aussi passait : La tête fine d'un brun jeune homme, aux cheveux bouclés, aux yeux profonds, dont le regard pensif la suivait parfois de loin. Il y avait de cela trois ans, elle avait eu la typhoïde et une souvenance lui revenait, celle d'avoir vu maintes fois, dans le délire de la fièvre, la même tête brune se confondant aux cheveux

grisonnants de son père, pour se pencher inquiète à son chevet.

Tout d'un coup elle se leva, chassant d'un geste résolu ces souvenirs affaiblissants, et marchant au portrait de sa mère, qui souriait sur son bureau, elle y porta les lèvres en murmurant : « Maman, j'aimerais bien sa femme, pourvu qu'elle le rende heureux... »

Tante Mama ne perdait jamais de temps. C'était une excellente créature dont le cœur se hâtait à chaque occasion de répandre des trésors de dévouement. Heureuse de pouvoir quelque chose pour le bonheur de sa nièce, elle ne tarda pas à parler de Rodolphe à son frère.

Monsieur Fougéras l'écouta sans trop de surprise.

— Pauvre Rodolphe ! finit-il par dire en souriant. Ainsi il a grand peur de moi ?... Je me souviens, en effet, avoir dit un jour devant lui, que je ne me laisserais pas prendre ma fille facilement. Mais se croit-il donc le premier venu ?... Certainement qu'Anne-Marie partie, ma vieille demeure sera bien triste, mais puis-je en égoïste, repousser un parti tel que Rodolphe ? Ne serais-je pas trop heureux, le jour où je m'en irai de cette terre, de laisser ma fille en si bonnes mains ? Mais elle, Mama, lui as-tu parlé de ce projet ?

— Oui, mais pas très franchement. Je lui ai laissé seulement entrevoir que Rodolphe désire enfin se marier. Elle n'a pas compris qu'il s'agit d'elle, et s'est préoccupée surtout de l'avenir de Ginette en la circonstance. Mais j'ai cru lire dans ses paroles une sorte de tristesse qui m'a frappée. Rodolphe, m'a-t-elle dit, n'a jamais vu en elle qu'une petite fille. Cette réflexion ne semble-t-elle pas laisser percer une sorte de regret mal défini ?

— Ma pauvre petite, dit le père. Elle ne sait seulement pas analyser ce qui se passe en elle en ce moment. Enfin, ma chère Mama, tu peux dire à Mme Daubray que si Anne-Marie y consent, je serai très heureux

d'avoir Rodolphe pour gendre. Rien de plus raisonnable que ce projet qui unira plus étroitement nos deux familles et fera le bonheur de Ginette.

Deux jours après, Anne-Marie était appelée par Monsieur Fougeras dans son cabinet. Tante Mama s'y trouvait, la figure tout animée d'une émotion mal dissimulée dont la jeune fille ne manqua pas d'être frappée.

Avec des yeux interrogateurs, elle s'approcha. Son père l'attira à lui plus tendrement que de coutume :

— Eh ! bien, fillette, dit-il, d'une voix qui tremblait un peu, il paraît que tu voudrais bien nous quitter.

— Moi, papa, et pourquoi ? fit-elle, toute surprise de ce début.

— Parce que l'heure jadis annoncée par Lucy aurait sonné. Le Prince Charmant serait venu te proposer de le suivre.

— Oh ! pas maintenant, papa, s'écria-t-elle, comprenant soudain. Garde-moi encore avec toi, je ne veux pas me marier.

Et, toute tremblante, elle se serra contre son père.

— Ainsi, tu ne veux pas faire le bonheur de ce pauvre Rodolphe, dit celui-ci, heureux de la retenir contre son cœur.

— Ah ! c'est Rodolphe !... Tante Mama, ce n'est pas bien... et son regard chargé de reproches se noya dans de grosses larmes, larmes infiniment douces, que son père essuyait de ses baisers.

— Alors, dis, faut-il le renvoyer ?

— Non, non, papa, balbutia-t-elle, cachant sa tête rougissante dans les bras qui la protégeaient.

— Les petites filles peuvent donc changer aussi facilement d'idées ? questionna encore l'excellent père. Puis, la réponse ne venant pas.

— Vous pouvez entrer, monsieur mon fils, dit-il alors en soupirant, et Rodolphe parut soudain aux yeux

d'Anne-Marie confuse, plus touchante encore mille fois dans cette charmante timidité la retenant près de son père. Une rougeur délicieuse avait envahi ses joues, faisant étinceler comme des perles les larmes qui y brillaient encore, et le jeune homme, ainsi que dans un rêve, vit enfin Monsieur Fougeras unir leurs deux mains tremblantes en murmurant d'une voix émue :

— Mon ami, c'est mon plus cher trésor, la joie de mes jours que je vous donne... »

Ce soir-là, aux pieds de sa mère, Rodolphe épancha le trop plein de son bonheur. Mme Daubray, souriante, l'écoutait, heureuse de voir s'épanouir devant elle cette fleur d'amour que son fils avait su garder jalousement dans son cœur, depuis si longtemps.

Il racontait à sa mère la douce scène des fiançailles :

— Si tu savais, Maman, disait-il, combien ces larmes qu'elle a versées me l'ont rendue encore plus chère. Je voulais l'en remercier, et je n'ai rien osé lui dire. Je me sens timide devant elle, et le silence dont peut-être elle m'accuse, n'est que le gauche témoignage de l'infini respect qu'elle m'inspire.

— Le respect, mon fils, est la marque de l'amour vrai, lui dit sa mère tout émue.

Il continua :

— Elle est si charmante et si pure. Ce matin, quand je l'ai vue, ainsi, appuyée aux côtés de son père, ces mots, traduits d'un hiéroglyphe ornant le tombeau d'une Egyptienne me sont revenus à la mémoire : « Mère, entre toutes, elle était belle, parce que plus que toutes, elle exprimait l'innocence, la candeur et la virginité. »

— Mon Rodolphe devient poète, dit Mme Daubray, caressant affectueusement la belle tête penchée sur ses genoux. Et Monsieur Fougeras, que t'a-t-il dit ?

— Il a été d'une bonté parfaite, m'appelant déjà son

filz comme si c'était une chose décidée depuis longtemps.

— Et Mama ?

— Tante Mama est ravie. Elle m'a chargé de te dire qu'elle viendra bientôt te voir.

— Je voulais envoyer Ti-Clé à la pension, ajouta Madame Daubray, mais Chouloute s'étant absentée, la bonne vieille à dû rester.

— Heureusement, remarqua Rodolphe. Anne-Marie a l'intention d'aller demain au pensionnat. Elle éprouvera beaucoup de joie à annoncer ses fiançailles à Ginette. C'est de celle-ci surtout que nous avons causé aujourd'hui, puis de toi aussi, Maman.

— Ma petite-fille et moi, vous avons servi d'entrée en matière, dit la bonne mère. Mais bientôt vous ne parlerez pas tant des autres que de vous-mêmes.

— Ce qui ne nous empêchera pas de penser que tu es la meilleurè, la plus délicatè des mères, dit Rodolphe en se levant. Maman, tu as été l'instrument de mon bonheur.

Ti-Clé qui entrait mit fin à l'entretien. La vieille Da avait été enchantée d'apprendre le mariage :

— Ah ! mon fi, avait-elle dit au jeune homme avec cette familiarité quasi maternelle qu'elle conservait envers l'enfant qu'elle avait porté, jadis, dans ses bras, Madanme épi moin, n'a pé mô tranquilles à présent. On pé dit, chè, ou né coiffé (1).

C'avait été sa façon d'exprimer l'admiration que lui inspirait la douce fiancée de Rodolphe.

.....

Anne-Marie, dans sa chambrette bleue, rêvait, elle aussi, ce soir-là. A son doigt, brillait l'anneau des fiançailles. Après le lui avoir passé, Rodolphe, sur l'invi-

1. Ah ! mon filz, Madame et moi pouvons mourir tranquilles maintenant. Vous êtes né coiffé.

tation de son père, l'avait embrassée et son front portait encore la douce impression de ce baiser...

Ainsi, Rodolphe l'aimait !... Doucement pensive, elle vint s'accouder à sa fenêtre. Sous le ciel étoilé, éclairés par les rayons magnifiques de la lune, le « Centre » et le Mouillage » s'étendaient au loin devant elle en un panorama splendide, que dominait à l'est la Croix du morne d'Orange, tandis qu'à l'ouest, la mer en nappe argentée se déroulait à l'infini, semée des voiles blanches des pirogues du Nord. Les feux des gros navires faisant escale dans la baie ajoutaient à ce tableau un air de féerie. Sur un point bien connu, les yeux de la jeune fille se fixèrent. C'était, après les gros manguiers de l'évêché, à la rue de la Madeleine, le toit de la maison des Daubray. D'un geste charmant, Anne-Marie porta ses jolis doigts à ses lèvres, lançant dans l'espace, à l'adresse de son fiancé, le baiser qu'elle ne lui avait encore jamais donné : « Il pense aussi à moi, sans doute, murmura-t-elle, puis fermant sa croisée, elle vint, comme deux jours avant ses fiançailles, au portrait de sa mère qu'elle embrassa longuement, en lui confiant cette fois : « Maman, nous nous aimons ».

Trois mois après, la bénédiction nuptiale leur était donnée à l'église du Fort par le vénérable curé de la paroisse ; puis, de nouveau, le temps avait fui. La mère de Rodolphe, après avoir vu le jour tant désiré du mariage de son fils, s'en était allée, malgré tous les efforts réunis pour la retenir ici-bas. Elle s'était endormie pieusement de son dernier de sommeil, bénissant ses enfants en pleurs, tranquille sur le sort de sa petite Ginette qu'elle laissait à Anne-Marie. La jeune femme tendre et affectueuse allait être, pour la nature délicate de l'enfant, le réconfort et le soutien.

Mlle Amaing, à qui Rodolphe avait jadis annoncé la mort de Paul et de Lucy ayant appris, par une des cor-

respondantes de la Martinique, le décès de Mme Daubray, écrivit au jeune homme pour lui demander ce qu'il comptait faire de sa petite nièce. Rodolphe, qui n'avait jamais pardonné à la vieille demoiselle sa sécheresse de cœur pour son frère, lui répondit que la fille de celui-ci était devenue la sienne et qu'elle ne manquerait jamais de rien. Mlle Amaing ne renouvela pas sa demande. La fillette n'était pas d'ailleurs absolument dépourvue de tous biens. Elle avait hérité de sa mère d'une très belle maison à la Consolation, dont les loyers suffisaient à payer pour l'instant sa penson. De son père, elle tenait une vingtaine de mille francs que Rodolphe faisait fructifier.

Elle atteignait maintenant ses seize ans et promettait d'être fort belle. Blonde, comme l'avait été sa mère, elle en avait aussi la splendide carnation, les traits un peu fiers, adoucis par l'éclat très pur de ses grands yeux bleus rêveurs. Le chaud soleil des Antilles ne semblait pas l'avoir atteinte ; elle ressemblait plutôt à quelque fleur éclose sous la neige. La pensée qu'elle sortirait bientôt du pensionnat réjouissait à l'avance Anne-Marie. Le temps avait effacé la différence entre la jeune femme et la fillette et maintenant Ginette était pour celle-là plutôt une jeune sœur très aimée qu'une petite fille.

Depuis près de deux ans, la présence d'un premier-né dont elle était la marraine égayait la maison de Rodolphe. Le petit Paul faisait les délices de ses parents et Da Ti-Clé, un peu plus cassée, plus ridée, retrouvait pour amuser l'enfant ses vieilles chansons d'autrefois :

« Prise tabac, jambette et couteau,
Tafia doux passé sirop. »

ou : « Dansé calinda » qui le faisait rire aux éclats, évoquant aux yeux émus de la bonne vieille l'autre petit Paul qu'elle avait jadis bercé des mêmes chants.

Ginette chérissait tendrement son filleul, et, les jours de sortie, l'enfant eût seul suffi à occuper tout son temps, si elle n'avait eu maintenant, une compagne de son âge. Liliane de Ligneul était une cousine éloignée des Fougeras. Ses parents habitant le centre de l'île, elle passait ses jours de congé chez Anne-Marie, depuis deux ans qu'elle était à la pension Rameau. Elle avait voué à Ginette une profonde affection que celle-ci lui rendait bien. Monsieur Fougeras les appelait les « Inséparables » Sans avoir la beauté régulière de sa compagne, Liliane n'en était pas moins une charmante enfant. De beaux cheveux chatain-clair, aux reflets d'or bruni, couronnaient de leurs ondes son joli visage très rosé, où d'admirables yeux bruns mettaient une note extrêmement originale. Vive et rieuse, elle contrastait en cela avec Ginette trop grave peut-être pour son âge. Rodolphe était heureux de leur intimité. Il espérait que la gaité de Liliane se communiquerait un jour à sa compagne et saisissait, d'accord avec Anne-Marie, toutes les occasions de distraire les deux jeunes filles durant leurs jours de congé.

Tante Mama et M. Fougeras leur étaient d'un grand secours à ce sujet. A la rue des Bons-Enfants, le vide causé par le mariage d'Anne-Marie n'avait pas tardé à s'augmenter. Xavier aussi était parti. Sur sa demande, son père l'avait envoyé en France, où il commençait, dans un séminaire, ses études ecclésiastiques. Il ne restait donc plus, à Monsieur Fougeras, que Roland. Le jeune homme, ayant brillamment terminé ses classes depuis deux ans, travaillait avec son père qui comptait lui passer dans peu de temps la complète direction de ses affaires.

Roland avait conservé la franche gaité de son enfance et, dans son œil gris bleu, les mêmes reflets de spirituelle malice atténuée par sa bonté native et les sérieux

ses qualités qu'il avait acquises depuis. Il s'entendait à merveille avec Liliane et Ginette. Mais, d'une familiarité toute fraternelle avec la première, il témoignait à la seconde, une affectueuse admiration nuancée d'une sorte de respect, que semblait expliquer la réserve plus grande de la jeune fille. Celle-ci avait gardé sur son ami d'enfance la même influence que jadis. Son affection pour lui n'avait pas changé de nature. Elle s'intéressait à son travail, se réjouissait de ses succès. Roland, de son côté, n'entreprenait jamais rien, sans prendre avis de celle qu'il appelait sa « Sagesse », et tante Mama, qui n'avait pas su deviner autrefois l'amour de Rodolphe pour Anne-Marie, plus experte aujourd'hui, pensait-elle, voyait poindre à l'horizon un projet qui la faisait sourire. Monsieur Fougeras, lui, plus sceptique, hochait la tête : « Cette enfant a dans les yeux quelque chose de plus grand que nous. J'ai bien peur que mon Roland ne le comprenne pas assez et qu'il n'ait un jour à en souffrir, » murmurait-il parfois en y songeant, et de tout son cœur, il unissait ses efforts à ceux d'Anne-Marie et de Rodolphe, pour ramener plus ici-bas, la jeune fille dont les pensées planaient trop haut.

Celle-ci, sans même s'en apercevoir, laissait faire ceux qui l'aimaient. Sa nature sérieuse, parfois pensive, ne revêtait nullement l'apparence de tristesse malsaine. Très simple, elle se prêtait volontiers à toutes les combinaisons, heureuse quand l'annonce d'une partie quelconque faisait bondir de joie Liliane, partageant le plaisir de son amie, mêlant souvent son rire très doux aux éclats joyeux de sa compagne.

Parfois, Monsieur Fougeras, remplaçant Rodolphe trop absorbé, se constituait leur chevalier et, sous l'égide de tante Mama, les menait en promenade aux environs de Saint-Pierre : au « Trou-Vaillant » ou aux « Trois-Ponts », à « Périnelle » ou à « Pécol »,

D'autres fois, il les conduisait, en voiture, au « Morne-Rouge » où les jeunes filles aimaient à s'arrêter aux pieds de Notre-Dame de la Délivrande, se recommandant aux prières de la divine Mère et revenant à Saint-Pierre, chargées de violettes et d'œillet, dont elles faisaient deux grosses parts : l'une destinée à Anne-Marie, retenue le plus souvent à la maison, et l'autre que Ginette allait déposer sur la tombe de ses parents.

Monsieur Fougeras évitait « l'Anse », mais le « Fonds Coré », avec sa jolie plage et ses coquettes villas échelonnées le long de la route, recevait fréquemment leur visite.

Lorsque c'était dimanche, Roland était de la partie, et aussi, le jeune frère de Liliane, Gaston de Ligneul qui, pensionnaire au Collège, sortait en permission chez les Fougeras.

Les jeunes gens s'amusaient bien. Roland, Liliane et Gaston comme de véritables enfants ; Ginette, heureuse de leur joie, du grand air, de la brise fraîche, du beau ciel qui brillait au-dessus d'eux.

Ils passaient alors de gais instants, à lancer des galets dans la mer, ou à donner la chasse aux « tourlourous (1) » et tante Mama les regardant, renaissait, hélas ! par la pensée, à sa jeunesse vite envolée.

Certain jeudi, elle les mena au « Jardin des Plantes » que Liliane ne connaissait pas. Ils purent visiter le musée, et Roland, profitant d'une heure de liberté, voulut les conduire jusqu'au « Bleu ». Ils y admirèrent la fraîche cascade, le bassin azuré autour duquel croissaient à foison les capillaires, puis, par les allées mystérieuses, imprégnées des parfums de l'ylang, où toute la flore tropicale semblait s'être donné rendez-vous, sous l'épaisse frondaison des arbres et le rideau grimpant

1. « Tourlourous », petits crabes rouges.

des lianes, à travers les fougères et les bambous, les aloès et les crotons, ils revinrent aux abords du petit lac, étoilé des calices du nénuphar.

Sur la berge, une mince nacelle offrait de voguer vers l'autre rive, ou de toucher aux îles en miniature, entourées de plantes aquatiques promenant dans l'onde leurs longs sarments.

Une enveloppante poésie s'exhalait de ce coin charmant, peuplé d'hibiscus et d'orchidées, voilé d'ombre fraîche criblée de lumière, paradis terrestre de Saint-Pierre, où pouvait se bercer à loisir la tranquille rêverie des songes.

Mais ce jour-là, nos amis n'eurent guère le temps de s'attarder aux inspirantes contemplations. Une prosaïque marchande de « quénettes », les ayant aperçus de l'entrée, vint leur offrir sa marchandise et, avec la mobilité du jeune âge, ils s'empressèrent de l'en débarrasser pour revenir par les boulevards en savourant agréablement la pulpe sucrée des grappes vertes.

Ginette et Liliane se rappelèrent longtemps cette matinée et d'autres encore qui, plus d'une fois, mirent à l'épreuve la complaisance de Monsieur Fougeras ou l'affectueux vouloir de tante Mama.

Entre ces heures de délassement et celles plus sérieuses des classes, la vie des deux jeunes filles s'écoulait rapidement et bientôt vint le moment où, leurs études achevées, elles durent penser au jour prochain de la séparation. C'était en juillet 1904. M. de Ligneul était venu lui-même chercher sa fille. Anne-Marie et Ginette les accompagnèrent jusqu'au bateau qui devait les mener à Fort-de-France, d'où ils prendraient le yacht du Lamentin. Sur le quai, les deux jeunes filles, les yeux humides, s'embrassèrent une dernière fois :

- Tu m'écriras ? dit Ginette.
- Souvent, promit Liliane.

M. de Ligneul, souriant, les regardait :

— Ne croirait-on pas qu'elles ne doivent jamais se revoir ? dit-il à Anne-Marie, tout émue elle aussi.

La corne du départ se fit entendre, précipitant la fin des adieux. Les passagers s'embarquaient hâtivement. Anne-Marie et Ginette, faisant place aux commissionnaires, se retirèrent près du phare pour voir s'éloigner le bateau. Du bord, le mouchoir blanc de Liliane s'agita une dernière fois.

— Elle nous reviendra dans quelque temps, dit Anne-Marie, désireuse d'effacer l'impression de tristesse que reflétait le visage de sa compagne. Mon cousin de Ligneul m'a promis de me l'amener à la fin de cette année.

— Peut-être même avant, annonça une voix bien connue qui les fit se retourner. Gaston et moi formons le projet d'aller à la montagne en septembre, et papa se fait fort de décider M. de Ligneul à y venir avec Liliane.

— Ah ! la bonne idée, Roland, dit Ginette au jeune homme radieux du sourire qu'il avait ramené sur le ravissant visage. Il y a bien longtemps que Liliane et moi désirons faire cette ascension. Tonton Rodolphe s'y est toujours opposé, craignant pour nous les accidents.

— Oui, mais si cette fois papa lui-même est de la partie, Rodolphe ne trouvera rien à redire dit Anne-Marie, et s'il peut m'accompagner, j'irai, moi aussi, ce jour-là. Mais, Roland, tu es arrivé bien tôt à ton travail, le magasin n'est pas ouvert.

Le jeune homme rougit un peu, mais négligea de répondre. Il ne voulait pas avouer que sachant le départ des de Ligneul fixé pour ce matin-là, il avait été certain de rencontrer sa sœur et Ginette près du quai. Présentant la tristesse de la jeune fille à se séparer de sa compagne, il avait voulu lui annoncer tout de suite la

bonne nouvelle de l'excursion. C'était le motif de sa venue si matinale. Mais les yeux fixés vers le Nord, sur la montagne dominant la ville, il semblait n'avoir plus d'autre pensée :

— Anne-Marie, ne dirait-on pas qu'elle fume ce matin notre Pelée ? Elle a mis un bonnet blanc.

— Les nuages s'amuse à la coiffer, répondit la jeune femme. Pourvu qu'il n'en soit pas ainsi le jour de notre ascension.

— Oui, car le brouillard nous gênerait la vue, continua son frère en prenant congé d'elle. Ainsi, Ginette, c'est entendu, à la montagne, en septembre, avec Liliane.

— Merci, Roland, dit-elle, mettant sa jolie main dans celle qu'il lui tendait, et le jeune homme s'en alla dans la direction de son magasin, emportant comme un trésor en son cœur ce simple mot, pendant qu'Anne-Marie et Ginette reprenaient le chemin de la maison.

Le jour tant désiré ne tarda pas. M. de Ligneul se rendant aux prières de son vieil ami lui avait mené Liliane et, par cette claire matinée de septembre, on pouvait voir se dérouler au loin la caravane microscopique précédée des guides, deux vaillants noirs, pour qui les sentiers de la montagne, ne connaissaient point de secrets. Tante Mama ayant déclaré que ses jambes n'arriveraient jamais là-haut, Anne-Marie lui confiant Petit-Paul s'était jointe avec Rodolphe aux joyeux excursionnistes.

Partis du Morne-Rouge, ils arrivèrent le plus loin possible à cheval pour continuer à pied l'ascension. La montée était dure et pénible. Anne-Marie s'appuyait au bras de son mari, pendant que Roland et Gaston soutenaient Liliane et Ginette. MM. de Ligneul et Fougères fermaient la marche, suivis de Martino porteur des provisions.

De temps en temps, on s'arrêtait pour mesurer du

regard le chemin déjà parcouru et admirer le pittoresque paysage ; puis, repris d'un entrain nouveau, on continuait à grimper de mamelon à mamelon. Le froid, vif et piquant, mettait du rose aux pommettes. Une âpre brise soufflait du mont. Parfois un léger brouillard obscurcissait le point de vue, laissant du givre aux vêtements, quand soudain le soleil apparaissant rendait plus splendides encore, les pans superbes de fougères et de bégonias couvrant les gorges verdoyantes ; plus effroyables aussi, les précipices béants des deux côtés du sentier, tracé souvent à dos d'âne. On était un peu à bout de forces, lorsqu'enfin parut le sommet : le morne La Croix, au pied duquel dormait le lac des Palmistes.

Tout autour de ce lac, emplacement, disait la tradition, d'un ancien cratère dont personne n'avait plus souvenance, rayonnait un tapis de gazon vert, de mousse courte et veloutée nuancée merveilleusement du marron clair au brun foncé, semée de petites fleurettes roses, y brillant ainsi que des rubis.

On commença par prendre haleine ; puis, sur ce tapis moelleux, on s'installa. Monsieur Fougeras fit remarquer que Martino n'avait pas oublié les provisions. Le couvert fut mis sur la mousse par Roland et Gaston désireux de laisser les jeunes filles se reposer. Elles ne paraissaient cependant pas trop fatiguées. Liliane, fraîche comme une fleur de mai, s'était assise près de Ginette. Celle-ci n'avait jamais été plus jolie que ce matin, dans sa robe très simple de gros drap bleu. Une impression profonde de pur plaisir irradiait son charmant visage. Aussi le regard de Roland, souvent se portait de ce côté.

Quand on se fut restauré, on se promena autour du lac. Gaston y découvrit une bouteille contenant les noms de quelques familles bien connues qui, venues là

sans doute en excursion, y avaient laissé ce souvenir. L'idée leur vint d'en faire autant. Roland arracha une page à son carnet et y inscrivit aussi leurs noms qu'il ajouta au récipient ; puis, l'ayant soigneusement bouché, ils le lancèrent au milieu des eaux.

Liliane demanda alors si l'on n'irait pas jusqu'à la Croix.

— C'est assez dangereux et très pénible d'y monter, fit remarquer Rodolphe, mais si vous vous en sentez le courage, Roland et moi pourrons vous y accompagner. Qu'en dis-tu, Anne-Marie ?

— Qu'il faut faire ce plaisir aux jeunes filles si c'est possible, répondit-elle. Liliane et Ginette désiraient depuis si longtemps cette partie, qu'on leur doit de la compléter. Mais je demande la permission de rester ici avec papa, je ne me sens pas la force de vous suivre.

M. de Ligneul déclara qu'il demeurerait aussi avec son vieil ami, et les jeunes gens entreprirent seuls, sous la conduite de Rodolphe, la montée très dure de la Croix. Ils y arrivèrent non sans peine, mais heureux d'avoir atteint le point culminant du sommet. Un panorama de rêve s'offrait à leurs regards émerveillés. L'île presque entière était là, avec ses sites si divers, ses campagnes et ses clochers. D'un côté l'océan la baignait de sa houle capricieuse, tandis que de l'autre, la mer plus douce des Antilles baisait le sable de ses rives. Au loin, la « Caravelle » avançait entre les flots son rivage accidenté, pendant que l'enchanteresse baie du Robert offrait l'aspect incomparable de ses pointes et de ses îlets.

Rodolphe, ému, se retourna pour voir l'impression produite sur ses jeunes compagnons par ce spectacle vraiment grandiose. Ils étaient tous silencieux, les yeux ravis, l'âme recueillie. A leurs pieds, s'étendait Saint-Pierre descendant en gradins vers la mer, avec les tours

de sa cathédrale, ses églises et ses magasins, sa « galère » mouvementée, sa Bourse, son phare et ses jetées. Le bateau, faisant le service de Fort-de-France, paraissait à la pointe du Carbet, petit point perdu dans l'infini.

Gaston, le premier, rompit le charme :

Du sein des flots de l'immense Atlantique,
S'élève une île aux contours gracieux,

entonna-t-il de sa jolie voix de baryton. Liliane soudain, l'interrompt :

— N'avez-vous pas senti trembler le morne ? fit-elle.

— Oui, dit Roland qui n'avait pas bougé, mais il faut faire la part de notre imagination. Nous avons tous un peu de vertige ici.

— C'est étrange, ajouta Rodolphe. Il m'a semblé, à moi aussi, éprouver la même sensation. Effet nerveux, comme dit Roland.

— Le volcan est bien éteint, n'est-ce pas ? demanda Gaston.

— Oh ! oui, affirma Rodolphe. Depuis 1851, il n'a pas donné signe de vie. Il fumait alors en ce moment sa dernière cigarette.

— Et s'il allait se réveiller ? énonça Liliane.

— Eh ! bien, Saint-Pierre ressemblerait à Naples, et nous aurions un charme de plus ajouté au paysage, dit Rodolphe, plaisantant. Mais rassure-toi, Liliane, notre vieux Pelé est bien éteint. Regarde son joli lac, sa mousse et sa verdure, penses-tu que cela recèle du feu ?

Pendant ce temps, Roland s'était rapproché de Ginette. La jeune fille n'avait point pris part à la conversation. Assise au pied de la Croix qu'elle entourait d'un de ses bras, son grand chapeau sur les genoux, elle avait les yeux fixés au loin.

Soudain elle vit le jeune homme silencieux à ses côtés :

— Roland, dit-elle, comme Dieu est grand et que nous sommes peu de chose ! Jamais je ne l'ai senti comme aujourd'hui.

— Oui, nous sommes peu de chose, répéta le jeune homme, et notre fragilité souvent nous perd quand nous ne trouvons où l'appuyer.

— Mais Dieu est là, dit la jeune fille. Il n'abandonne pas ceux qu'Il a créés.

— N'est-ce pas lui, Ginette, qui vous a mise sur mon chemin, alors que petit garçon, je faisais le tourment de notre père. Ginette, je vous dois ce que je suis devenu depuis. Vous ai-je jamais assez remerciée ?

— Roland, ai-je tant fait que cela ? Je crois que vous m'attribuez plus de mérite que je n'en ai eu. Comptez-vous pour rien votre excellente nature qui vous eût, un jour ou l'autre, mené au bien.

— Aidé de votre amitié, cela m'a été si facile, Ginette ; voulez-vous me promettre ici de ne jamais me la retirer ?

— Je ne reprends jamais ce que je donne, Roland, dit-elle. Si j'avais eu un frère, il ne m'eût pas été plus cher que vous.

Elle disait cela simplement, ne s'apercevant pas de l'agitation qui bouleversait l'âme du jeune homme. La sienne était restée la même, et l'idée ne lui venait pas que le cœur de Roland eût changé.

Rodolphe fit remarquer qu'il était l'heure de descendre. Sans trouble, Ginette s'appuya sur le bras que Roland lui offrait, tandis que son oncle dirigeait les pas de Liliane. Gaston, agile comme un chevreuil, les précédait, leur venant souvent en aide.

En bas, on les attendait patiemment, et les préparatifs étant faits, on se remit en route sitôt leur arrivée. La descente se fit sans encombre, mais Liliane était plus silencieuse que le matin. De retour à la maison, elle

eut une violente migraine qui l'obligea à se mettre au lit. Ginette lui tint compagnie, mais, pour la première fois, la jeune fille crut sentir que sa présence pesait à sa compagne et elle attribua ce fait à la souffrance qu'éprouvait Liliane. En effet, le lendemain, celle-ci s'éveillait aussi affectueuse que de coutume, bien qu'une légère teinte de mélancolie demeurât au fond de ses prunelles, ce qui fit dire à Gaston qu'elle avait laissé une partie de sa gaité à la montagne.

— Ginette, une lettre pour toi.

— Ah! c'est de Liliane, dit la jeune fille prenant le pli qu'Anne-Marie lui tendait, et déposant le joli col qu'elle brodait pour son filleul, elle en commença la lecture.

« Ma chère Ginette, disait Liliane, qu'as-tu pensé du silence que j'ai gardé depuis mon départ? Je me le reproche comme une grande faute que je désire me faire pardonner. Avais-je, comme le disait Gaston, laissé un peu de mon âme au mont Pelé? Je ne sais trop, mais ces quinze jours, écoulés depuis mon retour au Vieux-Logis m'ont trouvée d'une paresse inaccoutumée que Maman a attribuée à la fatigue. Heureusement, tout est remis en ordre et maintenant ta Liliane est aussi forte, aussi gaie qu'avant l'excursion. Ecris-lui vite deux petits mots pour lui dire que tu ne lui gardes pas rancune. Elle t'aime toujours bien, va, Ginette, et te prie de ne pas l'oublier. »

Le soir même, Ginette lui répondit :

« Ma mie Liliane,

« Si je te gardais de la rancune, ta gentille lettre quoique trop courte l'aurait bien vite fait disparaître. Mais rassure-toi, le cœur de Ginette n'a pas changé. Tu deviens comme Roland qui semble craindre lui

« aussi, depuis quelque temps, d'être oublié. Pourtant
« rien dans ma façon d'agir n'explique ce fait. Avec
« tonton Rodolphe, Anne-Marie et Petit-Paul, Roland
« et toi êtes tous deux mes plus chères affections ici-
« bas, n'en doute jamais, Liliane.

« Je t'avais trouvée, moi aussi, toute triste après
« notre excursion et me réjouis maintenant de te savoir
« remise de ta fatigue. Reste toujours gaie, ma gentille
« amie. Ton joli rire te va si bien. Le Vieux-Logis en a
« besoin pour égayer sa solitude. Mon petit doigt m'a
« raconté que tu es le rayon de la maison et que ta
« chère maman trouve en toi une aide précieuse... ne
« va pas accuser Gaston.

« Que c'est doux, Liliane, d'avoir comme toi, des
« petits frères et sœurs à aimer. Ils sont si gentils, ces
« chérubins. Si je me fais un jour religieuse, je
« souhaiterai mon emploi dans un orphelinat. Cette
« pensée me vient chaque fois que je vois passer celui
« de Sainte-Anne (1), situé au haut de notre rue. Les
« sœurs de la Délivrante qui en ont la direction con-
« duisent souvent ces fillettes à l'église ou à la prome-
« nade. Parmi elles, se trouvent cinq toutes petites qui
« me rappellent ce que j'eusse été autrefois, si Dieu,
« dans sa bonté, n'avait placé autour de moi tant d'af-
« fections. Liliane, aimons-nous assez le Dieu, si bon ?
« Nos amis de la terre se plaignent que nous les ou-
« blions, mais Lui, l'Ami Divin, n'a-t-il pas le droit
« d'en dire davantage ?

« Si tonton Rodolphe lisait ceci, il penserait encore
« que je suis déjà à moitié une petite nonne. C'est l'opi-
« nion qu'il a émise quand il a su que j'allais à la cathé-
« drale aider la chère petite Sœur Xavier (2) à arranger

1. Fondé par l'abbé Cudennec.

2. Sœur Xavier. Née Marie Cassius de Linval. Religieuse de la Délivrante; chargée toute jeune de la direction de

« les saints autels. Il ne m'en a pas fait un reproche ;
 « mais sa réflexion revêtait une pointe d'inquiétude qui
 « m'a frappée. Pauvre tonton Rodolphe ! il craint sans
 « doute de voir sa grande fille s'en aller. Mais il est si
 « chrétien que, j'en suis sûre, il ne la disputerait pas
 « en ce cas au Bon Dieu.

« Au revoir, ma chère Liliane, et sois tranquille,
 « mon cœur ne connaît pas la rancune. Ma lettre en
 « est le témoignage : à ta laconique missive, je réponds
 « un vrai journal. »

Et puis Noël était venu, avec ses antiques refrains, son temps très doux de fin d'année. M. Fougeras ayant décidé qu'on réveillonnerait chez lui, tante Mama, depuis le matin, faisait les apprêts de la fête. Anne-Marie, d'assez bonne heure, était venue lui offrir son concours, emmenant Petit Paul et Da Ti-Clé. De retour du magasin, Roland éprouva une déception. Ses yeux cherchèrent vainement le joli visage qu'ils attendaient.

— Où est donc Ginette ? demanda en entrant Monsieur Fougeras.

— Elle est à l'Orphelinat. Le curé lui ayant permis d'offrir un arbre de Noël aux Orphelins, sœur Xavier l'a invitée à venir partager la joie dont elle est cause. Rodolphe ira la chercher plus tard. Je les ai devancés à cause de Petit Paul.

Roland était devenu songeur. Voyait-il de loin une blonde jeune fille, aux yeux rêveurs, qui, de sa blanche main, détachait d'un arbre vert enguirlandé, des jouets fragiles et des bonbons qu'elle tendait à des fillettes ravies ?...

Tante Mama soudain l'arracha à ses pensées :

l'Orphelinat de Sainte-Anne à Saint-Pierre, elle mourut à son poste le 8 mai 1902.

— Notre pauvre Xavier, disait-elle, comment passera-t-il sa Noël; tout seul, là-bas?...

— Mieux peut-être que tu ne le penses, tante répondit Anne-Marie. Les lettres de notre frère reflètent le plus doux contentement, Xavier a trouvé sa voie, il sera heureux partout.

— Oui, parce qu'il aura partout la paix du cœur, ajouta Roland désireux d'effacer le léger nuage qu'il devinait au front de son père.

Monsieur Fougeras poussa un gros soupir. Il avait fait à Dieu le sacrifice de son fils, mais chaque fois qu'une fête quelconque réunissait autour de lui ses autres enfants, son cœur s'en allait vers l'absent. Il murmura : « Peut-on résister à Dieu quand Il commande ? Mais le cœur saigne tout de même. de renoncer à ceux qu'on aime » et, en lui-même, il acheva : « Pourvu que cette souffrance soit épargnée à mon Roland. »

Comme si une vision soudaine répondait à sa secrète pensée, Ginette parut sur le seuil, suivie de Rodolphe qui s'arrêtait pour enlever dans ses bras Petit-Paul. Leur entrée fit diversion :

— Eh bien ! et les Orphelines ? questionna Monsieur Fougeras.

— Leur joie m'a largement payé ma peine, dit Ginette radieuse. Les pauvres petites, un rien suffit à leur faire plaisir.

— De telle sorte qu'elles ne voulaient plus te laisser partir, ajouta Rodolphe, et je crois que tu avais toi-même bonne envie de rester là-bas.

— Comment ! exclama Monsieur Fougeras, elle nous aurait ainsi tourné le dos ?

— N'écoutez pas tonton Rodolphe, Monsieur Fougeras. J'aurais eu une peine très vive à manquer votre réveillon.

Et, toute gracieuse, elle se débarrassait de son chapeau qu'Anne-Marie lui enlevait des mains.

Son oncle eut pu ajouter plus équitablement que s'il avait tardé lui-même à aller l'enlever aux Orphelines, c'est qu'il s'était oublié de son côté à distribuer ses soins et ses aumônes aux vieillards de l'Asile bien renommé, où la très digne descendante d'une des meilleures familles de l'île, Mlle Laure Duchamp de Chastaigné, exerçait, avec la plus haute abnégation, la plus admirable des charités. Mais la main gauche du jeune médecin ignorait les bienfaits de sa droite, et si les siens devinaient souvent ce qui animait, comme ce soir, d'un rayon plus doux son beau front, d'une flamme plus chaude, son regard, jamais aucune allusion, fut-ce badine, ne venait déflorer son mérite.

Il était près de huit heures. Par les fenêtres largement ouvertes, arrivaient joyeusement de loin les gais refrains des vieux Noël :

Il est né, le Divin Enfant,

répétait la brise du soir aux échos de la ville en veille, pendant que certaines marchandes de pâtisseries, offraient leurs denrées le long des murs, en chantant d'une voix perçante :

« Moin ni pâtés, pâtés, pâtés. Pâtés tout chauds. »
et que d'autres clamaient à leur façon :

« Pâtés tout chauds, Commandant, pou baille jeunes moubrioches rassis, Commandant, pou baille vieux femmes [nes,

En entendant ces dernières, Roland sourit :

— Tu ne protestes pas, Da Ti-Clé, dit-il à la vieille qui berçait Petit-Paul.

— Ri bien, ri bien, missié Roland. Ionne Ka pâti, l'autre Ka vini, mais, chongé bien, ça qui jêune, jôdi, vié dimain (1), répondit-elle, pendant que Roland pour

1. Riez, riez, M. Roland, mais rappelez-vous que les jeunes d'aujourd'hui sont les vieux de demain.

l'apaiser, lui tendait des pastilles de chocolat et que Ginette lui appliquait sur les joues deux gros baisers, ce qui contribua plus que tout le reste à lui rendre sa bonne humeur.

M. Fougeras proposa alors d'entrer au salon, où Anne-Marie ferait un peu de musique en attendant l'heure de la messe. La jeune femme se mit au piano et joua à la prière de son mari une délicieuse rêverie de Schumann ; puis Ginette demanda à Roland de chanter « *la Vierge à la Crèche* ». Le jeune homme entonna de sa belle voix la berceuse bien connue, tenant ceux qui l'écoutaient sous l'impression attendrissante des larmes de la divine Mère, et du sommeil de l'Enfant Dieu.

— Et vous, Ginette, dit-il ensuite, ne nous chanterez-vous rien ce soir ?

— Si vous voulez un Noël ? dit-elle, toujours prête à faire plaisir.

— Oui, oui, mais pas un vieux. Celui d'Holmès que tu chantes si bien pour endormir Petit-Paul, dit Anne-Marie. Je t'accompagnerai.

La jeune femme se remit au piano et Ginette de bonne grâce, s'exécuta.

Tout aux paroles qu'elle prononçait, elle ne vit pas, fixé sur elle, le regard très ému de Roland.

Au fond du ciel bleu
Demandez à Dieu
Le bonheur pour celui que j'aime.

acheva-t-elle harmonieusement, pendant que les yeux du jeune homme se mouillaient.

Doucement elle vint se rasseoir près d'Anne-Marie, en lui disant :

— Il nous manque Liliane.

— Elle n'a pas voulu se rendre à l'invitation de Mama, répondit Monsieur Fougeras. Elle nous a allégué

qu'ayant promis à Anne-Marie les jours du carnaval, elle ne pouvait venir à Noël, ces deux dates étant trop rapprochées, et le premier de l'an dû à ses parents. Nous nous sommes rendus à ces raisons.

— Oui, appuya Anne-Marie, Rodolphe et moi désirons amuser un peu cette année les jeunes filles, et notre cousin de Ligneul nous a promis Liliane pour les fêtes.

Un court silence suivit cette réflexion, puis, soudain, du sein de la ville, monta le gai carillon des cloches du « Centre » et du « Mouillage », que dominait de sa voix puissante le bourdon de la cathédrale. Le « Fort » et la « Consolation » ne tardèrent pas à y répondre. Ce fut un concert éclatant de notes triomphales qui, par cette fraîche nuit de décembre, chantaient la venue de l'Enfant-Dieu. Dans les rues, la foule circulait. Les uns, pieux et recueillis et ceux-là étaient les plus nombreux, se dirigeaient vers les églises et les chapelles ; d'autres, de joyeux étourdis, ne pensant qu'aux plaisirs du réveil-lion, se pressaient aux portes des restaurants. De loin en loin, détonnaient dans le concert, quelques voix avinées, dont se garaient les femmes et les enfants.

Monsieur Fougeras avait décidé qu'on irait aux offices du Séminaire (1) dont la chapelle était proche, et à l'heure dite, on s'y rendit.

Qui n'a gardé souvenance de ces messes en musique du Collège, à la suave et prenante harmonie ?... Agenuillée entre Anne-Marie et tante Mama, la tête penchée entre ses mains, Ginette semblait perdue dans l'infini. Elle se sentait transportée, aux accords de la divine mélodie, dans une sphère supérieure où elle s'oubliait avec douceur et, seule, la clochette de l'enfant de chœur

1. Appelé indifféremment à Saint-Pierre, Séminaire, Collège, ou Séminaire-Collège. Les jeunes gens y faisaient leurs classes et on y formait aussi parfois quelques prêtres.

la tira de sa contemplation. C'était le moment de la Communion. Quand elle fut à la Table Sainte, elle vit avec émotion que tous les siens l'avaient suivie. Roland très grave semblait à cette heure, aussi loin qu'elle de la terre...

Puis ce fut le défilé devant la Crèche, un peu petite, mais si naïve et si touchante, où reposait l'Enfant Divin. Comme autrefois les pieux bergers, chacun lui fit une offrande et après une dernière adoration, on s'en revint à la maison.

Chez les Fougéras, Ti-Clé veillait en récitant son chapelet près du berceau de Petit-Paul, et ce fut elle qui alla ouvrir à ceux qu'elle attendait. Nana et Cécée firent aussitôt chauffer le café, le bon café du pays, sans lequel toute fête à la Martinique est incomplète.

Ce fut Ginette qui le servit, aidée de Roland, lui portant le sucrier. Du salon bien éclairé, Monsieur Fougéras les suivait des yeux : Elle, si fine, et si jolie dans sa robe de voile blanc, attentive à faire tenir les fragiles tasses de porcelaine ; lui, la contemplant, ravi, bien pris dans son costume de laine grise, oubliant de lui passer le sucre qu'elle réclamait parfois en souriant. De nouveau, un gros soupir souleva la poitrine du père de Roland : « Mon pauvre enfant, murmura-t-il, je ne crois pas qu'elle pense à lui ».

TROISIÈME PARTIE

1902, sournoisement, s'inscrivait aux annales martiniquaises et Saint-Pierre l'accueillait avec confiance. Jamais la ville n'avait paru plus riante, sous sa montagne et son ciel bleu. Jamais ses rues, que l'avenue Nicole prolongeait jusqu'au Fonds-Coré, n'avaient revêtu plus d'entrain et de gaieté. Le tramway, traversant la « Galère », arrivait jusqu'à l'usine Guérin. L'église du Fort, reconstruite, offrait aux navires venant du large l'aspect de sa masse imposante. Les magasins mêmes de la cité n'avaient jamais présenté plus de mouvement et d'étendue. Une sorte d'heureuse rivalité y faisait briller l'ordre et le bon goût. L'éclairage s'était amélioré. Aux vulgaires lanternes des réverbères avait succédé la moderne électricité et, le soir, la ville, brillamment illuminée, prolongeait fort tard sa veillée.

Ce fut par un de ces soirs très beaux, que Roland vint trouver son père. Le négociant, depuis le premier de l'an, avait passé à son fils ses affaires, l'associant aux bénéfiques, et le jeune homme pouvait maintenant penser à se marier. Son choix étant fixé, il venait en faire part à son père, croyant annoncer à celui-ci le projet deviné depuis longtemps.

En écoutant son fils, Monsieur Fougeras avait l'air grave.

— Roland, dit-il enfin, je reconnais bien là ce qu'elle a fait de toi. Un être capable d'aimer la beauté, la sainte pureté ; capable en un mot, d'apprécier la création parfaite qu'elle est. Mais mon fils, j'ai peur, peur, tu m'entends, que tu n'apprennes aussi par elle à savoir tout sacrifier.

— Papa... dit le jeune homme, ne comprenant pas bien.

— Oui, continua le père. Je ne sais si je me trompe, mais tout me porte à croire que tu ne seras pas accepté.

Roland blêmit :

— Père, as-tu quelque raison de penser que Ginette aime ailleurs ?

— Pas sur la terre, mon ami. Le cœur de cette enfant est en haut, où planent déjà les âmes de ses parents. Roland, crois-moi, elle entrera en religion.

Le jeune homme s'était rassuré :

— Le mariage n'exclut pas l'élévation des idées, père, dit-il. Ginette est très pieuse, mais elle sait bien qu'on peut se sanctifier dans tous les états. Non, ma petite amie ne me repoussera pas. Cette idée te vient parce que tu la rencontres souvent avec les sœurs de l'Orphelinat. Mais Ginette ne suit là que le penchant de son cœur pris de pitié pour les pauvres fillettes que soignent les sœurs. Rodolphe aussi d'ailleurs la taquine parfois à ce sujet en l'appelant sa petite nonne.

Monsieur Fougeras reprit :

— Rodolphe sait bien ce qu'il dit. Il vit trop près de cette enfant pour n'avoir pas déjà pressenti ce que je redoute depuis longtemps.

— Père, ce serait mon malheur, dit Roland, soudain angoissé.

— Pourquoi, mon pauvre enfant ? Serais-tu lâche et faible à ce point ? dit le père dont la voix tremblait.

Enfin, écoute-moi, puisque tu le désires si vivement, j'en causerai avec Anne-Marie. Il vaut mieux savoir dès maintenant.

Anne-Marie aussi était perplexe. Connaissant la nature de son frère, elle craignait pour lui une déception. Certes Ginette aimait Roland, mais elle avait toujours semblé n'avoir pour lui qu'une vive et fraternelle affection. Ses rapports avec le jeune homme, sans être familiers, étaient empreints d'une grande simplicité, sans aucun de ces sentiments de trouble et de timidité que la jeune femme connaissait bien, pour les avoir jadis éprouvés. Elle résolut, dans son embarras, de se confier à Rodolphe et, en même temps que des projets de son frère, fit part de ses craintes à son mari. Celui-ci ne fut nullement surpris.

Comme autrefois, Monsieur Fougeras s'était écrié à son sujet, il dit aussi : « Pauvre Roland ! » mais l'accent n'était plus le même. Celui de Rodolphe revêtait une profonde mélancolie.

— Anne-Marie, dit-il, il faut que j'en parle à Ginette. A quoi bon attendre encore ? à cause de Roland, il vaut mieux que tout se décide.

La jeune fille revenait ce matin-là de la messe, son fin visage auréolé des boucles blondes de ses cheveux, toute fraîche et rose dans l'air pur, transfigurée par le céleste rayonnement qu'elle rapportait de sa prière ; et Rodolphe souffrit à la pensée de troubler cette quiétude qui venait à lui.

— Ginette, dit-il, assieds-toi là, je voudrais te parler sérieusement.

— Moi aussi, tonton Rodolphe. Comme cela se rencontre bien. Je revenais de l'église avec la résolution de te demander quelques minutes d'entretien.

Et sans émoi, elle prenait le petit fauteuil que son oncle lui avançait.

— A toi d'abord, tonton Rodolphe ?

— Ginette, tu sais que près de toi je remplace mon pauvre Paul. Permits-moi de te parler comme il eut fait. Tu n'es plus une enfant, ma grande fille, et il faut penser à ton avenir. D'autres s'en sont souvenus avant nous. Quelqu'un même a mis en toi, avec tout l'espoir de sa jeunesse, le bonheur de sa vie future..., Roland te demande en mariage.

— Roland ! quel malheur ! s'écria la jeune fille dont les traits s'étaient subitement altérés. Oh ! tonton Rodolphe, pourquoi faut-il que ce soit lui ! et toute pâle, elle pressait son front de ses mains devenues tremblantes.

— Je croyais, au contraire, que tu conservais à ton ami d'enfance la plus grande affection, lui dit son oncle très ému. Il serait difficile à une jeune fille de rêver mieux que Roland. Quant à moi, je ne te cache pas que tu me ferais le plus grand plaisir en l'acceptant et, je t'en prie, Ginette, ne repousse pas sans réflexion la demande qui t'est faite. Nous serions tous si heureux de te garder ainsi tout près de nous.

De grosses larmes s'échappèrent des yeux baissés de la jeune fille :

— Si, j'aime Roland ? murmura-t-elle. Comment en serait-il autrement ? Nous avons presque grandi ensemble et il m'a toujours témoigné tant de confiance et d'affection. J'ai souvent pensé que Dieu m'avait accordé en lui le frère que je n'avais pas eu, mais jamais, jamais, l'idée ne m'est venue qu'il me demanderait un jour d'être sa femme. Je souffre de la déception que je vais lui occasionner, à lui qui m'a toujours tant fait plaisir ; mais, tonton Rodolphe, je ne veux pas me marier. Ce matin même, je venais à toi, pour t'annoncer mon grand désir de me faire religieuse.

— Je savais bien que tu en viendrais là, Ginette, ma

pauvre petite, y as-tu bien réfléchi ? interrompit Rodolphe, dont les yeux, eux aussi, se mouillaient.

— Je l'avais décidé depuis longtemps dans le secret de mon cœur, mais c'est à la montagne que cette idée m'a prise plus fortement et maintenant j'y pense chaque jour. Tonton Rodolphe, tu l'expliqueras à Roland, il comprendra.

— Il comprendra ?... Ma pauvre grande !... Tu ne sais pas ce qu'une pareille douleur peut causer dans la vie d'un homme ? Roland t'aime tant.

— Mais il aime aussi le Bon Dieu et Celui-ci ne l'abandonnera pas. Il se consolera, tu verras bien.

Et, dans sa foi profonde, déjà ranimée par cette pensée, elle se levait. Son oncle la retint.

— Ginette, dit-il de sa voix grave, jamais je ne m'opposerai à ton désir. Mais souviens-toi qu'il dépend là du bonheur de toute ta vie et tu es si jeune : dix-huit ans. Tu prends peut-être pour de la vocation un élan passerager de ferveur que tu regretteras plus tard. Je te demanderai donc d'attendre tes vingt-deux ans. Si à ce moment tu persistes encore dans tes pensées, je te laisserai libre alors d'agir comme il te plaira.

— C'est entendu, fit-elle, docile. Mais ces quatre ans ne me trouveront pas changée, il faut bien le dire à Roland.

— Ah ! Roland... Voilà le difficile, murmura Rodolphe, plus soucieux qu'il ne voulait le laisser voir.

Ce fut Anne-Marie qui se chargea de transmettre à Monsieur Fougéras la réponse à faire au jeune homme.

Celui-ci n'eut besoin de rien entendre ; l'air compatissant de son père lui révéla la vérité :

— Ainsi papa, elle me repousse ?

— Elle ne te repousse pas, mon pauvre enfant ; elle renonce à toi, lui dit son père.

— Et Rodolphe accepte qu'à son âge, Ginette entre en religion ?

— Rodolphe est la prudence même. Il a obtenu qu'elle attende encore quatre ans.

— A-t-il su seulement plaider ma cause ?

— Oh ! oui, répondit Monsieur Fougeras. Rodolphe a pour toi la plus grande estime, et ce projet qui n'éloignerait pas sa nièce, lui souriait à tous les points de vue. C'est, je crois même, avec une secrète espérance qu'il a réclamé d'elle cette attente de quatre années.

— Père, je voudrais entendre de Rodolphe même, les paroles qu'elle a prononcées.

— Rien de plus facile, mon ami. Demain, à la fermeture du magasin, rends-toi au cabinet de ton beau-frère tu seras presque sûr de l'y trouver.

Le lendemain à l'heure dite, Roland se présenta à la rue de la Madeleine. D'une main tremblante, il tourna le bouton de la porte d'entrée. L'idée qu'il pouvait rencontrer celle qui occupait sa pensée, l'agitait d'une vive émotion. Le Ciel le servit à souhait. Ginette était sortie, à ce qu'il comprit au babil de Petit-Paul, et Rodolphe se trouvait à son bureau. Anne-Marie même, n'était pas là. Elle avait été visiter une pauvre malade des environs que son mari avait signalée à sa pitié. Ce fut Da Ti-Clé qui introduisit Roland. Rodolphe ne fut pas surpris en voyant entrer son beau-frère, il s'attendait à cette visite :

— Roland, dit-il, as-tu compris combien j'ai été navré !... et sa main étreignit fortement celle du jeune homme.

— Rodolphe, répète-moi ce qu'elle a dit.

Et quand il eut tout entendu, ne voulant pas malgré tout, désespérer :

— Si je m'adressais moi-même à elle, peut-être serait-elle plus touchée de ma prière.

— Si tu le penses, tu peux le faire, lui répondit le jeune médecin. Je te connais assez, Roland, pour te permettre cette entrevue. Ginette vient de me quitter; elle a été au cimetière fleurir la tombe de nos chers morts, tu la trouveras là, si tu le veux.

Roland n'hésita pas :

— Au revoir, Rodolphe, dit-il.

Le cimetière du Mouillage était à quelques pas seulement. Séparé par un mur de la savane de l'évêché, il se trouvait au pied du morne d'Orange, un peu au-dessous des boulevards. L'Orphelinat de Saint-Anne le dominait du côté sud.

Ginette y était rendue depuis un moment déjà. Elle avait disposé ses géraniums et ses œillets, s'était assurée que le laurier blanc tout fleuri qui se penchait sur la croix ne l'effleurait pas trop fortement, et maintenant, agenouillée près de la tombe, son front touchant presque le marbre, elle s'attardait dans le pieux entretien qu'elle avait souvent avec ses parents. Aujourd'hui plus que jamais, elle désirait se confier à eux et le nom de Roland, plus d'une fois, monta de son cœur à ses lèvres.

— « Maman, n'est ce pas qu'il se consolera ? demande-le à Dieu, veux-tu ? car je souffre de sa peine, pauvre Roland. »

Soudain se relevant, elle aperçut celui qui faisait l'objet de sa prière.

— Roland, mon frère, murmura-t-elle.

Le jeune homme était resté à quelques pas.

— Ginette, c'est Rodolphe qui m'envoie. Voulez-vous m'écouter un instant ?

Elle s'était rapprochée un peu de lui, appuyée au marbre de la tombe, les fleurs blanches du laurier s'inclinant parfois jusqu'à son front.

— Parlez Roland, dit-elle.

— Ginette, est-ce bien vrai que vous ne voulez pas

de moi ? qu'après avoir été mon ange gardien et ma lumière, vous me rejetez sans pitié dans l'isolement et les ténèbres ? Ginette, sans vous je ne puis vivre, mon existence est sans but ici-bas. Ne repoussez pas ma prière, ne m'abandonnez pas ainsi, seul à moi-même !

— Je ne vous abandonne pas, Roland. Je vous confie à Dieu, est-il au monde meilleur soutien ? répondit la jeune fille d'une voix tremblante.

— Oui, mais Dieu se sert souvent de ses créatures pour nous attacher à lui, et ne semble-t'il pas qu'Il vous ait désignée lui-même pour achever en moi l'œuvre commencée ?

— Roland, je ne vous suis plus nécessaire. S'il en était autrement, Dieu ne m'eut pas inspiré d'entrer en religion.

— Entrer en religion, vous, Ginette ? avec votre jeunesse, votre beauté et vos talents ?... avec la vie qui s'ouvre pleine de promesses devant vous ?... Ginette, croyez-moi, renoncez-y. Dieu ne demande pas ce sacrifice, votre ferveur vous égare, voilà tout.

— Non, Roland ; c'est avec tout le calme de la raison que j'ai pris la résolution dont je vous parle. Tonton Rodolphe m'a demandé d'attendre mes vingt-deux ans, mais je vous assure que je ne changerai pas d'ici là.

— Alors vous me défendez d'espérer ?

— Au contraire, Roland, je vous prie instamment de le faire, mais pas comme vous l'entendez. Roland, je vous en supplie, oubliez-moi. Dieu placera sur votre route une autre qui deviendra votre compagne.

— Ginette, n'insultez pas à ma douleur ! s'écria violemment le jeune homme. Vous me chassez et je m'en vais, gardez pour vous vos bons conseils.

— Roland, souvenez-vous qu'en moi vous aurez toujours une sœur qui demandera à Dieu votre bonheur.

— Le bonheur, je n'y crois plus. Il est comme ces

fruits de la mer Morte qui s'effritent et tombent en cendres, quand on croit le mieux les saisir.

Et enfonçant d'un geste brusque son chapeau sur ses yeux rougis, il s'en alla.

Il s'en allait comme un déshérité à qui la terre n'offre plus d'espérance. Ses pas le portaient par habitude vers la demeure de son père, mais son âme en était absente.

Dans ces premiers jours de janvier, la nuit qui tombe rapidement commençait à envelopper la ville des sombres voiles de sa brume. Roland passait près d'un de ces casinos tristement célèbres à Saint-Pierre. Ses regards furent attirés par la lumière en provenant. Au son d'une musique ensorcelante, des hommes et des femmes y dansaient : « Entre donc, semblaient-ils dire à Roland. Viens, près de nous tu trouveras l'oubli. La vie est brève et le temps fuit, ne tarde pas. Hâte-toi de cueillir les roses, demain tu ne les retrouverais plus. Le jeune homme s'était arrêté. Une tentation subite le prenait d'entrer en ce lieu où il n'avait jamais mis les pieds. L'idée de se venger ainsi de celle qui n'avait pas voulu de lui, bouillonnait avec colère en son cerveau. Elle éprouverait tant de chagrin, si le hasard lui apprenait qu'il s'y était aventuré !...

Mais, quand, aux jours bénis de l'adolescence, on s'est épris du parfum des fraîches tendresses, il est rare qu'on puisse se résoudre, à en profaner odieusement le souvenir. Trop près, Roland s'était approché de l'affection désintéressée, du lis ravissant de pureté pour aller s'avilir dans cette boue. Il s'en détournait soudain avec dégoût... Une fois encore, l'image de Ginette l'avait vaincu... Brusquement, il reprenait sa marche, quelques minutes interrompue, quand soudain une voix le fit tréssaillir :

— C'est bien, Roland. Et du trottoir opposé, un bon

visage, où souriait toujours deux yeux gris malicieux, lui faisait un signe approbateur.

Roland traversa la chaussée pour aller à la rencontre du religieux qui venait de lui parler ainsi. C'était le Père Démaërel, un de ses anciens professeurs, de l'Orde du Saint-Esprit.

Ce prêtre qui cachait sous sa soutane, le cœur le plus délicat qui fut jamais et l'âme la plus spirituelle, était adoré des élèves du Séminaire, qui l'avaient surnommé « le Gentilhomme du Collège ». Il n'avait jamais cessé d'être le confesseur et l'ami de Roland.

— Je reviens de la cathédrale où l'Abbé Le Breton m'a retenu un peu longtemps, mais heureusement, puisque cela nous permet de faire un bout de route ensemble. De loin je me suis rendu compte du combat qui s'est livré en toi, et je te félicite de la façon dont tu en es devenu le maître, mon brave enfant, dit le bon Père, du ton familier qu'il conservait près de ses anciens élèves. Je gage qu'avec la grâce de Dieu, sa pensée a contribué encore à te sauver.

— Père, elle ne veut pas de moi. Et la voix qui disait ces mots était empreinte d'une telle amertume, que le religieux s'arrêta pour regarder son compagnon. A la lueur du bec électrique, une si grande désolation se lisait sur le visage de celui-ci, que l'âme du Père en fut remuée.

— Tu l'as donc demandée en mariage, Roland ? dit-il.

— Oui, et elle préfère entrer en religion, comme si c'était nécessaire pour gagner le Paradis, répondit amèrement le jeune homme.

— Roland, c'est pour toi un fâcheux contretemps, mais il faudra savoir te soumettre, mon enfant.

— Me soumettre, Père ? Je me demande pourquoi le Dieu qu'on appelle « bon », met au monde certaines

âmes pour les faire souffrir ainsi, en brisant, d'un seul coup, leurs espoirs les plus légitimes.

— Roland, la souffrance est souvent nécessaire. Toujours elle purifie et nous élève. Les larmes versées blanchissent les âmes, il ne faut pas blasphémer, mon enfant.

Et le Père serrait affectueusement contre le sien le bras du pauvre révolté.

Ils étaient arrivés sans s'en apercevoir au sommet de la rue des Bons-Enfants. Tante Mama, inquiète au sujet de son préféré, le guettait depuis un moment par la fenêtre.

— J'emmène votre neveu, Mlle Emma, dites-le à Monsieur Fougeras, lui cria le Père Démaërel et, sans attendre de réponse, il entraîna Roland vers le Collège.

— Dans ma chambre, nous causerons mieux, dit-il au jeune homme qui ne répondait rien. Là tu me raconteras tout. Nous serons bien tranquilles, les enfants sont encore en vacances.

Quand Roland, une heure plus tard, quitta la cellule du bon prêtre, ses yeux avaient versé bien des larmes, mais si son cœur souffrait encore, il n'osait du moins plus murmurer.

.
La ville, depuis quelques jours, parée de ses plus beaux atours, présentait un air de fête des plus joyeux. Les différents cercles rivalisaient d'élégance et de distinction. Ce n'étaient que toilettes claires, bijoux et parfums. Partout des fleurs et des lumières, de la musique et des grelots. Le dimanche soir, les rues étaient abandonnées aux masques. C'était une marée montante de costumes extravagants, de déguisements étranges et bigarrés. Les dominos coudoyaient les Pierrots. Polichinelle dévalisait la marchande de pis-

taches et pendant que les travailleurs de Périnelle vêtus de grosse toile, tiraient la houe, au son cadensé du tambour, la Mort, armée de sa faux, semait l'effroi parmi les curieux qu'elle menaçait.

Devant les « diables » du Fort et du Mouillage se livrant bataille au Centre, les enfants s'enfuyaient épouvantés. Les confettis pleuvaient par milliers. Du haut des balcons enguirlandés, les serpents, lancés avec adresse, s'enroulaient autour des passants. Les bals succédaient aux bals, les matinées musicales aux soirées. Le grand cercle offrait ses salles aux aspects aristocratiques, tandis que « l'Artistique » aimablement, ouvrait ses portes aux plus modestes. Sur tous, le même vent de plaisir avait soufflé, et follement, Saint-Pierre dansait son bruyant et dernier carnaval.

Le tourbillon n'épargna pas la rue de la Madeleine.

Chez les Daubray, l'arrivée de Liliane ayant forcément, fait diversion au malaise pesant sur la maison, Rodolphe avait décidé d'accepter pour les jeunes filles quelques invitations parmi les nombreuses qu'il recevait. Suivant le programme qu'il s'était tracé, il tenait à mener Ginette dans le monde. Celle-ci, sans objections, se pliait aux désirs de son oncle. Un peu de mélancolie lui était restée de l'entrevue du cimetière. Sans regretter en rien sa décision, elle souffrait de la douleur qu'elle avait infligée à Roland. Sa fraternelle amitié s'émouvait de la tristesse du jeune homme.

Celui-ci, dans le but d'éviter l'attention souvent indiscreète du public, continuait comme auparavant à se présenter chez son beau-frère, mais il choisissait de préférence les heures de sortie de Ginette. La jeune fille lui savait gré de sa réserve et s'efforçait de son côté de passer le plus possible inaperçue, quand elle venait à le rencontrer aux réunions du carnaval où les entraînaient leurs parents.

Liliane n'avait pas été longtemps sans s'apercevoir du malaise régnant entre les jeunes gens et un jour que Roland lui parut plus triste que de coutume, elle se promit de questionner Ginette à la première occasion.

C'était le mardi-gras. Les Daubray avaient été invités à venir assister au passage de la cavalcade à la batterie Desnotz, et sur le balcon des Meurisson, Ginette et Liliane se trouvaient, délicieuses, toutes deux, dans leurs robes de tulle rose. Mais tandis que Liliane était toute au désir de voir apparaître les cavaliers, Ginette ne prêtait qu'une attention distraite au mouvement emplissant la rue.

Soudain des cris de joie partis de la foule attirèrent les curieux aux fenêtres. Les assistants se pressèrent attentifs : la cavalcade apparaissait.

Ce défilé de brillants cavaliers suivis de chars enguirlandés était à Saint-Pierre le triomphe du carnaval. Les déguisements étaient somptueux. On remarquait un superbe Henri IV, un François I^{er} à rendre jaloux le roi chevalier, un Aiglou, frappant de ressemblance. Des clowns enfarinés montés sur des ânes, faisaient ressortir l'éclat de ces costumes de haute lignée. Parmi eux, un Triboulet obtenait un succès fou ; puis venaient un Don Quichotte des plus risibles, des pages et des piccadors. Dans les chars, figuraient d'amusantes ou magnifiques allégories. Les confettis multicolores tapissaient les pieds des chevaux et le peuple applaudissait frénétiquement.

Chez les Meurisson, Liliane s'intéressait vivement au spectacle se déroulant au-dessous d'elle. Avec regret, elle vit disparaître le dernier déguisement et entendit alors Anne-Marie faire remarquer en soupirant, que Roland ne s'était point trouvé du nombre des cavaliers.

Il était plus de cinq heures. Après avoir accepté un verre de sorbet au coco, les Daubray prirent congé de

leurs hôtes. En passant devant la cathédrale, la joyeuse envolée des cloches leur rappela les vêpres qui avaient lieu.

— Nous avons trop donné au plaisir. Il ne faut pas oublier le Bon Dieu, Rodolphe, dit Anne-Marie.

— Entrons donc à l'église. Nous assisterons au Salut, lui proposa son mari.

Ginette les remercia d'un sourire. Les fêtes ne lui offraient aucun attrait et se sentant un peu de lassitude, elle était heureuse de pouvoir recourir à la prière.

Le Saint-Sacrement était exposé dans le chœur brillant de lumière. Les fidèles, malgré les folles joies du moment, se pressaient nombreux autour de l'autel. La large voûte de la cathédrale s'emplissait d'accords solennels étouffant la musique profane du dehors. Les vêpres terminant les Quarante-Heures prenaient fin.

Ginette, prosternée, répandait aux pieds du Divin Maître, avec les trésors de ferveur dont son âme était remplie, le secret chagrin qu'elle éprouvait de la tristesse croissante de Roland. Liliane remarqua quelques larmes aux yeux de son amie et, de retour à la maison, se décida à éclaircir le mystère qu'elle pressentait.

C'était dans la chambre de Ginette. Les jeunes filles avaient achevé d'ôter leurs gracieuses parures. Les jolies robes de tulle rose avaient fait place aux « gaules (1) » blanches et, assises devant la fenêtre, Ginette et Liliane causaient :

— Ginette, tu as des secrets pour ton amie.

— Quelles sont tes raisons de le supposer, Liliane ?

— Tu gardes le silence et je t'ai vue pleurer aux vêpres.

— Pas sur moi, ma pauvre Liliane.

1. Gaule, robe d'intérieur ample et flottante.

— Sur qui alors ? Puis-je connaître la chère créature dont le malheur t'émeut ainsi ?

— Liliane, il s'agit de Roland. Et à nouveau, les yeux de la jeune fille se mouillaient.

Sa compagne ne plaisantait plus :

— Ginette, qu'est-il donc arrivé ? J'ai bien remarqué qu'entre vous, quelque chose s'était glissé. C'est donc grave puisque tu pleures. Pourquoi ne m'en as-tu jamais rien dit ?

— Parce que ce secret n'était pas le mien seulement. Garde-le donc bien pour toi, Roland a voulu m'épouser.

— Et tu l'as refusé, voilà pourquoi il est si triste ! C'est indigne, tu sais, Ginette ! Roland si bon, si affectueux, qui t'aime depuis si longtemps !

— Liliane, ne m'accable pas sans m'entendre. Je n'aime personne mieux que Roland, mais je ne puis devenir sa femme parce que, placée ainsi hors de ma voie, je ne le rendrais pas heureux. Je ne l'ai refusé que pour entrer plus tard en religion.

— Toi, religieuse ! Tes lettres me le laissaient bien entrevoir, mais je demeurais persuadée que l'amour de Roland finirait par l'emporter. Si tu l'avais vu comme moi te regarder à la montagne alors que tu lui parlais, assise au pied de la Croix. Son visage exprimait presque de l'adoration, mais toi, tu n'en voyais rien, je m'en étais bien aperçue, tes yeux et ton cœur étaient absents. Ginette, le Bon Dieu trouvera pour son service bien d'autres âmes, mais personne, tu m'entends, ne te remplacera près de Roland.

— Et c'est toi, Liliane, qui parles ainsi ? Comptes-tu pour rien la Providence ? Puisque le Seigneur m'appelle à Lui, Il saura consoler Roland.

— Tu n'as pas de cœur, Ginette ! Si quelqu'un comme ton ami m'offrirait un amour semblable, je ne résisterais pas à sa prière.

— Et tu ferais bien d'agir ainsi. Je désire de tout mon cœur te voir heureuse Liliane. Si Roland pouvait penser à toi !

La jeune fille avait rougi.

— Ce sont là des sentiments qui s'acceptent mais ne s'imposent pas, Ginette, dit-elle fièrement. Mais sa voix trembla en ajoutant : Je désire bien vivement que Dieu, qui est le Maître des cœurs, incline un jour le tien vers celui du pauvre Roland.

— Oui, Dieu est le Maître, je te reconnais enfin Liliane ; c'est Lui qui dirige les événements. Puisqu'Il m'éloigne du mariage, Il placera près de Roland une autre plus apte que moi à son bonheur et ne te fâche pas Liliane, parfois je pense que tu sembles toute désignée pour cela. Tu lui irais si bien, vois-tu ? Souvent je vous ai admirés ensemble, si jeunes tous les deux et si gais, et depuis bien longtemps déjà, je vous unis dans ma pensée.

Liliane éclata en sanglots.

— Ginette, ne serait-ce pas pour moi que tu te sacrifies ? dit-elle. Ce serait une folie et un héroïsme inutile, Roland ne pensera jamais à moi.

— Rassure-toi, ma pauvre Liliane, je n'ai pas le mérite que tu supposes, et si jamais tu devenais la femme de celui que j'aime comme un frère, je remercierais Dieu à genoux. Essuie tes larmes, mon amie. Il me semble que la Providence a répondu à ma prière. Liliane, tu aimes Roland, voilà pourquoi tu plaides ainsi sa cause.

... Maintenant l'entente était parfaite. La barrière que jalousement Liliane avait dressée autour du sanctuaire de son cœur était tombée. La jeune fille racontait à sa compagne comment son âme s'était laissé prendre, puis son chagrin et ses luttes quand elle s'était rendu compte que Roland ne pensait qu'à Ginette. C'avait été sa première douleur, mais Dieu avait récompensé ses efforts

en lui rendant la paix du cœur. Maintenant, elle ne souffrirait pas de voir Roland épouser une autre femme.

Ginette écoutait son amie avec une joie presque maternelle :

— Tu ne sais pas, Liliane, dit-elle, il me semble en ce moment que je suis une vieille grand'mère dont Roland et toi êtes les enfants.

Un radieux sourire éclairait son joli visage, tandis que Liliane, les joues encore humides, riait enfin à la pensée de Ginette aïeule.

.....

Une conversation analogue se poursuivait le même soir chez les Fougéras. Roland n'avait pas fait partie de la cavalcade et c'était un sujet d'inquiétude pour tante Mama. Le jeune homme qui ne se mêlait jamais aux folies grossières du carnaval, éprouvait chaque année un grand plaisir à prendre part au fameux défilé où figuraient ses camarades des meilleures familles de Saint-Pierre. Il n'y avait jamais manqué. Aussi tante Mama soupirait-elle cette fois de n'avoir rien eu à préparer pour son neveu. Elle en accusait tout bas Ginette et malgré sa grande piété, en voulait un peu à la jeune fille.

— Je ne comprends pas Roland de se faire ainsi du chagrin, disait-elle, en ce moment à son frère. Tu verras, Emile, qu'il en sera malade à la fin.

— C'était son premier rêve, Mama. Les plus difficiles à effacer dans les cœurs comme le sien.

— Cette petite Ginette est bien dure, reprit la bonne tante avec un peu d'aigreur, et Roland beaucoup trop constant. Que ne pense-t-il plutôt à Liliane ?

— Liliane est charmante, remarqua Monsieur Fougéras, mais, Mama, ne sois pas injuste envers sa compagne. Elle n'a jamais été ni coquette, ni frivole, et je ne puis oublier que son heureuse influence a contribué à

faire de mon Roland un jeune homme irréprochable. Ce qu'il faut à celui-ci c'est l'éloignement. J'ai écrit à Paris, il y a quelques semaines, à un banquier de mes amis, pour le prier de me chercher à ce sujet un emploi momentané, et dès que sa réponse me parviendra, je ferai partir Roland. Il me coûtera de me séparer de lui, mais Dieu me tiendra compte de ce sacrifice, en envoyant sinon l'oubli, du moins l'apaisement à mon enfant.

Entre le frère et la sœur le silence s'était refait. Tante Mama ne trouvait rien à répondre. Elle avait compris la justesse du raisonnement et bien qu'elle en eût les larmes aux yeux, se soumettait sans murmurer au projet exposé par son frère.

Roland ne tarda pas à rentrer. Il revenait des vêpres du Collège après y avoir chanté, sur les instances de ses anciens maîtres, un hymne au Très Saint-Sacrement. Son cœur souffrant avait su rendre merveilleusement l'admirable expression du chant sacré. Il y avait encore en lui un léger ferment de révolte qui se fondait depuis quelques jours en amère résignation. Il savait que son père s'occupait de son départ et cette idée, d'abord pénible, apportait maintenant à son chagrin comme un secret soulagement.

Partir, fuir, ne fut-ce que pour un temps, ces lieux témoins de son espoir déçu, où chacun de ses pas éveillait l'essaim de ses douloureux souvenirs, Roland n'avait plus que ce désir. Il lui tardait de s'en aller. Il partirait le cœur brisé, mais Saint-Pierre, qui l'avait connu heureux, ne le verrait pas promener du moins, son isolement et sa détresse.

Ce soir-là, assis dans le grand salon, entre son père qui achevait pensivement une cigarette et sa tante qui n'osait rien dire, le jeune homme gardait le silence. Une vision inoubliée lui emplissait l'âme et le cœur. C'était dans cette même pièce, éclairée comme ce soir, près du

piano, muet depuis lors... une jeune fille se tenait, idéalement gracieuse et belle. Des yeux célestes illuminaient son doux visage rayonnant. Elle chantait, et sa chanson était plutôt une prière qui demandait à Dieu le bonheur d'un être cher. Sa voix mélodieuse mettait des larmes aux yeux de celui qui l'écoutait, quand soudain Roland tressaillit douloureusement. Le passage d'une troupe masquée jetant dans l'air les derniers refrains du carnaval le rappelait à la réalité :

Adieu Nini,
Tout est fini.

Roland ne put s'empêcher de penser que ces paroles, mille fois entendues, semblaient aujourd'hui s'adresser à lui.

Oui, son beau rêve était fini. Le mirage avait disparu, l'illusion s'était évanouie. La réalité seule demeurait, décevante et impitoyable. Pauvre fou qui s'était cru un instant digne d'être aimé!... Un soupir, comme une plainte, jaillit sourdement de ses lèvres.

Tante Mama s'était levée. Elle lui caressait le front, l'embrassait maternellement, pendant que son père murmurait d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme : « Tu le vois bien, mon pauvre enfant, il est nécessaire que tu partes. »

Roland s'était ressaisi :

— Oui, il vaut mieux que je m'en aille. Je ne l'oublierai jamais. Son image vivra dans mon cœur, mais ce ne sera plus dans ces lieux qui me sont trop pénibles sans elle.

Et maintenant, le carnaval était fini. Les pleureuses, vêtues de noir, la tête nouée d'un mouchoir blanc, l'avaient enterré aux sons discordants des vieilles ferrailles, après avoir promené, sans lui faire grâce, le

« bois-bois ». Ce mot, qui ne se rencontre dans aucun dictionnaire, représente à la Martinique, sous la forme d'un mannequin plus ou moins bien réussi, quelque vice ou quelque travers que le peuple sans pitié se croit, à cette époque, le droit de flétrir ainsi.

Maintenant l'ordre était rétabli. Chacun se retrouvait après l'étourdissement des jours passés. M. de Ligneul avait emmené Liliane. Mars s'annonçait radieux. Les cérémonies du carême attiraient la foule aux églises et le peuple folâtre d'hier se frappait déjà la poitrine en retrouvant le recueillement.

Ginette se réjouissait de ce changement. Son temps d'épreuve était passé. Rodolphe la retrouvait la même, un peu pâlie cependant. Anne-Marie qui lisait bien dans ce cœur tendre et délicat savait à quoi s'en tenir. Ginette ne pouvait demeurer indifférente à la peine de ceux qu'elle aimait. Monsieur Fougeras avait reçu la réponse qu'il attendait, et Roland devait partir. La jeune fille l'avait appris, et bien qu'on lui eût caché le vrai motif de ce départ, elle en avait le cœur serré. Elle plaignait Monsieur Fougeras mais n'osait cependant pas lui témoigner sa sympathie. Un instinct secret la retenait : le pressentiment qu'elle n'était pas étrangère à la privation que s'imposait son vieil ami, Roland semblait naguère si nécessaire à celui-ci.

Ginette ne tarda pas à se reprocher ce départ comme une faute. Un mot échappé à tante Mama lui avait confirmé la vérité. Elle crut que son courage en faillirait. Les ténèbres l'avaient envahie et sa résolution sembla chanceler. Ainsi, elle n'avait su rendre à ses amis que chagrins et afflictions!... La douleur de Roland lui semblait maintenant insupportable. Elle aurait voulu courir à lui, le supplier de rester près de son père. Il y avait des moments où elle ne voyait plus clair en elle. Le doute lui étreignait le cœur. Alors, agenouillée aux

pieds du Christ, ou courbée près du Tabernacle, elle appelait le Ciel à son secours :

— « Seigneur, ne permettez pas que je m'égare. Je suis votre petite servante. Accomplissez en moi votre volonté ».

Sa touchante prière ne pouvait manquer d'être exaucée. La paix lui revint enfin, une lettre de Liliane en fut l'heureuse messagère. Devant la douce écriture, la lumière se fit à nouveau, Ginette recouvra la confiance : « Je ne pensais plus à Liliane. Comment puis-je douter quand elle est là ? Ils seront heureux tous deux, c'est la réponse du Bon Dieu » et affectueusement, elle porta la petite enveloppe à ses lèvres.

Ainsi s'était envolée sa dernière hésitation. Désormais elle laisserait faire la divine volonté, certaine que Dieu n'abandonnerait pas ceux qu'elle confiait à sa bonté.

Un départ, quelque désiré soit-il, implique toujours un certain déchirement. Dans les conditions surtout où s'effectuait celui de Roland, ses parents ne pouvaient manquer de le ressentir douloureusement. Ce ne fut pas sans émoi qu'ils virent arriver le jour fixé. Le courrier devait quitter le port dans la soirée. Dès cinq heures les Fougeras se rendirent chez les Daubray. Anne-Marie tenait à demeurer jusqu'au dernier moment près de son frère et Rodolphe se préparait à les accompagner à bord.

Le temps s'écoule avec rapidité quand on appréhende les moments qui vont suivre, et lentement lorsqu'on les souhaite. Roland pour des motifs opposés, passait par ces différentes alternatives. Ginette n'avait pas quitté sa chambre et le jeune homme tout en redoutant son apparition, désirait en même temps sa présence. Cet adieu il n'en pouvait douter, aviverait ses regrets et pourtant il ne voulait pas s'en épargner la souffrance. Son cœur

se serrait à la pensée de s'en aller sans revoir celle qu'il aimait.

Anne-Marie avait compris son muet désir et après lui avoir dit quelques mots tout bas, à l'oreille, elle s'était éclipsee lui laissant Petit Paul sur les genoux. Elle revint quelques minutes après tenant Ginette par la main. La jeune fille n'avait pas revu Roland depuis les jours du carnaval et la gravité de son visage l'émut moins que la profondeur douloureuse de son regard. Petit-Paul, comme s'il comprenait la secrète tristesse de son oncle, s'était blotti silencieusement entre ses bras, mais en voyant entrer sa marraine, il voulut courir à elle. Le jeune homme le laissa faire et Ginette le prit à son tour.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence lourd de pensées, haché seulement de mots insignifiants, de paroles brèves ayant trait aux préparatifs du voyage. Roland souffrait visiblement et Monsieur Fougères brusqua le départ. Alors Anne-Marie qui se tenait près de son frère lui glissa quelque chose autour du cou.

— Roland, c'est de Ginette. Sa chaîne et sa médaille qui ne l'ont jamais quittée.

Les yeux du jeune homme se voilèrent. Rodolphe soudain en eut pitié.

— Ginette, dit-il, embrasse-le.

La jeune fille s'était avancée. Simplement, de ses doigts légers, elle écarta les mèches rebelles du front pâli qui se courbait et y imprima pieusement ses lèvres, semblant mettre en cette caresse comme une suprême bénédiction. Alors Roland s'enfuit, mordant ses lèvres pour ne pas pleurer...

Maintenant, le courrier l'emportait vers son exil, Saint-Pierre disparaissait à ses regards... La Pelée surgit une dernière fois, frappée des lueurs du couchant, puis tout

se noya dans l'ombre... Alors Roland sentit son cœur s'arracher de sa poitrine et retiré dans sa cabine, effondré sur son étroite couchette, il sanglota éperdument.

La vie devrait, semble-t-il, s'arrêter à ces heures pénibles et cependant elle continue, nous entraînant sans pitié dans son cours. Il y avait plus d'une quinzaine que Roland était parti. Monsieur Fougeras, tout attristé, avait repris la direction de ses affaires. Chaque matin le tramway le déposait près de la Bourse, non loin de son magasin. Le soir, après un peu de flâne, sous les flamboyants de la place, ou un léger bout de causette près de la fontaine Agnès, pendant lequel on discutait les prix du cours et du marché, il reprenait sa route vers le Fort, non sans avoir poussé jusqu'à la rue de la Madeleine, pour embrasser sa fille et caresser son petit Paul.

L'enfant, depuis les fêtes de Pâques, souffrait d'une légère bronchite. Rodolphe le trouvant un peu pâli, décida de l'envoyer à la campagne et choisit pour cette villégiature « Sainte-Philomène », humble et charmante bourgade blottie au pied de la montagne, à peu de distance de Saint-Pierre, entre le « Fonds-Coré » et le « Prêcheur ».

Il y fit arrêter, près de la plage, une maison assez confortable entourée d'un balcon très commode, qu'ombrageaient d'énormes tamariniers. Le 10 avril Anne-Marie et Ginette y arrivèrent avec l'enfant. Da Ti-Clé et Chouloute les accompagnaient. La maison de la rue de la Madeleine ayant été fermée, Rodolphe prenait le repas du midi chez son beau-père et venait retrouver le soir sa famille.

Dans le grand air vivifiant, Petit-Paul ne tarda pas à aller mieux. Une semaine s'était à peine écoulée qu'il pouvait courir sur la plage, suivi des regards de sa mère.

La jeune femme aimait à s'asseoir en face de la mer bleue, à l'abri des gros tamarins. Ces arbres centenaires étaient nombreux à Sainte-Philomène. Leur fin feuillage vert, taché de grappes de fruits bruns que le soleil dorait le soir, formait l'aspect le plus attrayant du petit bourg, Anne-Marie et Ginette s'installaient volontiers à leur ombre et, tout en surveillant Petit-Paul, y causaient affectueusement en respirant l'air salin.

Le nom de Roland était alors souvent prononcé, avec résignation par Anne-Marie et tendre pitié chez sa compagne. Ginette avait été profondément émue du chagrin du jeune homme à son départ. Une douce compassion s'ajoutait au pieux souvenir qu'elle lui gardait :

— Pauvre Roland, disait-elle, je ne serai vraiment heureuse que lorsque je le saurai consolé.

Anne-Marie soupirait sans répondre. Alors leurs doigts agiles cherchaient l'ouvrage, une nappe qu'elles préparaient pour l'autel de Sainte-Philomène, la pauvreté de l'humble église leur ayant fait mal à voir. Habilement, elles manœuvraient le crochet pendant que Da Ti-Clé cherchait des coquillages et que Petit-Paul, près de la vieille, courait après les turlourous, ou regardait attentivement les pêcheurs tirant la senne.

L'église faisait face à leur maison. Une gracieuse statue de la patronne de la paroisse y souriait, seul ornement du pauvre temple où Anne-Marie et Ginette pénétraient chaque matin, pour faire ensuite, après la messe, un bout de promenade dans la campagne.

Ce fut ainsi qu'elles connurent le « Tombeau des Garaïbes » dont Da Ti-Clé ne manqua pas de leur raconter l'histoire :

C'était une haute falaise recouverte de gazon vert, taillée à pic sur la mer qu'elle surplombait en certains endroits. La tradition rapportait que, traqués par les Européens venus à la conquête de l'île, et acculés par eux en ce

lieu, les Caraïbes, plutôt que de se rendre, s'étaient précipités là, dans les eaux.

Pas un n'en était revenu : Da Ti-Clé, quand elle y passait, se signait avec effroi, en serrant contre elle, Petit-Paul. Anne-Marie et Ginette considéraient rêveusement le gouffre bleu qui avait englouti les malheureux.

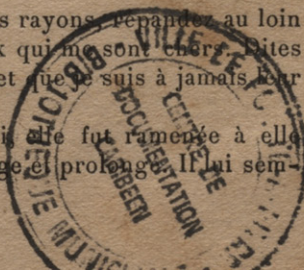
Ceux-ci, insensibles à la civilisation dont ils ignoraient les bienfaits, n'avaient pas hésité à sacrifier à l'esclavage qu'ils appréhendaient, leur sauvage liberté. Un peu de mélancolie montait à l'âme des deux femmes en y songeant, pendant que Ti-Clé évoquait devant l'abîme ces images légendaires du passé.

Le soir, la promenade avait un autre but. Rodolphe arrivant de Saint-Pierre, on allait à sa rencontre. Le jeune homme alors s'arrêtait, et laissant Martino ramener seul la voiture, prenait Petit-Paul dans ses bras pour continuer la route à pied, entre sa femme et sa nièce.

De retour à la maison, Ginette s'isolait sur la plage. C'était son heure de méditation. Assise sur un vieux tronc, ou sur quelque canot renversé, le chapelet aux doigts, elle contemplait l'immensité. La nuit la trouvait ainsi. Parfois, la lune baignant le paysage faisait miroiter les eaux. Les étoiles s'allumaient au firmament. La jeune fille, recueillie, laissait son âme s'envoler dans cet infini qui l'enveloppait de mystérieuses attirances. Sa pensée s'en allait vers Roland et Liliane, et souvent, elle chargeait pour eux de doux messages les astres brillants :

— « Vous qui, de vos purs rayons, répandez au loin la lumière, allez éclairer ceux qui me sont chers. Dites à Roland qu'il aime Liliane et que je suis à jamais leur sœur. »

Un soir qu'elle rêvait ainsi, elle fut ramenée à elle par un bourdonnement étrange et prolongé. Il lui sem-



bla que les entrailles du sol en frémissaient. Craintivement, elle se leva pour regagner la maison. Rodolphe et Anne-Marie arrivaient déjà au-devant d'elle :

— As-tu senti la terre trembler ?

— Je le crois, répondit-elle, mais je n'en suis pas très sûre. Le bourdonnement surtout m'a effrayée.

— Et à moi, cela rappelle que j'ai oublié de vous faire part du bruit qui circule à Saint-Pierre depuis hier, continua Rodolphe. Des touristes affirment avoir vu des fumerolles à la montagne, et quelques-uns prétendent même que la cendre serait tombée aux hauteurs de la Grande-Savane.

— Seigneur ! exclama Anne-Marie, le volcan s'est peut-être éveillé.

— Et quand cela serait, il ne faudrait pas vous effrayer inutilement, répondit Rodolphe, Notre Pelée n'a jamais eu une bien terrible renommée. D'ailleurs, rien n'est moins sûr que cette histoire de fumerolles.

Et en devisant, sans trop d'émoi, sur l'événement encore douteux, ils rentrèrent lentement à la maison.

Le lendemain vers dix heures, des bruits de voix attirèrent Anne-Marie et Ginette sur le balcon.

Un rassemblement s'était fait autour d'une marchande de légumes qui avait déposé son « tray » dans le chemin. La brave femme, tout en rattachant le madras qui assujettissait ses reins, parlait avec animation. Sa main désignait la montagne couverte d'un bonnet nuageux, puis faisait un geste circulaire autour des mornes environnants.

Un des curieux, s'étant baissé, souleva avec précaution du tray, d'énormes paquets de « macicis » que d'autres regardèrent attentivement en faisant des signes affirmatifs.

Tout était événement dans le silencieux petit bourg. Anne-Marie et Ginette s'intéressaient à la scène sans

trop comprendre, quand le mot de cendre, répété, frappa subitement leur oreille :

— Chouloute, va voir, crièrent-elles, ensemble, à la servante qui passait.

Celle-ci ne tarda pas à revenir portant une des fameuses grappes, objets de la curiosité :

— Cendre ka tombé la Grande-Savane (la cendre tombe à la Grande-Savane), dit-elle, d'un ton blasé, pendant qu'Anne-Marie et Ginette considéraient les légumes verts qui gardaient entre leurs pointes, une poussière fine et grisâtre :

— Va nous appeler la marchande.

Celle-ci ne demandait pas mieux que de propager la nouvelle, et, toute fière de son importance, vint répondre aux questions de ces dames :

— « Oui, la cendre tombait là-haut, depuis deux jours, mais cette nuit, il y en avait eu une plus grande quantité. Elle se gardait d'en dépouiller sa marchandise. Les gens de Saint-Pierre verraient bien. »

Anne-Marie prit un de ses paquets. Alors elle continua sa route, non sans avoir annoncé qu'on verrait sans doute bien d'autres choses, car le sol « bouillonnait », là-haut, au-dessus des sources de « la Garanne », et d'étranges bruits s'entendaient.

C'était le 26 avril. Des gens venant du Prêcheur ne tardèrent pas à confirmer l'étonnante nouvelle. La montagne fumait bien certainement. Mais c'était si peu de chose. En 1851, elle en avait fait autant. Il n'y avait pas là motif à s'inquiéter.

Les élections législatives allaient en ce moment leur train. Les conférences se succédaient. Sainte-Philomène, si paisible, en avait pourtant sa part. A l'ombre des tamariniers, on se lançait des aménités. Rodolphe s'en amusait le soir :

— Caméléon ! criait l'un.

— Moulin à vent ! ripostait l'autre. Et les partisans des deux camps se complimentaient à qui mieux mieux quand ils n'en venaient pas aux mains.

La Pelée, narquoise, les regardait, envoyant vers le ciel son panache de fumée qui se faisait, chaque jour, un peu plus épais que la veille.

Le 1^{er} mai se leva aussi naturellement que de coutume, mais, dans le courant de la journée, des bourdonnements se firent entendre, semblables à des roulements lointains. Ginette croyant à quelque véhicule, courait s'en assurer vainement sur le balcon.

Vers cinq heures, la terre trembla. Les pêcheurs racontèrent que les eaux avaient changé d'aspect, qu'elles ne s'abattaient plus sur le rivage de leur mouvement régulier.

Ce soir-là, l'abbé Duffau ouvrit le mois de Marie. Dans la pauvre petite église, chacun se pressa un peu plus, bien qu'on n'eût pas encore tout à fait peur. La montagne fumait sa pipe, il n'y avait qu'à la laisser faire. La jeunesse de Saint-Pierre se préparait à y aller en excursion, la Société de Gymnastique lui ayant gaiement donné le branle.

Le lendemain, une pluie de cendre obscurcit tout le Prêcheur. Sainte-Philomène n'en fut que légèrement saupoudrée. Trois secousses de tremblement de terre, précédées de sourds grondements, furent les événements de la journée. Saint-Pierre ne les avait point ressenties. Rodolphe apprit le soir à sa famille que la rivière Blanche seulement un peu grossie, roulait des eaux assez boueuses.

— Ces mouvements du sol sont locaux, ajouta le jeune médecin. Notre ville bâtie sur du roc ne craint pas d'accidents de ce genre. Je crois que je vous y ferai rentrer.

— Attends encore un peu, dit Anne-Marie. Tout se dissipera peut-être et Petit-Paul va si bien.

La nuit qui suivit, fut inquiétante. L'orage s'était déchainé sur la montagne, inondant de sinistres lueurs le petit bourg blotti à ses pieds.

Rodolphe se leva pour se rendre compte :

Les tamariniers semblaient en feu. La-haut, au-dessus du morne La Croix, des éclairs fulgurants zigzaguaient.

Un bourdonnement continu accompagnait le spectacle, coupé de sourdes détonations. Des gerbes de feu s'élançaient, répondant aux éclats de la foudre. Ce feu d'artifice était si beau que Rodolphe oubliait de s'inquiéter. Anne-Marie et Ginette, enveloppées de châles, vinrent le trouver sur le balcon.

Bientôt des murmures confus, des bruits de pas se firent entendre. A la lueur des éclairs, on vit passer des malheureux effarés et tremblants. C'était la population des hauteurs qui fuyait devant le danger. De quelques fenêtres entr'ouvertes, les habitants les interpellaient, leur offrant de s'arrêter. Eux, faisant des gestes de dénégation, continuaient plus vite leur chemin, préférant s'en aller vers Saint-Pierre.

Toute la nuit, cet exode continua. Anne-Marie et Ginette, fatiguées, avaient regagné leurs chambres. Rodolphe ne tarda pas à faire comme elles.

Le lendemain, à leur réveil, un spectacle inoubliable les cloua à leurs fenêtres. Le bourg entier et la campagne étaient recouverts de cendre. La couche épaisse tapissait tout. Les toits en étaient surchargés. Les gros tamarins ressemblaient à de gigantesques houppes grises. Les larges feuilles des bananiers, succombant sous un poids trop lourd, pendaient le long de leur tronc, pleurant leur grâce disparue. Le soleil, à son lever, tenta vainement de percer la nue. Comparable à

celui de la lune, son disque apparaissait aux yeux surpris.

Le Curé qui passait cria d'en bas à Rodolphe :

— Ne dirait-on pas que c'est l'hiver.

— Absolument, fit le jeune homme. C'est le même beau linceul, un peu grisâtre cependant.

Anne-Marie et Ginette regardaient surprises et charmées. Da Ti-Clé branlait la tête pendant que Petit-Paul, ravi, ramassait la cendre à pleines poignées.

Rodolphe dut bientôt laisser les siens. La fine pluie avait cessé, mais le jeune homme se proposa de revenir chercher sa famille. Il serait plus tranquille de l'avoir près de lui à Saint-Pierre. Il partit donc vers neuf heures, recommandant à Anne-Marie de faire ses préparatifs.

La jeune femme et Ginette empilaient du linge dans les paniers. Le ciel s'était encore obscurci ; la cendre avait recommencé, l'atmosphère en était imprégnée, on la sentait grincer sous les dents. Soudain, les bœufs du Fonds-Canouville se mirent à mugir sinistrement, des oiselets effarés traversèrent l'air en battant des ailes. Petit-Paul toussait dans le salon. Anne-Marie descendit l'y retrouver suivie de près par Ginette. A peine arrivaient-elles près de lui qu'elles furent plongées dans les ténèbres, si l'on peut donner ce nom au brouillard de couleur jaunâtre qui les déroba subitement l'une à l'autre. Anne-Marie s'était déjà emparée de son enfant. D'instinct, elle s'enfuit vers l'église, suivie de Ginette qui ne lui lâchait pas la robe. Elles ne surent jamais bien comment elles se trouvèrent réunies, près des servantes, au pied de l'autel de la Vierge.

Le Curé s'y trouvait, lui aussi, toujours à son poste comme il sut l'être jusqu'à la dernière minute. La population du bourg, affolée, ne tarda pas à emplir l'église. Une âcre odeur tenait à la gorge, faisant toussoter les

enfants. L'air raréfié, manquait aux poumons. L'angoisse étreignait tous les cœurs. On se pressait autour de l'abbé Duffau comme s'il détenait l'espérance. Quelques femmes se mirent à crier. L'une d'elles, se tordant les bras, demandait à se confesser, d'autres portaient au Curé des nouveaux-nés à baptiser. Le prêtre, de sa voix forte, domina soudain les lamentations :

— Priez, mes enfants, s'écria-t-il. Groupez-vous autour de l'autel ; de là vous viendra le salut.

Anne-Marie et Ginette avaient commencé le chapelet. Tous se mirent à y répondre. L'abbé Duffau, passant son étole, administrait les sacrements. Il se multipliait, tout gris de cendre, du confessionnal aux fonts baptismaux.

Tout d'un coup, les émanations sulfureuses augmentèrent d'intensité. L'air manqua pendant quelques minutes. La foule, croyant en trouver ailleurs, voulut se précipiter au dehors. Le Curé, de ses bras étendus, lui barra le passage à la porte :

— C'est folie que de sortir. Vos enfants étoufferaient sous la cendre. On ne voit pas à dix pas. Restez ici, près du Bon Dieu qui vous pardonne et vous bénit.

Alors du sein de cette foule, partirent de courtes et brûlantes invocations qui, comme des flèches acérées, devaient frapper le cœur de Dieu. Un petit garçon de huit ans s'écriait désespérément :

— « Bonne Sainte-Vierge sauvez-nous, je vous donnerai mes dix-sept francs ».

C'était, sans doute, toute sa fortune, et son sacrifice serait grand. Devant sa promesse naïve, personne ne songea à sourire. Tout était sacré à cette heure (1).

Quelques minutes d'angoisse terrible, s'écoulèrent

1. Authentique. Toute cette scène de Sainte-Philomène et le récit de la panique à la Cathédrale qui suit sont absolument véridiques. L'auteur en a été l'un des témoins.

comme des siècles, puis le vent changea de direction. On peut enfin mieux respirer. Le brouillard s'effaça par degrés, allant semer la terreur en d'autres lieux. Alors le Curé, tout en sueur, laissa sortir ses paroissiens. Anne-Marie et Ginette rentraient à peine que Rodolphe arrivait fort ému. Il s'arrêta près de l'église, pour causer avec l'abbé Duffau. Celui-ci lui expliquait : « Un nuage fortement imprégné de soufre qui s'est abattu sur le bourg, le peuple s'en est affolé ».

— La rivière Blanche a augmenté considérablement depuis hier. Elle roule une boue d'aspect noirâtre, d'une fort désagréable odeur. La communication peut être interrompue d'ici ce soir, il faut que j'emmène les miens à l'instant, dit Rodolphe, s'excusant de regagner précipitamment sa maison.

A midi, les Daubray laissèrent Saint-Philomène. Devant l'église, ils se séparèrent tout attristés du Curé, regrettant d'abandonner le brave prêtre seul au danger. Celui-ci, de loin, leur fit un dernier geste d'adieu, puis revint lentement parmi ses ouailles : Il devait mourir avec elles.

A Saint-Pierre, tante Mama ne vivait pas d'inquiétude. La ville était sous la cendre. Il en était tombé tant, que le tramway ne pouvait plus arriver au bout du Fonds-Coré. M. Fougéras, anxieusement, attendait le retour de ses enfants, craignant que la rivière Blanche n'emportât subitement le pont. Enfin, Martino vint lui apprendre que tout le monde était rendu et dès sa sortie du magasin il se rendit chez sa fille en se hâtant.

Ce soir-là il y avait sermon de charité au Mouillage. Un jeune prêtre du diocèse devait faire entendre à la Cathédrale sa parole très appréciée. Le peuple, impressionné par les événements, s'était rendu en foule à l'église. Malgré la cendre qui tombait, Ginette n'avait

pas voulu y manquer. Elle s'était glissée à sa place, près des Orphelines de Sainte-Anne, et là, priait de tout son cœur, n'oubliant pas le pauvre village qu'elle avait quitté le matin.

L'abbé Yvon monta en chaire. Il parlait depuis un quart d'heure à son auditoire attentif. Au dehors, la cendre faisait rage. Elle tombait en grosse boules qui s'éclaboussaient à terre ; son voile gris s'avancait, menaçant de tout ensevelir. Tout d'un coup, ce rideau mouvant sembla s'illuminer d'ardentes flammes, effet sans doute du soleil qui disparaissait à cette heure. Tout à la parole du prédicateur, la foule ne s'en préoccupait pas, quand soudain des cris d'effroi, partis du haut de la tribune, jetèrent brusquement la panique.

En moins d'une demi-seconde, l'église entière fut debout. Les uns se précipitaient aux portes, les autres envahissaient les chapelles. On ne respecta point le chœur, la chaire se trouva assiégée. Ce fut un tumulte indescriptible. Les uns criaient tout haut leurs méfaits ; d'autres gémissaient sourdement en réclamant l'absolution. L'abbé Le Breton, qui officiait à l'autel de la Vierge, eut toutes les peines du monde à se faire entendre. De ses deux bras levés, il imposait silence à la foule. Enfin l'ordre fut rétabli, on ne sut par quel miracle, pas plus qu'on ne se rendit compte de ce qui provoqua l'incident. Les uns dirent qu'à la tribune on avait senti la terre trembler, les autres, qu'on aurait cru la ville en flammes. Il semble plutôt que ces malheureux, par une impulsion surnaturelle, aient eu en ce moment, la vision de leur fin tragique.

La nouvelle, colportée par les passants, arriva à la rue de la Madeleine. Rodolphe et Monsieur Fougéras, inquiets de savoir Ginette à l'église, se rendirent à sa rencontre. La jeune fille avait gardé son sang-froid, cependant elle fut heureuse de voir arriver les siens, et

la cérémonie finie ils revinrent ensemble à la maison. Le facteur venait d'y déposer une lettre, timbrée du Lamentin. Elle était de Monsieur de Ligneul qui demandait des nouvelles, et invitait ses amis à abandonner la ville : « Le Vieux-Logis vous est ouvert, disait-il. Venez donc au Lamentin, au lieu d'étouffer sous cette cendre. Ma femme et moi vous attendons. Liliane se fait une fête d'avoir Anne-Marie et Ginette. Que Fougéras ferme son magasin et qu'il nous arrive aussi, Tante Mama trouvera ici pas mal de petites têtes à gâter ».

Cette aimable invitation alla au cœur des Daubray, cependant Rodolphe la déclina. Il devait rester à son poste, mais ferait partir sa famille, si le danger devenait réel, répondit-il à leur ami. M. Fougéras, non plus, ne voulait pas quitter la ville. Il n'appartenait pas aux vieux comme lui, de donner le mauvais exemple à cette population qui ne s'affolait que trop, disait-il.

La journée du 4 mai sembla lui donner raison. Ce dimanche fut assez calme. Le vent, changeant de direction, chassait la cendre vers le Prêcheur. Alors recommença l'exode des habitants de cette région. Saint-Pierre les voyait arriver des hauteurs de Sainte-Philomène, poussant devant eux leurs animaux. Ils étaient tous de la même couleur. La cendre leur donnait un teint et des vêtements uniformes. Les gamins s'en amusaient sur leur passage :

— Jôdi, toutt nègues vini békés (aujourd'hui les noirs sont devenus des blancs).

Les malheureux se réfugiaient dans les bâtiments publics que le Gouverneur avait fait mettre à leur disposition. Ils s'entassaient là, tout pleins d'effroi, le cœur serré à la pensée de leurs pauvres cases abandonnées. C'était navrant.

Cependant la ville respirait mieux. La rivière Blanche

seule occupait assez l'attention. Elle roulait une boue brûlante qu'on disait la lave du volcan, et l'usine Guérin à son embouchure, semblait devoir s'en inquiéter.

La montagne était à découvert. Sur la place Bertin et le quai, on se réunissait pour contempler la magnifique colonne de fumée que le vent inclinait vers le nord. Elle s'échappait, en bouillonnant, du sein du cratère entr'ouvert, pour s'épanouir dans la nue, en gigantesque champignon.

— Roland regrettera bien d'avoir manqué ce spectacle, disait Anne-Marie à Ginette.

— Oui, ajoutait M. Fougéras, car c'est une occasion peut-être unique d'assister à une éruption.

Rodolphe souriait de leur enthousiasme, pendant que Da Ti-Clé hochait la tête : tout cela n'allait pas trop à la vieille.

.
On recevait, chaque matin, des nouvelles au Vieux-Logis ; Ginette écrivait à Liliane, la tenant au courant des événements. Bien que les lettres de la jeune fille n'exagérassent en rien la situation, les de Ligneul ne cessaient de s'inquiéter. La réponse de Rodolphe ne les avait point arrêtés et Liliane, presque chaque jour, réitérait la pressante invitation. Le collège ayant licencié les élèves, Gaston était revenu au Vieux-Logis.

Cette propriété, située entre Saint-Joseph et le Lamentin, formait ce qu'on appelle dans l'île, une « habitation ». Composée de plusieurs hectares de terre plantée en cannes à sucre, elle appartenait depuis longtemps aux de Ligneul qui l'avaient nommée le « Vieux-Logis » à cause de sa maison fort ancienne, bâtie par les premiers colons. Large et carrée, celle-ci s'élevait, un peu au-dessus de hauteur d'homme, entre l'herbe verte d'une savane, que limitait une allée de rosiers, et un rustique pavé de pierres, le long duquel chantonnait

l'eau détournée d'un petit ruisseau. Des arbres nombreux lui formaient une ceinture d'ombre; la Lézarde, en de profonds bassins, coulait à ses pieds sous les « pois doux ».

Cette rivière, qu'on passait à gué, séparait du Lamentin la vieille demeure, et l'impression d'isolement, naissant de cette sortie accidentée, n'était atténuée que par un bout de chemin de fer reliant la propriété à l'usine recevant ses produits.

Cependant, tel qu'il était, M. de Ligneul adorait son Vieux-Logis : « Les vrais amis savent bien trouver le moyen d'y arriver. La Lézarde est leur pierre de touche », disait-il parfois à ses enfants, en s'étendant avec complaisance sur le rendement des bonnes terres et la solidité de la maison. Celle-ci était en effet à l'épreuve des ouragans et son propriétaire aimait à raconter qu'en 1891, elle avait servi d'abri à plusieurs familles des environs.

Tous les ans, de janvier à la mi-juin, un regain de vie animait l'« habitation ». C'était l'époque de la récolte : De robustes travailleurs envahissaient les vastes champs. Armés de coutelas, la poitrine luisant au soleil, ils abattaient vigoureusement les cannes à sucre que les « amareuses » liaient en paquets, destinés à emplir les « cabrouets ». Ces lourds véhicules circulaient en cahotant à travers les « traces » ravinées, les uns se rendant à la « pièce », les autres revenant, chargés, vers la gare où se pratiquait l'arrimage des wagons. Les « cabrouetiers » les conduisaient, excitant de la voix les grands bœufs. Sous la chaude action du soleil, l'agréable odeur des cannes coupées emplissait l'air, et le soir, dans la campagne en fête, le sifflet strident de la locomotive annonçait au propriétaire que l'usine enlevait la récolte, pour la convertir en sucre blanc, ou en rhum non moins apprécié.

Ce lundi, 5 mai de l'année 1902, la «coupe touchait à sa fin. M. de Ligneul ayant été, suivant la coutume, s'informer du poids de ses wagons, trouva le personnel de l'usine en proie à la plus vive émotion. L'éruption du Mont-Pelé occupait là, comme ailleurs, tous les esprits, et le téléphone venait de communiquer à ce sujet une épouvantable nouvelle : Un fleuve de boue brûlante, sorti des flancs de la montagne, avait englouti l'usine Guérin, entraînant la mort de ceux qui s'y trouvaient. Cependant, la ville de Saint-Pierre, après un moment d'affolement, avait recouvré tout son calme. La lave ayant trouvé une issue, elle était, prétendait-on, plus en sûreté que jamais.

M. de Ligneul ne partageait pas trop cet avis et, pensant à ses amis, reprit fort soucieux le chemin de sa demeure, résolu à se rendre à Saint-Pierre le lendemain.

A l'extrémité de la savane, ses enfants accoururent à sa rencontre, Liliane portant dans ses bras le dernier, un superbe bébé de six mois qui connaissait déjà son père. Celui-ci, préoccupé, embrassa sans sourire son petit monde et s'adressant à sa femme lui annonça son prochain départ. Puis, comme autour de lui on s'étonnait de cette décision subite, il se mit à raconter ce qu'il avait appris des événements, et le désir qui lui était venu d'aller au devant de ses amis.

— Cela vaudra mieux qu'une lettre, expliquait-il à sa femme inquiète.

Liliane était devenue toute pâle.

— Papa, ne t'en va pas tout seul. Emmène-moi, implora-t-elle soudain.

M. de Ligneul ne savait guère résister à ses prières :

— Si ta mère veut, dit-il, interrogeant sa femme du regard.

Mais Mme de Ligneul, fort émue, s'opposa au départ de sa fille.

— Ne t'attriste pas, fillette, reprit alors l'excellent père. Demain je te ramènerai Ginette.

Le lendemain, en effet, il laissait, à l'aube, le Lamentin, chargé des recommandations de sa femme et des messages de sa fille. Liliane, après son départ, ravagea les roses du jardin et tout heureuse à la pensée de fêter les amis qu'elle attendait, fleurit en leur honneur la maison. Mais le soir, M. de Ligneul revenait déçu au Vieux-Logis, rapportant seulement à sa fille une longue missive de son amie :

« Ma chère Liliane, écrivait Ginette.

« Inutile n'est-ce pas de revenir sur tout ce qui vient
« de se passer. Ton père te donnera des détails et te
« fera la peinture du désarroi qui règne en notre ville.
« Laisse-moi te redire plutôt, combien nous avons été
« touchés de la nouvelle marque d'affection que vous
« venez de nous donner. S'il est doux de se sentir aimé
« en temps ordinaire, il l'est encore plus dans le malheur,
« et nous l'avons bien éprouvé en voyant arriver ton
« bon père. Cependant il part navré de l'insuccès de
« sa démarche. Monsieur Fougéras et tonton Rodolphe
« ont refusé de le suivre, l'un alléguant ses affaires,
« l'autre, ses malades. Ils sont d'autant moins décidés à
« abandonner la ville, que la Commission scientifique
« assure qu'elle ne court aucun danger. L'accident qui a
« détruit si malheureusement l'usine Guérin, est devenu,
« dit-on, pour nous, un gage de sécurité. La lave conti-
« nuant à suivre la coulée de la rivière Blanche, Saint-
« Pierre n'a rien à craindre de ses méfaits. Le Gouver-
« neur exhorte, d'ailleurs, la population à y demeurer et
« se propose de lui amener Mme Mouttet (1).

« Anne-Marie et moi, sans être dépourvues de toute

1. Mme Mouttet, épouse du Gouverneur. Elle disparut avec son mari dans la catastrophe du 8 mai.

« crainte, supportons courageusement les événements
« et Petit-Paul va très bien. Cependant, sur les ins-
« tances de ton père, tonton Rodolphe parlait de nous
« faire partir. Mais Anne-Marie a protesté. Elle ne
« veut pas abandonner son mari et naturellement je
« reste avec eux. Tante Mama, de son côté, se déclare
« indispensable au Fort. Ne nous en veux pas, ma Li-
« lianne. Je te promets quelques bons jours pour plus
« tard, quand, délivrés de toute inquiétude, nous pour-
« rons causer sans soucis sous les ombrages du Vieux-
« Logis.

« Monsieur de Ligneul nous a raconté que tu avais
« voulu l'accompagner, et tout en regrettant cette occa-
« sion qui nous eut permis de t'embrasser, nous avons
« compris que ta maman se soit opposée à ton désir,
« c'était si naturel de sa part.

« L'inquiétude a été générale après la catastrophe
« d'hier, et plusieurs familles, prises de panique, ont
« quitté précipitamment la ville.

« La nuit n'a pas été plus calme. Le volcan bourdon-
« nait sourdement, nous tenant éveillés depuis long-
« temps quand des cris d'alarme se firent entendre :
« La Roxelane déborde ! Sauvez vous !... » Cette nou-
« velle, assez vraisemblable, suscita un sauve-qui-peut
« général de la population des rues basses, et nous-
« mêmes, nous tenions prêts à fuir, quand nous sûmes
« que c'était une fausse alerte. Cependant l'émigration
« s'accroît ce matin vers Fort-de-France. Le bateau,
« parti à six heures, pouvait à peine contenir les passa-
« gers. Malgré la tranquillité que plusieurs affectent,
« on sent flotter dans l'air une vague angoisse et même
« il arrive de penser qu'on peut mourir. D'anciens pé-
« cheurs se surprennent à chercher le chemin des
« églises qui ne désemplissent guère, chacun tenant à
« se mettre en règle.

« Ici, tout est en ordre de ce côté et nous devons en
 « rendre grâce à Dieu, car la mort, malgré tout, est
 « peu de chose, il ne s'agit que de bien mourir.

« Mais pourquoi t'entretenir de pensées qui t'attris-
 « teront ? Je ne suis qu'une grande sotte ; aussi sois
 « tranquille ma Liliaune, nous vivrons encore long-
 « temps pour te voir heureuse près de Roland. Ne pro-
 « teste pas, je n'aurais pas le temps de te répondre. *La*
 « *Topaze* » (1) m'avertit qu'il est temps d'arrêter mon
 « bavardage. Son signal annonce l'heure du départ et
 « ton père doit emporter ma lettre. Il y tient, car, m'a-
 « t-il dit, tu auras besoin de cette compensation. Ne
 « crains rien, ma gentille amie. Le volcan fume tou-
 « jours beaucoup, mais la pluie de cendre a cessé et la
 « chaleur qui se fait sentir, est un peu le temps de la
 « saison. Un petit oiseau bat des ailes sur un des pal-
 « miers du cimetière. C'est bon signe, on n'en voyait
 « plus ces jours derniers.

« Au revoir, ma Liliane. Avec le meilleur de son
 « cœur, reçois les plus tendres baisers de ton amie. »

La jeune fille poussa un gros soupir. Avoir attendu toute la journée, pour n'aboutir qu'à cela !... Machinalement, elle roulait entre ses doigts la frêle enveloppe, pendant que son père faisait le récit de son voyage.

Il avait pu se rendre au lieu de la catastrophe. Une cheminée, légèrement inclinée, émergeant d'un chaos de boue informe, déjà durcie et encore chaude, y témoignait seule de l'emplacement qu'avait occupé l'usine Guérin. Bien qu'avec moins de violence, le fleuve de boue continuait à se déverser au même endroit chariant à la mer des roches ponçuses qui, ballottées par les vagues, flottaient au hasard dans la baie.

1. Bateau qui faisait le service entre Saint-Pierre et Fort-de-France.

Suivait, ensuite, le tableau de la ville sous la cendre. Comme elle avait paru petite et chétive au départ, à demi cachée au pied du monstre, sous un voile trainant de lourdes vapeurs !... Et, repris de l'indéfinissable mélancolie qui l'avait assailli en ce moment, Monsieur de Ligneul se taisait devant sa femme et ses enfants songeurs.

Autour d'eux, dans la « galerie », les fleurs cueillies par Liliane achevaient de mourir dans les corbeilles. Il sembla soudain à la jeune fille que de ces pauvres tiges penchées s'exhalait une secrète tristesse, que les corolles alanguies pleuraient avec elle sa déception et, n'en pouvant plus supporter la vue, elle s'enfuit subitement vers sa chambre.

Mais son loisir d'être seule ne fut pas long. Un de ses petits frères vint la rejoindre. C'était un bambin de quatre ans, qu'elle chérissait particulièrement. Sans façon, il grimpa sur les genoux de la grande sœur et se blottit à sa place préférée. Alors Liliane se mit à le bercer, chantant pour le retenir une de ses complaintes créoles, naïves et douces, qui endorment si bien les tout petits. Mais la pensée de la jeune fille n'était pas aux paroles qu'elle prononçait. De la rue de la Madeleine, elle s'égarait au delà des mers, vers ce Paris mystérieux, où avait été se cacher le chagrin de Roland Fougéras.

Le jeune homme ne se doutait pas des événements qui tenaient en émoi sa ville natale, Il ne quittait guère son appartement de la rue Vivienne que pour se rendre à la maison Farnet, où il exerçait les fonctions de contre-maître, et l'éruption du Mont Pelé ne faisait pas encore bruit dans le monde. Les dernières nouvelles reçues de la Martinique avaient appris à Roland le départ des Daubray pour Sainte-Philomène, et le jeune homme s'i-

imaginait que sa sœur s'y trouvait encore. Souvent, il se représentait le joli petit village, blotti au bord de la mer bleue. Il voyait Anne-Marie et Petit-Paul et, près d'eux, le charmant visage de celle qui lui avait brisé le cœur. Cette vision rouvrait alors la blessure toujours vive de son âme. Une sombre mélancolie l'envahissait. Tout lui devenait morne et gris dans ce Paris pour d'autres si lumineux, et, ses yeux mesurant sans entrain les jours qu'il y avait à vivre, il se surprenait à envier Xavier.

Ah ! si son âme pouvait s'élever, atteindre les hauteurs sereines où planait celle de son cadet !

Ce dernier avait été désigné pour une lointaine mission d'Afrique. Il venait de quitter la capitale, emportant dans son exil les douloureuses confidences de son aîné. Entre les deux frères il n'existait pas de secrets, et Roland avait éprouvé une amère douceur à parler de Ginette à Xavier... Celui-ci l'avait laissé faire, se gardant bien de prêcher l'oubli à ce cœur qu'obsédait le souvenir, mais magnifiant à ses yeux le sacrifice ; trouvant toujours, à l'instant propice, le mot qui savait apaiser ses révoltes ; lui infusant, sans en avoir l'air, la résignation nécessaire.

Près de Xavier, Roland croyait atteindre aux limites de l'idéal. Son amour se transfigurait. Ginette devenait à ses yeux une créature d'élection, un de ces êtres prédestinés, marqués par les anges du sceau divin.

Aussi, ne fut-ce pas sans regrets qu'il se trouva subitement privé de ces fraternels entretiens, et pour s'arracher à la torpeur qui menaçait à nouveau de l'envahir, il dut se livrer, sans réserve, au travail.

Soucieux du renom de sa famille, et tenant à faire honneur aux recommandations de l'ami de son père, il s'appliqua à ses nouvelles fonctions. Son caractère honnête et franc avait conquis, dès l'abord, Monsieur

Farnet qui ne tarda pas à apprécier son esprit d'ordre et sa précision. Une sympathie profonde naquit au cœur de l'industriel pour cet employé modèle qui n'avait à ses yeux qu'un seul défaut, celui de sourire trop rarement.

Maintenant, il lui confiait les missions les plus délicates, et ce fut ainsi que le vendredi 9 mai, devant aller à Neuilly pour affaires, il le pria de recevoir les commandes et de répondre, s'il y avait lieu, aux communications qui lui seraient faites.

Monsieur Farnet partait à peine, que la sonnerie du téléphone retentit impérativement. Roland s'empara du cornet où résonnait déjà une voix nerveuse :

— Allô, allô ! ah ! ces employés du téléphone, toujours les mêmes ! Deux heures avant d'avoir un poste !... Farnet, est-ce enfin vous qui répondez ?

— Monsieur Farnet est absent, mais si je puis vous être utile ? fit entendre Roland de sa voix grave.

— Oh ! il ne s'agit pas de moi. A-t-il des clients à Saint-Pierre de la Martinique ?

— Pas que je sache, répondit Roland.

— Alors, tant mieux, continua la voix irascible, car il y en a là qui perdent pas mal d'argent. Cette ville vient d'être anéantie par le volcan du Mont-Pelé.

Un cri rauque se fit entendre et le récepteur s'échappa des mains de Roland terrassé.

— Monsieur Fougeras se trouve mal !

Un garçon qui entrait se précipita à son secours, pendant que les commis obligeants accouraient à ses côtés. Mais il se redressait déjà :

— Saint-Pierre détruit !... Non, non, ce n'est pas possible !... Cet homme a dû se tromper. Mais c'était si subit, si atroce, que je n'ai pas su me dominer.

On commençait à comprendre autour de lui : Un accident survenu sans doute à Saint-Pierre de la Martinique, et brusquement le téléphone avait jeté la nouvelle au

jeune homme. On savait que celui-ci, originaire de la petite île, y avait quitté ses parents, et un employé compatissant offrait d'aller s'enquérir au Ministère, quand parut le banquier Vinac. Très ému, celui-ci marcha droit à Roland.

La figure bouleversée du jeune homme lui avait déjà tout révélé. L'épouvantable nouvelle était arrivée avant lui. Alors, sans préambules, il questionna :

— Avez-vous des détails, mon pauvre ami ?

Et Roland comprit à son tour que M. Vinac était au courant.

— Non, si ce n'est qu'un cataclysme a dû s'abattre sur Saint-Pierre, et M. Farnet est absent.

— Savez-vous où pouvaient se trouver hier vos parents ?

— Hier était l'Ascension. Ma sœur m'écrivait dernièrement qu'elle était à la campagne avec son bébé malade. Mon père a dû profiter de ce jour de fête pour aller visiter ses enfants.

— Cette campagne était-elle loin de Saint-Pierre ?

— A trois ou quatre kilomètres. Mais pourquoi ces questions, Monsieur ? Ah ! vous savez quelque chose, vous avez sans doute des nouvelles !

— Rien de très précis, mon ami, mais il faut vous armer de courage et vous préparer aux pires éventualités. Votre ville natale n'existe plus. Une éruption volcanique, formidable, l'a anéantie hier, 8 mai, et, tenez, je viens de recevoir à ce sujet, un « câble (1) » de la Martinique, signé Ligneul. Connaissiez-vous déjà ce nom ?

— Monsieur de Ligneul m'est un peu parent. Mais pourquoi mon père n'a-t-il pas télégraphié lui-même ?

Et comme le banquier se taisait, tenant toujours entre

1. Abréviation de câblogramme.

ses doigts le papier bleu, qu'il n'osait encore laisser bien voir, une intuition douloureuse perça le cœur alarmé de Roland :

— Mon père est mort ! sanglota-t-il.

Alors, M. Vinac, le visage apitoyé, lui passa tristement le câblogramme :

« Ligneul à Vinac, Paris.

« Epouvantable catastrophe. Familles Daubray, Fougères disparues. Préparez Roland. »

Le jeune homme s'affaissa sur sa chaise en gémissant. Il avait cru, jadis, être rassasié de douleur et ses lèvres effleuraient à peine l'amer calice. Maintenant il en buvait la lie ! Ah ! ses bien-aimés qu'il ne verrait plus ! Son père si loyal et si bon, Anne-Marie, Rodolphe, Petit-Paul, tante Mama, qui gâtait tant son brigand, et elle, elle, sa lumière et sa raison, dont la ravissante beauté lui avait subjugué le cœur ! Ah ! pourquoi avait-il fui lâchement ? Pourquoi n'était-il pas resté là-bas ? Il serait mort lui aussi aujourd'hui !

Un poids de fer martelait ses tempes et Monsieur Vinac, l'homme impassible, gagné par cette immense douleur, se sentit subitement les yeux humides. Il balbutia quelques paroles de consolation, mais le jeune homme était à cette heure douloureuse où la souffrance parle si fort, qu'elle couvre en nous toute autre voix.

L'entrée de nouveaux clients le força cependant à réagir. On réclamait le Directeur. Comme un automate il se leva pendant que Monsieur Vinac s'éclipsait, lui promettant de revenir.

Il fut assez maître de lui pour remplir jusqu'au bout sa tâche, mais quand parut Monsieur Farnet, il était à bout de forces.

L'industriel rentrait cependant plus tôt qu'il n'avait voulu. Ayant appris, à Neuilly, la stupéfiante nouvelle,

il s'était hâté de revenir, se demandant jusqu'à quel point le cataclysme atteignait son nouvel employé, et quand il sut l'étendue du malheur qui frappait le jeune créole, sa compassion ne connut pas de bornes.

Il fit fermer son magasin, entraîna Roland aux nouvelles et, ne voulant pas le laisser rue Vivienne, le ramena avec lui à sa maison.

Mme Farnet fit au jeune homme un accueil plein de compassion. Un des chagrins de l'excellente femme était de n'avoir jamais eu d'enfant. Aussi, se plut-elle à répandre sur l'isolement du pauvre Roland les trésors de sollicitude maternelle enfermés en son cœur depuis longtemps.

Au sein de ce foyer ami, le jeune homme ne fut pas abandonné, et cependant il vécut les jours suivants des heures de véritable agonie. *Le Saint-Germain*, qui avait quitté Saint-Pierre le 4 mai, lui porta les dernières lettres de sa famille. Un vrai journal de son père relatant le prélude des événements; un mot affectueux d'Anne-Marie où il était question de l'invitation des de Ligneul que Rodolphe avait déclinée; enfin une lettre de tante Mama annonçant un colis de confitures, et gémissant sur la cendre qui salissait tout dans la maison.

Roland trempa de ses larmes ces pages si chères, et après les avoir baisées cent fois, en recommença la lecture. Le nom de Ginette ne s'y trouvait pas. D'un commun accord, on le lui avait tu, de crainte d'éveiller en lui de stériles et douloureux regrets, et voici que cette omission fit naître en son cœur un autre espoir. Peut-être n'avait-elle pas péri? Liliane l'aurait emmenée au Lamentin et le courrier suivant lui porterait un mot d'elle, un mot de pitié certainement, car bien qu'elle ne lui eût jamais écrit, sa fraternelle tendresse ne resterait pas insensible à son malheur.

Hélas! ce fut M. de Ligneul qui écrivit, confirmant l'horreur de son télégramme : Tous, tous, ils avaient péri, sans qu'on pût trouver trace de leurs cadavres. Broyés, carbonisés, détruits, par cette formidable trombe de feu sortie du sein du Mont-Pelé, et, cela, en moins de temps qu'on ne prend pour l'écrire ou le raconter.

Roland perdit alors toute espérance, et après quelques semaines de marasme, fut atteint de nostalgie. Il voulait retourner dans son pays, essayer d'arracher aux décombres les cadavres de ses bien-aimés. Le récit qu'il avait lu de la « Dernière voix (1) de Saint-Pierre », épisode de la catastrophe, en lui déchirant à nouveau le cœur, ne fit qu'aviver son désir. Ah! cet accent innarrable! ce cri * poignant de douleur et d'horreur, parti de sa ville expirante, il mourrait de ne pas y répondre!

Monsieur Farnet, que l'état du jeune homme inquiétait, résolut de favoriser son départ et, de concert avec Monsieur Vinac, l'embarqua pour la Martinique, sous

1. Ce fut celle de M. Thésée, courageux et modeste fonctionnaire, disparu comme tant d'autres, dans l'épouvantable fournaise. Employé du téléphone à Saint-Pierre, il avait en main le cornet quand l'inférieure trombe s'abattit sur la ville. Son correspondant à Fort-de-France, M. Raoul Lodéon, en train de lui passer une dépêche, après avoir perçu le * cri terrible dont il est parlé plus haut, fut projeté au loin de l'appareil. Dès cette effroyable commotion, la communication demeura interrompue. Il était 7 h. 45. Aux appels réitérés, Saint-Pierre ne répondit plus. Les renseignements fournis par M. Thésée, quelques minutes auparavant, à son collègue, indiquaient que dans la malheureuse ville il faisait presque nuit noire à ce moment et que les bougies s'y éteignaient privées d'air. Plusieurs fois, il avait dû interrompre la transmission pour se procurer de la lumière. (D'après le rapport fourni à l'Administration par l'employé de service à Fort-de-France et conservé aux archives de la Poste!.)

prétexte de l'envoyer régler à Fort-de-France une question en litige depuis longtemps.

Avec une joie fébrile, Roland vit s'éloigner les côtes de France. Une illusion nouvelle s'était emparée de son esprit. Le passé n'était plus que mauvais rêve, cauchemar affreux qui s'évanouirait aux premiers rayons du jour. Demain le verrait s'éveiller à la rue des Bons-Enfants, dans sa claire chambrette de collégien, où tante Mama en tenue du matin lui présenterait son café brûlant, en lui disant : « Lève-toi Roland. Liliane et Ginette t'attendent, c'est aujourd'hui l'excursion à la montagne ».

Mais soudain les bruits du bord, les ordres jetés aux matelots le rappelaient à la réalité, et se pressant nerveusement le front, il éclatait d'un rire amer, puis, fatigué de souffrir comme d'espérer, laissait s'enfoncer ses facultés dans une somnolence plus dangereuse encore.

Cet état de prostration dura presque toute la traversée, et Roland ne se ressaisit qu'à l'approche de son île natale.

Celle-ci apparaissait enfin. Le jeune homme la dévorait des yeux, scrutant avidement ses contours, et devant la baie déserte de Saint-Pierre, qu'embrumait la fumée du monstre, de grosses larmes silencieuses roullèrent sur ses joues amaigries par la souffrance.

Du bord on ne saisissait aucun détail, car le navire passait au large, cependant Roland se découvrit devant cette côte qui fuyait. Le vent d'est lui caressa le front, et ce souffle rafraîchissant lui parut l'invisible accueil des âmes dont les corps, mutilés, dormaient là-bas sous la cendre.

On ne débarquait plus qu'à Fort-de-France. M. de Ligneul, averti par câblogramme, attendait l'arrivée du courrier aux abords de *la Transatlantique*. Une émo-

tion violente l'étreignit quand il vit descendre le jeune homme, et sur sa poitrine, Roland versa les larmes qui soulagèrent son cœur meurtri.

M. de Ligneul voulut l'emmener tout de suite au Vieux-Logis, mais il désirait se rendre, avant tout, à Saint-Pierre.

Ce n'était pas chose facile alors. Des éruptions partielles semaient encore l'épouvante et, de plus, l'entrée des ruines était formellement interdite à tout autre qu'aux militaires chargés d'en assurer la garde. Cependant, après maintes démarches, M. de Ligneul put obtenir un permis pour son jeune ami et, muni de cette autorisation, Roland se rendit à Saint-Pierre. Gaston, accouru aussi à sa rencontre, l'accompagna dans son pèlerinage.

Partis dans un mauvais canot de louage, après une pénible traversée, les jeunes gens débarquèrent à Saint-Pierre.

Était-ce là, la cité chérie qui, quelques jours auparavant, s'étalait riante au soleil? Qu'étaient devenus ses enfants? Ses fils au cœur généreux, ses filles à l'âme ardente et fière? Répondez, répondez donc, ô monstre qui les avez fauchés! Où sont les richesses amoncelées, les trésors accumulés, monuments, églises, chapelles, œuvres de patience et de labeur, d'ardente foi et de piété? Où sont les grands navires, les blanches pirogues qui se balançaient dans la baie? les vieilles rues en amphithéâtre, l'antique fromager du morne Abel semant sur la ville son blond duvet? Et les boulevards? le Jardin des Plantes? toute la banlieue fleurie, aux noms pittoresques et charmants: « Tricolore », « Trois-Ponts », « Trou-Vaillant », « Quartier-Monsieur », « Pécoul », « Périnelle »? et le « Fonds-Coré » coquet, « Sainte-Philomène » aux verts tamariniers?... Où sont ceux que nous avons aimés?...

Le front courbé dans la poussière, Roland s'était agenouillé. Il se releva bientôt, avide de porter plus loin ses pas, de chercher dans ce chaos, parmi ces ruines amoncelées, les traces de ses bien-aimés. Gaston le suivait de près, partageant sa violente émotion.

Des débris de la cathédrale, ils gagnèrent l'ancienne rampe de l'évêché, aux trois quarts ensevelie sous la cendre, et parvinrent à la rue de la Madeleine, où ils reconnurent, non sans peine, l'emplacement de la maison Daubray. Des pans de mur, des pierres calcinées, émergeant d'un lit de sable et de graviers, subsistaient seuls de la chère demeure où s'abritaient, il n'y avait pas longtemps, l'amour d'Anne-Marie et de Rodolphe, la rayonnante beauté de Ginette. Roland affaissé sur ces débris eut une crise de désespoir et Gaston, les yeux baignés de larmes, s'agenouilla auprès de lui, négligeant de formuler d'inutiles consolations.

Autour d'eux, au pied du morne, comme des colonnes funéraires, quelques arbres mutilés dressaient leurs troncs noircis...

... Mais il fallait continuer les rudes étapes du calvaire et ce fut bientôt le tour de la rue des Bons-Enfants.

Vainement Roland chercha les traces de la demeure de son père. L'éruption avait nivelé le Fort et le jeune homme frémit douloureusement à la pensée de la mort cruelle qui avait assailli ses parents. Ses yeux se dirigèrent vers le Collège, mais ses regards n'embrassèrent plus qu'une vaste plaine désolée. L'aride steppe s'étendait au nord jusqu'aux confins de l'horizon, et rejoignant les pentes du cratère, semblait se perdre à l'infini.

Le cœur serré comme à l'étau, les jeunes gens revinrent aux ruines de la maison Daubray. Un mignon soulier d'enfant, à demi roussi, trainait par là. Roland

le ramassa pieusement, pendant que Gaston murmurait le nom de Petit-Paul.

Cet incident leur inspira le désir de remuer les décombres. Roland réussit à ébranler quelques pierres superposées qui réveillèrent en s'écroulant les échos du lugubre cimetière et vinrent rouler non loin des jeunes gens, entraînant à leur suite un tas de sable.

Un chandelier en verre dépoli se trouva mis à découvert. Sans avoir subi de brisure, ce fragile bougeoir dilaté, aplati par l'action du feu en bizarre presse-papier, offrait un curieux spécimen des phénomènes accomplis à Saint-Pierre, et Gaston se proposait de l'emporter quand un objet brillant à quelques pas, attira le regard de Roland :

— Le coffret en cuivre de Ginette ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! balbutia-t-il pendant que son compagnon, vivement ému, courait au précieux souvenir :

— Tu le garderas, Roland. Il te revient de droit, mon pauvre ami. C'était, si tu t'en souviens, le cadeau de ton père à ton amie pour le baptême de Petit-Paul. Quel bonheur de le retrouver intact !

— Pas tout à fait, observa Roland dont la voix tremblait. Le feu l'a soudé en maint endroit et la flamme merveilleusement irisé. Vois ces reflets d'or et d'azur, quel artiste pourrait en faire autant ? Et, saisi d'indicible émoi, il tournait entre ses doigts la chère relique.

Un flot de souvenirs en jaillissaient, qui lui embuaient à nouveau les yeux et le tinrent un instant inactif tandis que Gaston continuait ses recherches.

Mais il ne réussit plus à déterrer qu'un pan de foulard à Da Ti-Clé et quelques grains de « macata », vestiges du trésor de la vieille. Ces grains entièrement carbonisés n'avaient rien perdu de leur éclat et réunis les uns aux autres, formaient un bloc de jais fragile s'effritant sous la pression des doigts. Un flacon,

hermétiquement bouché, gisait encore un peu plus loin, laissant voir le liquide qu'il contenait.

Les jeunes gens demeuraient confondus. Foulard de soie, petit soulier, graines brillantes, échappés aux horreurs de la tourmente !... Exemples multiples de fragilités dérobées à la force destructive, qui rendent plus pitoyable encore l'anéantissement d'êtres conscients, de créatures adorées, disparus dans la grande épouvante !...

Et le frêle coffret entre les mains, Roland ne pensait qu'à ses parents. Comment s'en étaient-ils allés ?... Où avait pu les surprendre la gigantesque colère du monstre ?... Était-ce ici, ou là-bas ? Au Fort ou à la Cathédrale, car c'était jour de grande fête ?... Ensemble ou séparément, chacun vaquant à ses devoirs ?... Rien, rien qui pût les renseigner. Aucun indice révélateur. Et dans leur misérable impuissance à lui arracher son secret, comme la prenant à témoin de ses crimes, les jeunes gens regardaient la Pelée.

Celle-ci continuait à fumer dans son implacable inconscience, tissant le linceul de ses ponces aux malheureux couchés à ses pieds. La fine poussière de ses cendres s'animant aux rayons du soleil semblait former à son sommet comme un somptueux vêtement de gloire :

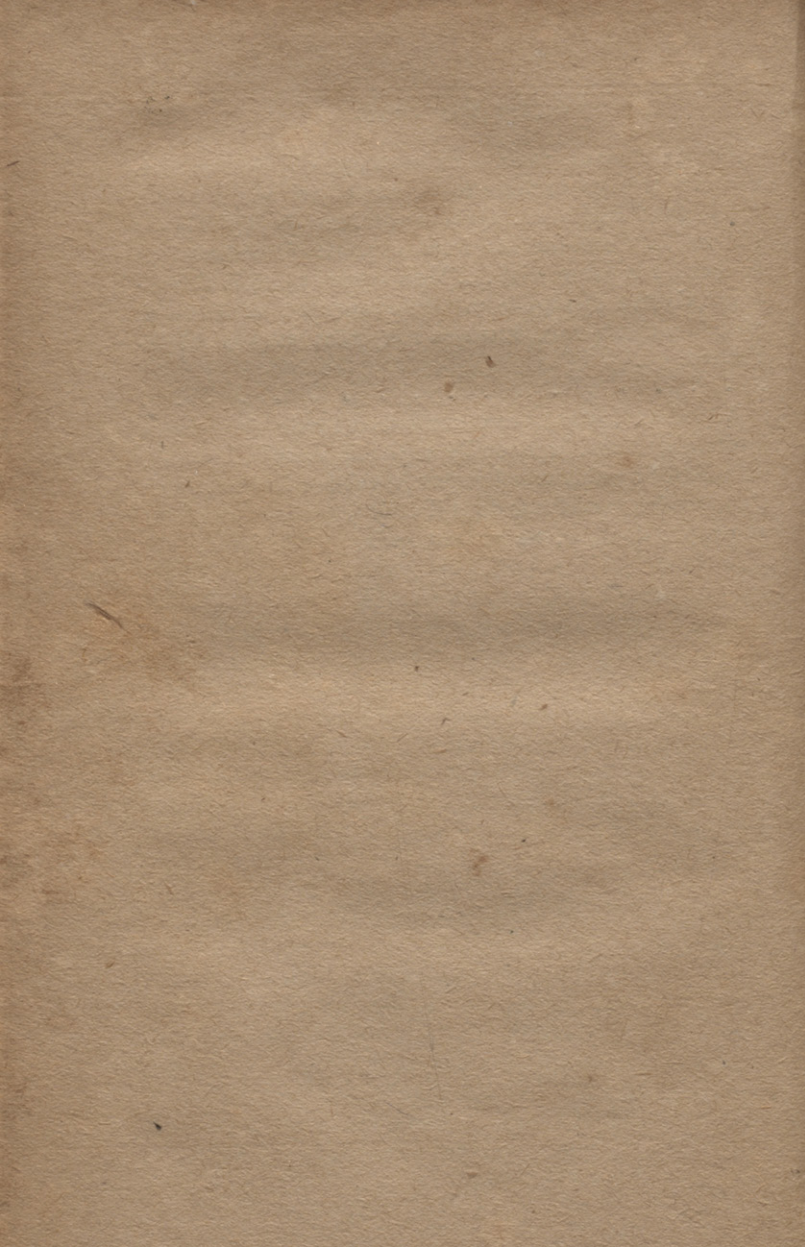
— La misérable !... rugit Gaston.

Ce cri échappé malgré lui à sa juvénile exaltation arracha Roland à sa songerie. Madame de Ligneul s'inquiéterait si son fils tardait trop à rentrer au Vieux-Logis, et le jeune homme pensa avec regret qu'il était plus que temps de quitter Saint-Pierre.

Alors, il s'agenouilla, baisa à nouveau les pierres brûlantes, les cendres mêlées à celles de ses parents, puis, les épaules fléchissantes, s'en alla, comme autrefois, sans oser retourner la tête.

Et maintenant, assis dans le canot où Gaston arrimait ses trésors, la main posée sur les avirons, il regardait le fond des eaux. Qu'il ferait bon de s'y laisser glisser!... Combien les froides profondeurs seraient douces à son cœur brisé!... Mais encore une fois l'impétueux Gaston dissipa le mirage dangereux et Roland, répondant à sa voix, rama en soupirant vers Fort-de-France.

.
Au même instant, aux sombres abords des vastes forêts africaines, agenouillé et perdu dans la brousse, un religieux priait avec ferveur. Le Père Xavier venait d'apprendre le malheur dont il était frappé, et, oubliant sa propre douleur, ne pensait qu'à celle de l'aîné.



QUATRIÈME PARTIE

Indifférent aux bruits divers, aux mille cris montant de Paris qui s'éveille et déjà s'affaire dans ce mouvement perpétuel, si particulier à la grande capitale, Roland Fougeras s'isolait ce matin-là dans sa chambre, à l'aspect un peu sévère, en face de ses inoubliables souvenirs.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis que l'ouragan de feu, en couchant sans pitié dans la cendre ses chères et douces affections, lui avait laissé au cœur, avec la blessure cruelle, le vide que n'arrivaient à combler ni les absorbantes occupations, ni les témoignages des nouvelles amitiés. Car le Ciel s'était montré clément au malheureux éprouvé, en semant son dur chemin, de chaudes et précieuses sympathies.

C'étaient d'abord les Farnet, ses anciens patrons d'hier devenus ses associés et comme ses parents adoptifs, puis le froid banquier Vinac, s'attendrissant jusqu'à venir chercher lui-même le fils de son ancien ami, pour l'asseoir à sa table de famille, enfin l'affection, trop lointaine, mais si fidèle des de Ligneul et surtout, plus que tout le reste, les reconfortantes lettres, pleines de tendresse du Père Xavier.

C'était une de celles-ci, la dernière qu'il eût reçue, qui tenait ce matin Roland abîmé dans ses réflexions :

« Mon bien-aimé grand, disait-elle :

« Pardonne encore à ton frérot de venir te faire la
« semonce, mais tes dernières lignes laissent percer
« une lassitude morale, un désintéressement de tes
« semblables, qui semblent faire voile vers l'égoïsme,
« et c'est en quoi le Père Xavier a besoin de te gronder.

« Il ne peut être permis, Roland, à une âme comme
« la tienne, de s'enfermer dans cette misanthropie qui
« t'envahit de plus en plus, et finira par annihiler tes
« meilleurs volontés.

« Certes, ta vie semble bien remplie, tes heures
« méthodiquement employées, et c'est déjà beaucoup,
« mais pas assez, mon pauvre grand, car si tu te lèves
« de grand matin et veilles parfois fort tard dans la
« soirée, tu ne t'es jamais bien demandé à quoi pour-
« rait servir le fruit de ton labeur.

« Tu t'enlises dans l'indifférence, oubliant qu'à côté
« de ces occupations matérielles, qui t'aident à te
« tromper toi-même, chacun de nous a ici-bas, une tâche
« morale à remplir et que nous ne saurions nous y
« soustraire sans manquer, plus ou moins gravement, à
« Dieu et à la société.

« Il y a tant de bien à faire à l'humanité souffrante,
« dans ce monde ouvrier sous tes ordres, et même
« parmi ceux de ta classe. Le doute et la négation s'infil-
« trent aujourd'hui dans tous les rangs, et tu as reçu en
« partage la foi que dans notre famille on s'est toujours
« transmise, de père en fils, comme un dépôt sacré à
« conserver. N'est-ce pas ton devoir, Roland, d'aider
« à sa propension dans toute la mesure du possible, en
« soutenant, non seulement de ta bourse, comme tu le
« fais, peut-être déjà, mais de ton concours personnel,
« les œuvres fondées en ce but.

« Tout comme à l'ignorante Afrique, il faut aussi,
« hélas ! des missionnaires à notre France où Dieu

« connu est, de nos jours, de plus en plus oublié. Et
« je te dirai à ce sujet, que lorsque ses prêtres sont
« bafoués, il appartient surtout aux chrétiens laïques de
« les défendre, car on ne saurait jamais bien fructueuse-
« ment être soi-même son avocat.

« Et, puisque je t'ai parlé de notre famille, en ce
« moment où celles qui lui ressemblent tendent à vou-
« loir se faire plus rares, ne serait-ce pas un devoir
« aussi pour toi de penser à en continuer la lignée.
« Plus que jamais, à l'heure présente, les foyers chré-
« tiens devraient servir de base à la société défaillante
« et, puisque tu ne te sens pas appelé à l'unique voie
« qui soit plus parfaite, pourquoi n'en fonderais-tu
« pas un ?

« Je sais que j'atteins là le point douloureux de ton
« âme, et pardonne-moi si je l'ai fait trop brusquement ;
« il faut un doigté si délicat pour toucher aux plaies
« très vives.

« Mais refuseras-tu de te conformer aux desseins de
« Dieu sur toi, parce que la créature angélique qui s'est
« d'ailleurs envolée au Paradis après t'avoir pris, sans
« y penser, ton cœur d'enfant, n'avait pu te rendre en
« retour que la plus sainte des tendresses fraternelles ?
« Laisseras-tu irréalisé ce vœu de notre père disparu,
« se consolant du départ de son dernier fils, parce que
« Dieu, en le lui prenant, lui avait laissé au moins
« l'aîné pour perpétuer son vieux nom de Fougéras ?

« Je n'insiste pas davantage, mon pauvre grand,
« craignant de m'être déjà trop avancé. Ne vois en ce
« long sermon que la sollicitude-inquiète de ton frerot
« qui désire avec ton bonheur terrestre, celui de te
« retrouver un jour, réuni, Là-Haut, à ses aimés. »

Roland avait relu ces pages et, chose étrange, elles
ne suscitaient pas en lui ce sentiment d'intime révolte

qu'avait paru craindre le Père Xavier. Comme si cette lecture lui eût rappelé des lignes déjà vues, il prit dans un petit classeur, une lettre de Gaston de Ligneul, reçue la veille, et la parcourut attentivement :

« Vieux-Logis, le 12 juillet 1906.

« Mon cher Roland,

« Je ne me rappelle jamais sans émotion, ni sans
« éprouver le désir de t'en dire un mot, l'anniversaire
« de notre pèlerinage à Saint-Pierre.

« Voici donc bien quatre ans que, mettant à profit les
« connaissances de canotier acquises à l'époque lointaine
« de nos fredaines enfantines, nous avons touché
« ensemble la terre désolée qu'était devenue notre ville.

« Mais dans notre pays de soleil, où le printemps,
« continuellement monte à l'assaut des souvenirs, les
« grandes catastrophes s'oublient vite, et ne sois pas
« étonné, mon ami, que quelques-uns puissent penser
« déjà à la possibilité de reconstruire la chère cité disparue.
« Les lianes et les fleurs les y invitent en prenant possession des ruines.

« Cette année, nous y avons été le 8 mai, et en pensant
« aux disparus, j'ai cueilli, près des Trois-Ponts, un gros bouquet
« de liserons que mes sœurs ont éparpillés aux lieux que nous
« avons le plus chéris.

« Que te dirai-je encore, mon pauvre ami ? Rien de très
« neuf au Vieux-Logis, si ce n'est qu'un jeune figuier s'élançe
« à la place du sapotillier, renversé, comme je te l'écrivais,
« au cyclone de 1903. Mais Liliane qui tient à ses anciens
« amis, regrette toujours amèrement la petite chapelle du
« vieux tronc.

« A propos de Liliane, tu compatiras sans doute au malheur
« de Pierre Longelieu, quand tu sauras que mademoiselle ma
« sœur, vient, sans motif raisonnable, de repousser notre
« excellent camarade de Collège

« qui avait cru pouvoir mettre à ses pieds, avec sa toge
« d'avocat, son beau talent et sa fortune. Nos parents,
« je te l'avoue, ont été presque aussi déçus que Pierre
« et ont même essayé de sermonner un peu Liliane,
« mais sans effet ; alors ils l'ont laissée libre, mon père
« étant de ceux qui pensent qu'on ne doit jamais obli-
« ger une jeune fille à se marier contre son gré.

« Heureusement que ce premier échec n'éloignera
« pas à jamais Longelieu du mariage. Il a cependant
« déclaré qu'il ne cherchera à s'établir que lorsqu'il
« aura vu Liliane en épouser un autre. Je t'assure que
« la sincérité du brave garçon m'a touché et que je me
« suis senti saisi du désir de me faire, moi aussi, son
« avocat. Mais à mon éloquent plaidoyer, ma sœur
« a répondu avec un aplomb imperturbable, que Marie-
« Louise, sa cadette, lui ressemblant énormément,
« Pierre pourra l'épouser dans trois ans. Elles sont
« impayables ces petites filles !

« Mais je m'aperçois un peu tard que je viens de
« commettre une indiscretion, et Liliane ne me par-
« donnerait pas aisément, si elle savait que je me per-
« mets de raconter ses affaires, fut-ce à un bon vieil
« ami comme toi. Aussi, de peur de commettre
« d'autres gaffes, je me sauve en te serrant les pincés,
« d'autant plus que Papa m'attend pour une tournée
« à faire dans les « cannes ».

Cette lettre, qui était bien de Gaston, arracha à Roland un faible sourire. Encore une fois il se leva et, cherchant dans sa poche une petite clé, ôta, avec des soins pieux, du tiroir d'un secrétaire, un coffret en cuivre rougi, qu'il vint déposer devant lui.

Un instant il demeura pensif, suivant distraitement sur le métal les traces laissées par les vapeurs ignées, pendant qu'il se remémorait le jour où, revenu des

ruines de Saint-Pierre, il avait, avec le concours de Gaston, ouvert la précieuse petite cassette.

Que pouvait-elle bien contenir ?... Des souvenirs de jeune fille ? quelques bijoux ? des fleurs conservées pieusement ? Ils avaient été surpris de n'y trouver rien que des lettres, toutes de l'écriture de Liliane à qui on les remit immédiatement, puis le coffret laissé à Roland fut emporté par lui, à son départ.

Ce fut à Paris, qu'un jour de tristesse, il le reprit avec ce besoin de revoir, faute de ceux que nous avons aimés, les objets qui leur ont appartenu. Il le rouvrit donc doucement et, comme le satin vieilli s'émiettait, voulut en épousseter les recoins. Tout à coup ce léger mouvement fit jouer un ressort secret et, dans un compartiment ignoré, près d'un portrait de Paul et de Lucy, une suscription flamba à ses yeux agrandis :

A Roland, ma dernière prière,

Croyant rêver, et d'une main mal assurée, il s'était emparé des menus feuillets couverts de l'écriture de Ginette, et c'était cette lecture, cent fois faite, qu'il voulait recommencer aujourd'hui, comme si une étroite corrélation existait entre les chères pages et celles qu'il venait de parcourir. Il les prit donc et lentement en pesa les expressions :

« Saint-Pierre, 6 mai 1902.

« Le volcan gronde terriblement et, sous notre ciel
 « obscurci, beaucoup se demandent anxieusement ce
 « que leur réserve demain. Le monstre qui a déjà semé
 « la mort n'étendra-t-il pas plus loin les mêmes ravages
 « ou, comme à Saint-Philomène, ne nous couvrira-t-il
 « pas, une fois encore, et pour toujours de ses ombres ?

« Au moment où plusieurs se remémorent le passé,
 « en attendant inquiètement l'avenir, serez-vous étonné,

« Roland, que ma pensée aille vers vous ? Vous m'avez
« crue jadis insensible à votre malheur, comprendrez-
« vous mieux aujourd'hui les sentiments d'une sœur qui,
« désolée de voir souffrir son frère, n'ose cependant le
« secourir de peur d'aviver ses douleurs ?.. Maintenant
« la mort semble vouloir nous menacer en voilant la
« clarté de notre ciel, et je ne voudrais pas m'en aller
« sans avoir achevé ma tâche.

« Vous m'avez accusée, Roland, de vous abandonner
« seul à vous-même ; mais, quand vous n'aviez de pen-
« sées que pour Ginette, vous êtes-vous jamais demandé
« si l'aimable et riieuse enfant qui fôlatrait à ses côtés
« n'était pas capable autant, et peut-être mieux qu'elle,
« de devenir un jour votre compagne ? L'idée vous est-
« elle jamais venue que ce bon petit cœur tout neuf
« pourrait bien s'être laissé prendre au sourire de son
« gai compagnon ? Non, n'est-ce pas ? et Liliane me
« pardonnera d'avoir divulgué son secret, car, à l'heure
« grave où je crois être, c'est un devoir que je remplis.

« Si la pensée d'une douleur semblable à la vôtre est
« capable de mieux vous attendrir, apprenez donc,
« Roland, que ma petite amie vous a aimé, qu'elle vous
« aime encore, peut-être, sans se permettre d'y penser,
« car Liliane, sous ses dehors enjoués, cache une petite
« âme vaillante et fière, bien digne d'en former d'au-
« tres comme elle. Je n'ai deviné son secret que le
« jour où vous sachant refusé, elle plaidait ardem-
« ment votre cause en m'accusant d'insensibilité.

« Pauvre chère petite Liliane ! Désirer le bonheur de
« l'aimé, fut-ce au prix de sa propre souffrance !

« Que ce désintéressement qui m'a touchée, ne vous
« laisse pas indifférent, Roland. Puissiez-vous en com-
« prendre toute la grandeur et exaucer ma dernière
« prière, c'est celle d'une sœur qui vous chérit et désire
« votre vrai bonheur.

« L'affreux malheur qui a mûri si tôt mon âme d'en-
 « fant, en assombrissant ses premiers jours, lui a com-
 « muniqué de bonne heure la soif de l'amour qui ne
 « doit pas finir. Ne m'en voulez pas, Roland, de garder
 « pour Dieu seul le reflet de mes vagues tristesses.
 « Liliane vous portera sa grâce exquise, sa petite âme
 « sérieuse et tendre, son cœur fidèle qui a su lutter
 « même contre vous, pour se conserver plus à vous,
 « Allez à elle, mon ami. »

Puis encore, un peu plus bas :

« le 7 mai 1902.

« Qu'avais-je hier à écrire tout cela ? « Non je ne
 « mourrai pas encore. Le Bon Dieu se chargera de rap-
 « procher Liliane de Roland et je m'en irai, avec Sœur
 « Xavier, soigner les orphelines de Sainte-Anne. Mes
 « pressentiments ne tenaient pas debout. Ce soir une
 « rassurante affiche s'étale sur les murs de notre ville :
 « Tout se passe normalement et nous n'avons rien à
 « craindre du volcan. La Commission chargée d'étudier
 « ses phénomènes, nous en donne l'assurance positive.
 « Da Ti-Clé, toujours fantaisiste, fournit à Petit-
 « Paul, sous ma fenêtre, une définition du monstre qui
 « me ramène au temps de mon enfance :

« Ti-Jean qui voyage, comme on le sait, dans la lune
 « où il ramasse du bois mort, depuis longtemps, cher-
 « chait une cachette à sa provision. Il finit par en dé-
 « couvrir une qui lui parut sûre entre toutes, et dès
 « lors, ne manqua plus de jeter chaque jour, en pas-
 « sant, un fagot au sein de la montagne. Il en avait
 « laissé tomber pas mal, puisque la grand' mère de Ti-
 « Clé, toute marmaille, connaissait déjà ce manège,
 « pour l'avoir appris d'une sienne aïeule. Or, ces jours
 « derniers, les diabolins qui n'oublient jamais de con-
 « trecarer les desseins des braves gens, incendièrent

« la réserve du petit homme. Ce feu produisit le volcan.
« Et maintenant, pendant que Ti-Jean, qui n'ose plus
« s'arrêter aux sommets, continue, sous sa der-
« nière charge, son interminable voyage aérien, les dia-
« bles, plus terribles encore que les « zombis » de
« nos nuits, envoient à grandes pelletées vers le ciel, la
« cendre, les pierres et les ponces. — Avis à messieurs
« les savants. »

« Je ferai mieux que Petit-Jean et mettrai mon écrit à
« Roland, à l'abri des diabolotins, non, des chérubins
« comme Petit-Paul. Je l'enfermerai dans le joli coffret
« que m'a donné Monsieur Fougeras. Il y restera en
« bonne compagnie, près du portrait de Papa et de Ma-
« man, jusqu'au jour de ma prise de voile où je le remet-
« trai à Roland, s'il n'a pas encore épousé Liliane. »

Ces lignes peignaient admirablement les alternatives de craintes et d'espoir par lesquelles avait passé la malheureuse population de Saint-Pierre. Par quel miracle parvinrent-elles, au delà même de la tombe, à celui pour qui elles furent écrites ?...

O vous tous qui, doutant de la sollicitude d'En-Haut, accuserez le romancier de faire marcher la Divinité, secouez incrédulement la tête, mais, de grâce, gardez-vous de railler. Interrogez plutôt votre passé et voyez si, dans maintes circonstances, vous n'avez pas eu à vous louer de ce que les impies nomment coïncidence bizarre, hasard heureux, et que nous, chrétiens, appelons Providence de Dieu.

— Roland était demeuré pensif. Mille sentiments confus, contre lesquels il aurait voulu se défendre, naissaient maintenant en son âme, et il ne savait à qui allaient le plus ses pensées : à l'ange qu'il avait aimé, ou à la gracieuse enfant qui l'aimait encore.

Soudain, son front se pencha entre ses mains, et une

larme, mal contenue, vint tacher les feuillets épars : « Ginette, c'est vous qui l'avez voulu », murmura-t-il. Et se levant, il ajouta : « Pauvre petite Liliane ! »

.

Au Vieux-Logis, comme sur la plupart des habitations du Lamentin, la marchande de pain, à cette époque, servait de facteur à la maison. Elle arrivait chaque matin du bourg, portant au fond de son panier, la correspondance de la veille et les enfants s'empressaient autour d'elle.

Le jour où continue ce récit, Gaston s'emparant le premier des plis, s'écria soudain triomphant :

— Ah ! le courrier français est entré ! Une lettre de Roland pour toi, Papa.

M. de Ligneul s'approcha et faisant sauter le cachet :

— Roland revient, annonça-t-il, la figure épanouie, en passant l'enveloppe à sa femme. Il sera ici dans la quinzaine et se fera un vrai plaisir d'user de l'hospitalité du Vieux-Logis. Gaston, tu iras le chercher à Fort-de-France.

— De tout mon cœur. Vive Roland ! s'écria le joyeux étourdi, pendant que le cœur de Liliane battait plus vite dans sa poitrine.

Cependant la jeune fille ne se berçait d'aucun espoir et courageusement, comme autrefois, elle éloignait encore le rêve, se pliant à la réalité.

Cette bonne et sage philosophie ne l'empêcha pas de trouver longs les jours suivants, et quand le courrier fut signalé, elle éprouva un doux plaisir à préparer avec sa mère l'accueil à faire au voyageur.

Tout revêtait d'ailleurs, en ce moment, une fraîcheur d'aube nouvelle aux yeux de celui qui revenait. Il avait débarqué à Fort-de-France, étonné des allures de la petite ville. Les survivances de la catastrophe s'y étaient donné rendez-vous et le commerce allait bon

train dans la cité dont l'activité semblait accrue de toute celle disparue à Saint-Pierre.

Des cargos, de grands voiliers s'ajoutaient aux navires de guerre souvent en relâche dans la rade. On procédait en chantant, au bord de mer, à l'embarquement du rhum et du sucre, et pendant que certains débardeurs recevaient avec soin les denrées venues de l'extérieur, les charbonnières de la Compagnie se hâtaient vers ses appontements en échangeant à haute voix, leurs réflexions.

Les chaudes intonations du patois créole vibraient aux oreilles du jeune homme, empruntant pour se faire entendre le cher vieux langage du sol natal.

Un gamin, les mains dans ses poches, sifflait un air de « biguine » (1), tandis qu'un forgeron, plus loin, lançait en notes un peu criardes :

Moin ba ou ion franc nickel, ou dit ça,
Pouqui langue ou longue con ça ? (2)

C'était la vie qui, de toutes parts, jetait son refrain au soleil, en cette petite Martinique que l'adversité peut étreindre et broyer sans lui arracher jamais son courage, ni le cœur de ses enfants.

Et Roland fut forcé d'y penser, tout en s'installant près de Gaston, au fond de la voiture du Vieux-Logis.

En sortant de la Compagnie, ils saluèrent au passage deux ecclésiastiques qui y entraient :

— Tu les as reconnus ? fit Gaston.

— Oui, dit Roland pensif, l'abbé Desprez, l'ancien curé du « Prêcheur », et l'autre, celui de l'« Ajoupa-Bouillon ».

1. Danse créole.

2. Je vous avais donné un franc de nickel, vous l'avez fait savoir. Pourquoi avez-vous la langue si longue ? ou pourquoi êtes-vous aussi bavard ?

— L'abbé Duret. Deux braves cœurs, continua Gaston. Tu as dû lire dans les journaux relatant la catastrophe de 1902, la belle conduite de l'abbé Desprez et de Grelet, le maire du « Prêcheur », qui ne se décidèrent tous deux à quitter leur localité, que lorsqu'ils eurent vu embarqué, le dernier de ses sinistrés.

Quant à l'abbé Duret, il ne courut pas un moindre danger. Lorsqu'à l'éruption du 30 août (1), le volcan ravagea le Morne-Rouge, Basse-Pointe et l'Ajoupa-Bouillon, l'abbé Duret, sous la pluie de feu, prodigua sans compter son dévouement aux malheureuses victimes de sa paroisse.

Roland écoutait silencieusement. Les souvenirs évoqués par Gaston éveillaient en son âme d'autres pensées, celles de son père et de Rodolphe, héros, eux aussi, hélas ! tombés au champ du labeur et de l'honneur.

Un soupir souleva sa poitrine :

— Et la montagne ? questionna-t-il,

— Elle tend à faire oublier ses méfaits. On y retourne en excursions et quelques hardis téméraires vont jusqu'à s'aventurer sur les pentes mêmes du cratère. Le cône qui s'était élevé du fond de l'immense entonnoir se transforme en dôme majestueux, et les fumeroles en activité ne semblent plus bien dangereuses.

Roland se taisait à nouveau.

La voiture avait quitté la ville et roulait sur la route du Lamentin. Devant elle fuyait le paysage. Le soleil baissant à l'horizon, inondait de ses ors le dos des mornes, les toits rouges des maisonnettes éparses, çà et là, dans la campagne.

— Déjà cinq heures ! exclama Gaston qui avait retiré sa montre. Nous ne serons pas rendus avant sept heures.

1. Quatre mois après celle qui détruisit Saint-Pierre.

Et, profitant de la montée, pour reprendre la conversation :

— Tu ne m'as pas demandé des nouvelles du pauvre Longelieu. As-tu seulement reçu ma lettre ?

— Oui, oui, répondit Roland, revenant d'un rêve lointain. Elle m'a même un peu déridé.

— Trop heureux alors, mon bon vieux, Mais, sais-tu qu'elle n'est pas très charitable, ta réflexion, et si Pierre l'entendait ?

— Il te tirerait les oreilles, risposta simplement Roland, pendant qu'un fugitif sourire illuminait un instant son visage.

Ils avaient dépassé « la Dillon », « Favorite », le « Morne Pavillon », et, maintenant, Beauregard » passait devant eux, avec sa petite Vierge sur le chemin. Puis ce fut la descente rapide et l'entrée du bourg du Lamentin, dont les vieilles maisons s'étagent du Calébassier au plateau de l'Eglise.

Le yacht, débarrassé de ses passagers, dormait sur les eaux boueuses du canal :

— Il est arrivé avant nous, fit Gaston tout dépité. Et, prenant la voie de traverse qui s'ouvrant par derrière le bourg rejoint la route coloniale, il caressa du fouet les chevaux :

Allons, allons, mes petits amis, on attend Monsieur Roland à la maison.

Le jeune homme sourit affectueusement, mais dans son âme une tristesse avait passé : le souvenir de ceux qui jamais plus n'accueilleraient ici-bas son arrivée.

La longue file des champs de cannes se déroulait à présent monotone à l'œil du profane, mais combien intéressante à celui de l'« habitant ».

Gaston faisait de temps en temps ses remarques que Roland écoutait complaisamment.

Le soleil avait disparu depuis longtemps et la brume

estompait les contours, quand le clapotis de l'eau annonça l'approche de la Lézarde. Les petits chevaux pénétrèrent cependant sans hésitation dans la rivière qu'ils connaissaient, faisant jaillir de fraîches éclaboussures ; puis la voiture s'engagea dans la « trace » cahoteuse qui mène droit au Vieux-Logis.

Les lucioles étoilaient d'or les buissons, et quand les roues s'arrêtèrent enfin sur les herbes de la savane, Roland vit passer dans la lumière une envolée de têtes enfantines regagnant précipitamment la maison.

M. de Ligneul en sortit aussitôt, et embrassant avec effusion son hôte, l'entraîna vivement à l'intérieur. Sa femme arrivait au même instant, mais elle dut attendre qu'il eût fini d'examiner, sous la lampe, le visage mi ému, mi souriant de Roland.

— C'est bien toi, oui c'est bien toi ! et comme je l'avais espéré. Je crois revoir mon pauvre Fougeras, répétait-il, pendant que Mme de Ligneul pouvait enfin embrasser, elle aussi, le voyageur.

Puis ce fut le tour de Liliane dont Roland ne voulut pas retenir trop longtemps la main ; de Marie-Louise, dans le doux éclat de ses quinze ans ; de Simone, la malicieuse brunette, et enfin des petits, qu'il fallut présenter à Roland.

Il y en avait bien quatre : Raymond, le favori de Liliane ; Maurice qui commençait à lire ; André, âgé de quatre ans et Ninotte, la mignonne, qui, enlevée de terre par Roland, caressait de ses menottes la jolie barbe du jeune homme.

Gaston avait rejoint le groupe où tout en faisant asseoir le voyageur, on s'informait des nouvelles du Père Xavier, des Vinac, des excellents Farnet.

Mais il était déjà huit heures et Mme de Ligneul, présumant la fatigue du jeune homme, alla faire hâter le dîner.

Cependant, ce soir-là, Roland fut lent à s'endormir. Sa nuit dut se ressentir des émotions de la journée, et ce ne fut que vers le matin qu'il céda, un instant, au sommeil.

— Il fit alors un rêve étrange : Ginette, vêtue d'éclatante blancheur, marchait sur les ruines de Saint-Pierre. Il voulait courir à elle mais se sentait rivé au sol, quand la vision, s'effaçant brusquement, faisait place à celle de Liliane pleurant près de Pierre Longelieu.

Un léger coup, frappé à la porte, mit fin à cette hallucination et Roland, un peu confus du soleil filtrant à travers ses persiennes, se hâta d'aller ouvrir à Soune, porteuse du café traditionnel. Souriant à la vieille servante, il la pria de prévenir Raymond qu'il sollicitait un instant son aide.

L'invitation ne se fit pas attendre. Le petit garçon arriva bientôt, escorté de Maurice et d'André.

Tous trois suivirent avec le plus grand intérêt les mouvements du grand cousin qui, tout en rangant ses effets, tirait, du fond de sa valise, une poupée pour Ninotte, un polichinelle pour André, un cheval en carton pour Maurice, une montre en acier bruni qui ferait les délices de Raymond.

Puis quelques minutes après, un coffret de mercerie pour Simone, un bracelet destiné à Marie-Louise, un fume-cigarettes pour Gaston. Roland n'avait oublié personne et Soune même eut son cadeau, un large réticule en osier qui rida de plaisir sa face brune.

Liliane seule ne reçut rien. Il en résulta pour la jeune fille un petit serrement de cœur qu'elle dissimula soigneusement. Mais Ninotte en sut quelque chose quand, le soir, la grande sœur, la couchant en son berceau, lui murmura d'une voix un peu brisée :

— Ninotte, quand tu seras grande, garde toujours bien ton petit cœur ; c'est trop difficile de le reprendre.

Cependant, le lendemain, Roland eut avec les parents de Liliane, un long et sérieux entretien après lequel il s'en fut à la recherche de la jeune fille.

On était à cette heure délicieuse où le soleil disparu à l'horizon nous invite à sortir de nos demeures. Aux Antilles surtout, après la chaleur accablante des après-midi d'août et de septembre, il est rare qu'on puisse résister au désir de s'en aller jouir au grand air des derniers rayons du jour. Liliane, cédant à une vieille habitude, s'était rendue à l'extrémité de la savane où, non loin de gracieux bambous, une branche recourbée de « cachiman » formait un siège naturel, invitant à la songerie.

Ce coin qu'affectionnait la jeune fille, s'élevait en forme de terrasse et dominait le cours de la Lézarde. Liliane aimait à y venir rêver le soir, pendant que Marie-Louise arrosait ses fleurs et que Simone, encore gamine, organisait avec les petits quelque « zouël » acharné aux alentours.

L'arrivée de Roland, en soulevant le voile du passé, avait fait renaître plus vivace en l'âme de la jeune fille le souvenir des heureux moments de Saint-Pierre, mêlé à la tristesse des jours sombres qui en avaient anéanti les chers témoins.

La mort cruelle de Ginette avait laissé au cœur de sa compagne un vide très souvent éprouvé, et, en ce moment encore, Liliane eut voulu pouvoir confier à son amie les sentiments de mélancolie qui penchaient tristement son joli front.

Elle se rappelait le jour affreux où elle avait senti dans son âme, avant que d'en être même assurée, la disparition de son amie. C'avait été un matin, vers huit heures, alors qu'on se préparait à se rendre à la messe de l'Ascension. Les ténèbres eurent bientôt fait d'envahir la Martinique et, pendant que du nord au sud on

priaît avec effroi autour des cierges, le volcan grondait dans le lointain, broyant des pierres dans son sein.

Liliane n'oublierait jamais ces moments terribles. Les hautes herbes couvertes de cendre jusque dans cette partie du Lamentin, le crépitement sinistre des ponces tombant en grêlons sur le toit, tous les phénomènes enfin qui sonnèrent lugubrement au loin le glas de Saint-Pierre mourant.

Puis les heures cruelles qui suivirent. La réalité impitoyable détruisant les dernières espérances ; le « câble » envoyé aux Vinac ; le retour du pauvre Roland.

Ah ! comme elle se souvenait de la farouche douleur du jeune homme ! des accès de mutisme désespéré, qui avaient suivi sa visite à Saint-Pierre !...

Et voici que passait devant elle la vision du dernier Roland, du Roland arrivé avant hier, dont le visage portait encore le cachet des souffrances éprouvées, mais qui semblait avoir vaincu sa noire misanthropie pour ne plus s'occuper, désormais, qu'à répandre du bonheur autour de lui.

Cependant, avait-il pensé à faire plaisir à Liliane !

Un léger soupir, provoqué par l'oubli trop apparent de la veille, vint soulever le cœur de la jeune fille et, plongée à nouveau dans ses réflexions, elle n'entendit pas venir Roland.

La batiste rose de sa robe l'ayant dénoncée aux regards du jeune homme, celui-ci se dirigeait de son côté tout en ralentissant sa marche, hésitant sur les mots qu'il allait dire, tremblant de froisser le petit cœur à qui il n'avait à offrir, hélas ! que le reflet du premier amour.

Mais sa main se posait enfin sur les branches flexibles du cachiman, et Liliane, en l'apercevant, avait l'intuition soudaine que quelque chose allait se passer, quel-

que chose que lui révélait la gravité émue de Roland et les battements précipités de son cœur, à elle, qu'elle s'efforçait en vain de retenir. Alors, des lèvres du jeune homme, ces mots s'échappèrent en tremblant :

— Liliane, c'est Ginette qui m'envoie, voulez-vous être ma femme ?...

Et quelques minutes après, sous les yeux émus de ses parents, Roland passait à son doigt virginal, l'anneau symbolique des fiançailles, et Liliane, regardant briller la pierre de feu, comprenait enfin pourquoi elle avait pu se croire oubliée la veille.

Au Vieux-Logis, la vie était parfaitement organisée. Grands et petits, chacun y remplissait sa tâche, et dans cette belle et saine solitude, personne ne connaissait l'ennui.

Les de Ligneul n'étaient pas riches, à peine aisés, car, à cette époque, le sucre étant fort mal coté, les vastes champs de cannes rapportaient à peine ce qu'on dépense pour les entretenir.

Il fallait donc, comme on dit communément, savoir tenir la bordée, et dans cette nombreuse famille, exemple d'union et de concorde, tout le monde y mettait du sien, chacun se dépensant pour tous. Gaston, sous ses dehors légers, secondait très sérieusement son père dans les soins de l'exploitation, et Mme de Ligneul trouvait en ses filles des auxiliaires aimantes et dévouées.

Soune, la vieille servante, formait avec Philo, la « lessivière », tout le personnel de la maison, auquel on pouvait ajouter Linga, le palefrenier, jeune Indien de dix-sept ans, dont les enfants appréciaient fort le talent de grimper aux cocotiers.

Pendant que Liliane et Marie-Louise faisaient la classe aux plus petits, Mme de Ligneul se réservait le

soin d'aider la vieille Soune dans les soins du ménage. Mais durant l'après-midi, elle s'asseyait avec ses filles dans la « galerie » donnant sur le levant, et pendant que les petits s'ébattaient joyeusement à leurs côtés, elles faisaient, toutes quatre, marcher l'aiguille. C'était là, tout en causant, le moment du raccommodage, et quand il n'y avait pas de pièces à repriser, on préparait, gaiement ensemble, quelque ouvrage de broderie, destiné à embellir la vieille maison.

Ce fut au milieu de cette vie simple que s'écoulèrent les fiançailles de Roland.

Pierre Longelieu avait appris sans rancune le mariage, et même il ne tarda pas à venir féliciter Liliane.

Un dimanche, après la messe, il arriva tout poudreux de Saint-Joseph, où il était en villégiature, et M. de Ligneul, l'obligeant à remiser sa bicyclette, le retint à déjeuner.

Dans l'après-midi, on fit une glace. Roland s'étant éloigné avec une coupe dont il avait débarrassé sa fiancée, Pierre en profita pour causer un instant avec Liliane :

— Ainsi le mariage ne vous semble plus si effrayant ?

La jeune fille répondit par un sourire.

— Voulez-vous m'indiquer les motifs qui vous ont porté à me repousser. Les jeunes filles se ressemblent toutes, je tâcherai de me corriger de ces défauts pour ne pas encourir d'autres refus ?

Mais Roland revenait à sa place et le beau regard de tendresse que Liliane leva vers son fiancé, en la dispensant de répondre à Pierre, fut pour lui la meilleure explication.

Ce jour-là, les Rustand, propriétaires de l'habitation voisine, étaient venus faire visite à leurs amis du Vieux-Logis, et quand l'ombre, descendue, permit de s'installer sur la savane, Gaston y porta un échiquier.

Les échecs étaient le passe-temps favori de M. de Ligneul qui trouvait en M. Rustand un partenaire habile auquel Gaston, le dimanche, cédait volontiers la place.

Le jeune homme, peu fort en stratégie, préférait s'amuser au « Furet » avec ses sœurs ou, très enfant encore lui-même, organisait pour les petits, quelque partie de cache-cache autour de la vieille maison.

Soune avait alors l'occasion de grogner souvent, quand elle ne riait pas aux larmes, parce que Raymond s'enfermait dans ses placards ou que Maurice dénichait Gaston, noir de fumée, sous la cheminée de la cuisine.

D'autres fois, le grenier leur servant de cachette, on entendait crier son vieux plancher vermoulu, ou bien Simone et Marie-Louise s'y mêlant, la course folle se poursuivait sous les cacaoyers.

Alors les plus grands, hors d'haleine, tendaient la main aux plus petits pour les aider à franchir le fameux canal dont les citronniers gardent encore le souvenir de maints bains impromptus.

Mais le futur départ de la grande sœur avait répandu sur la maison un air de solennité et ce soir-là, on oubliait les « zouëls » pour se réunir autour des fiancés.

Augmentée de Pierre et des enfants Rustand, la bande joyeuse jouait au furet. Ninotte, trop petite pour y prendre part, s'était couchée aux pieds de sa mère causant avec Mme Rustand. La brise d'est caressait les cimes, et à travers les feuilles des cocotiers, on voyait se dessiner, au loin, les lignes bleues des mornes « Pitault » et du « Robert », dominant la plaine du Lamentin.

A quelque distance de l'échiquier, où MM. de Ligneul et Rustand manœuvraient savamment les pions, Roland se tenait, assis près de sa fiancée. Ils contemplaient ensemble le joli tableau d'intimité qu'offrait la savane du Vieux-Logis. On était loin des jours de deuil et,

sous l'influence de la nature heureuse, des joies nouvelles éclosaient, prémices des bonheurs à venir.

Cependant, Liliane crut lire une légère tristesse au front de son fiancé et comme elle le regardait d'un petit air de sollicitude inquiète, n'osant trop encore le questionner, il lui prit doucement la main et sourit pour la rassurer.

Mais la lune se levait derrière les mornes ; Mme Rustand arrachait son mari aux calculs de l'échiquier, Pierre Longelieu cherchait sa bicyclette, c'était l'heure des séparations. Les de Ligneul reconduisirent leurs amis jusqu'à la limite du Vieux-Logis, puis regagnèrent, à pas lents, leur maison. Les étoiles commençaient à trembloter dans l'azur éclatant du ciel, et la pâle clarté de l'astre des nuits esquissait déjà l'ombre des arbres. Sur la savane, les sièges épars rappelaient la réunion de l'après-midi et, au faîte du palmier centenaire, les merles chuchotaient, faiblement, les derniers mots de leur prière.

Et, voici que les semaines s'écoulant, on est à la veille du grand jour. Les parents de Liliane, malgré le chagrin qu'ils éprouveront à voir s'éloigner leur fille, se sont, à la prière de Roland, décidés de hâter le mariage. Le jeune homme, ne pouvant prolonger son séjour dans l'île, a obtenu d'eux ce sacrifice que M. Farnet réclamait avec instance.

L'industriel ne se passait que difficilement de la présence de Roland et, tout en se réjouissant du motif qui le retenait à la Martinique, s'informait maintenant, à chaque courrier, de la date de son retour.

Le mariage fut donc fixé et, suivant le désir des jeunes gens, se ferait aussi simplement que possible. Mais, bien qu'il n'y eût d'invités que les témoins, Pierre Longelieu, sa mère et les Rustand, Soune, aidée d'un per-

sonnel de circonstance, mettait sens dessus dessous, la maison.

Aussi, ce soir-là, les fiancés, fuyant le branle-bas des apprêts, se réfugièrent dans l'allée ombreuse où les « filaos » mêlent leurs tiges au vert des « galbas » odorants. Ils s'y promènèrent un instant, en silence et comme recueillis. Du petit bois avoisinant, les blanches fleurs des caféiers exhalaient leurs fraîches senteurs et, sous l'acacia des Moluques, les « sucriers » (1), gazouillaient dans les ramaux. Roland contemplait sa fiancée. Combien elle était charmante, dans sa grâce jolie, et tendre, et avec quelle douce confiance, elle s'appuyait à son bras. Demain elle serait sa femme, et dans quelques jours, il l'emmènerait, à travers l'océan immense, loin des parents qui l'adoraient, du vieux logis qui l'avait vue naître. Elle n'aurait plus que lui pour tout soutien, toute famille et tout horizon et près du touchant abandon qu'il devrait protéger et chérir, un attendrissement, jusqu'alors inconnu, envahit l'âme du jeune homme :

— Puissiez-vous être heureuse, Liliane!

Elle leva vers lui, ses yeux aimants :

— En doutez-vous donc, Roland?

— Pas tout à fait. J'ai peur seulement que vous ne rencontriez souvent en moi l'écho de tristes souvenirs.

— Et pensez-vous que je voudrais vous voir oublier vos aimés? Non, la mémoire du passé nous restera, avec ses amertumes, hélas! comme d'ailleurs aussi ses joies profondes, pour nous rattacher à ceux que nous pleurons, et nous serons deux à nous rappeler, comme nous l'étions à aimer, n'est-ce pas, Roland?

Et comme il ne répondait pas, dérochant sa violente émotion, elle continua, plus timidement, mais désireuse d'éclaircir tous ses doutes :

— Depuis hier, je pense beaucoup à celle qui fut notre commune amie, et ne craignez pas, Roland, que je puisse jalouser jamais l'autel que vous lui avez dressé en votre cœur. Elle le méritait si bien, elle qui fut aussi ma sœur d'élection, ma chère et très douce conseillère. Comme presque tous les prédestinés, elle avait reçu de Dieu, le don de se faire aimer, et, mieux que tout autre, elle exerçait ce charme souverain sur tous les siens. N'est-ce pas à son heureuse influence que je suis redevable, moi-même, d'être une petite Liliane passable, capable d'attirer votre attention ?

— Et de la retenir aussi, interrompit-il, vivement ému. Liliane, vous méritez toute ma tendresse et êtes tout pour moi, croyez-le bien : le passé que vous me rappelez, le présent qui fleurit pour vous fêter, et l'avenir que je voudrais exempt de toute ombre à vos yeux.

— Et, quand même il y aurait des ombres, nous les effacerions à deux, Roland.

Il sourit, ému de sa confiance, et l'en remerciait doucement, lorsqu'un petit pas précipité vint les distraire de leurs pensées :

— Ninotte, dit Liliane, elle s'est échappée comme nous de la maison.

Roland enleva dans ses bras la petite fille. Mais Raymond accourait déjà à sa poursuite :

— Elle s'est sauvée, expliqua-t-il, et Simone la cherche de l'autre côté.

Roland embrassa la benjamine :

— Ramène-la, alors, Raymond.

Puis, regardant s'éloigner les deux enfants :

— Savez-vous, Liliane, que Ninotte vous ressemblera ?

— Elle a peut-être reçu en partage la vieille indépendance de mon enfance, mais Marie-Louise me rappelle davantage.

Ces derniers mots éveillèrent en Roland un souvenir et, avec un éclair de son ancienne malice :

— Oui, Marie-Louise a surtout votre air, c'est ce qui nous donne à penser, n'est-ce pas, que Longelieu pourra l'épouser dans trois ans ?

Cette réflexion, qu'elle avait jadis faite pour se débarasser du pauvre garçon, la fit s'arrêter interdite et, après une seconde de confusion :

— C'est Gaston qui vous l'aura dit ? s'écria-t-elle toute rougissante,

— Non, ce n'est que mon petit doigt.

— Aidé de mon frère, bien sûr. Fi ! le vilain indiscret !

Et comme une petite larme, arrachée à sa confiance trahie, lui embuait délicatement les yeux, il l'attira tendrement à lui et lui effleura doucement la joue :

— Ne lui en voulez pas ma Liliane. Il a travaillé lui aussi, sans le savoir, à notre bonheur et nous vaudra ainsi plus tard les plus douces joies de notre vie. Mais, vous ne m'avez pas encore raconté ce que Pierre vous disait, l'autre jour, quand j'ai dérangé ses confidences ?

— Il me demandait les motifs de mon refus, désireux de se corriger de ses défauts, pour ne pas encourir d'autres mécomptes.

— Ah ! et peut-on savoir ce qui lui fut répondu ?

— Mais rien, puisque toutes mes raisons étaient indépendantes de sa personne, et que vous êtes arrivé, juste à temps, pour me tirer d'embarras, Roland.

— Et, à moi, les direz-vous, ces motifs si difficiles à exprimer ?

— Vous les connaissez déjà.

— Je crois les avoir devinés, mais aimerais les entendre de vos lèvres.

— Non, pas maintenant, plus tard, peut-être, dit-elle, reprenant sa douce gaîté.

— Eh bien ! moi, Liliane, je serai plus généreux, et,

sans attendre ce plus tard, je veux vous dire, aujourd'hui même, que je ne me suis jamais senti aussi heureux qu'en ce moment.

Et, comme elle tournait alors vers lui ses yeux où rayonnait son cher secret, un frémissement léger passa dans les grands filaos :

— Quelque oiseau, sans doute, murmura-t-elle.

Oui, un colibri regagnant son nid ou, qui sait ? peut-être l'âme de Ginette qui, penchée sur le bonheur de ses amis, reprenait son vol vers les cieux.

.....
Le lendemain, Liliane, ravissante de grâce virginale, sous son long voile d'épousée, s'agenouillait près de Roland, dans la vaste mais pauvre église de Saint-Joseph.

Entre ces grands murs, admirables malgré leur triste dénuement, au pied du modeste autel paré de simples fleurs des champs, le vieux curé, vivement ému, appela sur les jeunes gens, les bénédictions de Celui en qui réside la stabilité des saintes affections et, après la cérémonie, une touchante fête de famille réunit les amis du Vieux-Logis.

Les repas intimes prennent, on le sait, facilement à la Martinique, l'apparence de petits banquets. C'est une conséquence des nombreux membres qui composent la plupart des familles peuplant cette île charmante où l'égoïsme moderne n'a pas encore étendu ses ravages. Malgré toute la simplicité qu'avaient désirée les fiancés, les de Ligneul eurent, ce jour-là, une trentaine d'invités. Il fallut dresser une table pour les petits que Simone sut présider avec le tact accompli d'une future maîtresse de maison.

Pendant que Gaston aux honneurs, faisait un doigt de cour à Odile Rustand, Pierre Longelieu, en face, ne négligeait pas Marie-Louise.

Mais Roland, trop ému pour rien voir, s'oubliait près de Liliane, ce qui fit dire à M. Rustand que les jeunes gens d'à présent n'apprécient pas la valeur d'un bon repas. Quant à lui, il n'avait jamais mieux dîné que le soir de son mariage ; ou pouvait le demander à Mme Rustand.

Alors, tout en attaquant un énorme buisson d'écrevisses, le vieux docteur Lathy, l'un des témoins, se mit à raconter une désopilante histoire de festin qui fit rire aux larmes, son voisin, Maître Denil, un notaire entre deux âges, à l'irréprochable cravate blanche.

M. de Ligneul, heureux de se reposer sur ses hôtes, du soin de la conversation, tout en y mêlant bien son mot, ne disait cependant pas grand'chose. Il regardait le plus souvent sa fille, quand ses yeux ne cherchaient pas sa femme dont il partageait la vive émotion.

Une large part de ses pensées allait aussi aux disparus. Son vieux Fougeras ne lui avait jamais autant manqué, et quand Maître Denil, se levant, rappela, en termes émus, celui qui avait été un de ses meilleurs clients, il dut se moucher bruyamment.

.....
Mais les jours comptés, s'envolent vite. Une quinzaine ne s'était pas écoulée que Liliane et Roland, sur le pont du grand transatlantique qui les emportait vers la France, voyaient disparaître la Martinique.

Les adieux avaient été déchirants. Ce souvenir, ajouté à celui d'un pèlerinage accompli la veille à Saint-Pierre, et que venaient de rappeler les ruines aperçues au passage, rendait pensif le jeune couple.

On avait atteint la pleine mer. Les vagues, baignant les flancs du navire, berçaient de leur plainte les passagers. Ceux-ci, un à un, avaient regagné leurs cabines et Roland prit la main de sa femme :

— Ne regretterez-vous, jamais, Liliane ?

— De vous avoir suivi ? Non, mon ami. Ils se consolèrent ensemble, et vous n'avez plus que moi, maintenant.

Mais une petite larme brilla dans ses prunelles. Larme due au souvenir de ses parents, de sa douce petite patrie, et qu'elle ne put dérober entièrement aux regards affectueux de son mari. Alors, celui-ci, les yeux humides, pressa plus tendrement sa petite main en l'appuyant avec ferveur contre ses lèvres.

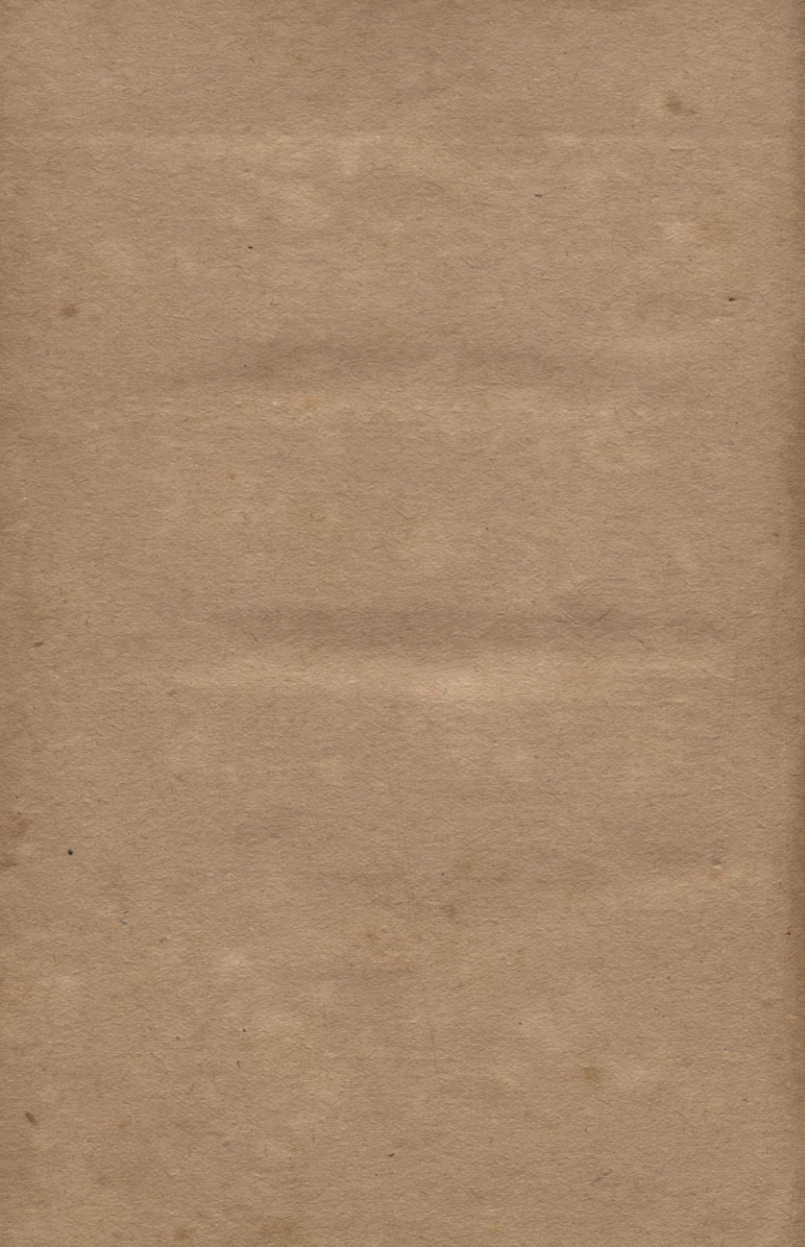
Deux ans après, le père Xavier, de retour d'Afrique, baptisait, à l'église de la Madeleine, une nouvelle petite Ginette, dont M. Vinac et Mme Farnet furent les parrain et marraine.

Le soir de la cérémonie, Roland, penché sur l'épaule de sa femme, regardait dormir son enfant. Attendri et ravi à la fois, il contemplait les menottes délicates, la petite figure aux lignes indécises, reposant sur les flots de mousseline :

— Liliane, quand elle sera plus forte, nous l'emmènerons connaître le Vieux-Logis.

Un radieux sourire éclaira le visage heureux de la jeune femme. Le matin même, elle avait reçu une longue lettre de ses parents et de son cœur reconnaissant montaient deux ferventes actions de grâce : Pierre épousait Marie-Louise, et Roland, près du berceau de sa fille, oubliait ses dernières tristesses.

Martinique, ce 30 mai 1918.



SORTI DES PRESSES DE L'ÉDITEUR EUGÈNE FIGUÈRE







